RICARDO G. CURCI

LE RÊVE EST RÉVEILLÉ

À Laura, parce que dans son repos je regarde et dans mon rêve elle se réveille. Mais il y a toujours un coin où l’on s’embrasse.

"Tant d'après-midi, assis sur la terre désagréable

forgé par ses mains, Adam aura pensé au

paradis. Le paradis peut être un tourbillon de vent.

Et Caïn, qu’aurait-il pu penser ?

Sarah Gallardo

PRÉFACE

Les textes que nous préfaçons ont été trouvés parmi les papiers épars que Cecilia Taboada a laissés inachevés ou terminés, mais en aucun cas classés ou ordonnés de manière à indiquer des indices d'une éventuelle publication.

Les poèmes correspondant au cycle Le Rêve est Vigile, ont été abandonnés lors de la publication de Nourrir les mouches, également à titre posthume et par la soussignée, par commande expresse et schématisation de Cecilia, livre qu'elle n'a pas réussi à voir publié. Dans ce dernier cas, il avait organisé la structure par axes thématiques, écartant les poèmes du Rêve... parce qu'il ne les jugeait pas matures ou suffisamment travaillés. Elle a toujours été très stricte avec son travail écrit, et je peux dire, d'après ma propre expérience, qu'elle a été stricte avec presque tout au cours de sa

courte vie. La frustration face à l'échec continu auquel il se sentait exposé, comme tout le monde, en réalité - et c'est ce que moi, en tant que médecin et partenaire de l'époque, je ne pouvais pas lui faire non seulement accepter, ni même affronter. - lui faisait corriger encore et encore ses textes.

En rendant publics ces articles, et même en assumant, cette fois expressément, l'entière responsabilité de l'organisation et de la sélection des textes, je m'expose aux mêmes critiques que Ted Hughes a déjà reçues lors de la publication des textes de Sylvia Plath. Les comparaisons, bien sûr, sont toujours désagréables, surtout en ce qui concerne mon rôle, mais pas en ce qui concerne la qualité poétique de Cecilia, qui, de l'avis de nombreux spécialistes et écrivains dignes de ce nom, ne laisse rien à désirer par rapport à l'œuvre de Plath.

Dans cette édition, j'ai décidé de réincorporer les poèmes abandonnés et de les intercaler avec des histoires poétiques en prose achevées ou qui pourraient être considérées comme terminées, et qui présentent une certaine similitude stylistique ou intrigue avec les poèmes.

Il reste de nombreux papiers à organiser et à classer, ainsi que de nombreux dossiers encore non ouverts, noués avec le fil de sisal qui était censé être le meilleur pour empêcher les pages débordantes de déborder. Je me souviens de sa petite silhouette, de son corps fragile, titubant sur ses jambes souffrantes, s'efforçant de rassembler les dossiers après chaque examen exhaustif, puis de les attacher, et enfin, quand elle-même échouait, me demandant de l'aider à les placer sur les étagères. de sa bibliothèque. Puis il me regardait faire comme s'il voyait au-delà de moi, et il scellait l'instant par un baiser qui ressemblait à l'effleurement d'une mouche sur la joue, rude, irritant, mais dont la brièveté provoquait immédiatement le désir.

Elle a laissé de nombreux textes, surtout de la prose, parmi lesquels se trouvent des histoires, des articles et des essais, et même un vaste roman fantastique que je l'ai vue écrire sporadiquement, intitulé La Guerre, un titre emblématique de son conflit intérieur corps-âme. Durant les dix années que nous avons vécues ensemble, je l'ai très rarement vue mettre de côté ses crayons et ses papiers, tant pour écrire que pour corriger. Son esprit était brillant, et elle le savait, bien sûr, c'est pourquoi elle écrivait, mais sa vertu était de le faire savoir à quelques-uns. Je faisais partie de ces rares privilégiés. Un de ceux qui, en plus, entrevoyaient sa douleur constante, celle de son corps et celle de son âme.

Cecilia était un mystère qui se révèle à chaque page, contradictoire, incroyablement imaginatif, toujours terriblement tranchant et tranchant, désenchanté et apocalyptique à de nombreuses reprises. C'est ce qui résultera de sa lecture pour ceux qui ne la connaissent pas encore, ou la connaissent peu, qui sont la majorité de ceux qui s'intéressent à la poésie.

Cecilia ne dormait jamais, car elle rêvait même lorsqu'elle était éveillée. C'est pourquoi le titre de ces étranges poèmes. C'est ce que m'a dit mon épouse actuelle, pendant que nous triions et fouillions, je dois l'avouer, dans les papiers appuyés sur les étagères de l'appartement où elle est décédée. Natalia, étant chanteuse et créatrice de petits leaders, m'a fait remarquer, lors d'un de ces longs et rêveurs après-midi d'hiver à Buenos Aires, avec la fenêtre ouvert sur le balcon qui donnait sur la rue Sarmiento, l'un des poèmes inclus dans le premier livre. Toute la philosophie de Cécilia, m'a-t-elle dit, qui reste encore à révéler, pourrait être résumée dans l'un de ces vers. Puis elle m'a remis le papier avec le manuscrit, que Cécile avait peut-être écrit en ma présence peu de temps auparavant, à l'époque où je me complaisais dans mes rêves frustrés de science et de connaissance, alors qu'elle essayait désespérément de corriger les erreurs de Dieu. Comme il le dit dans l’un de ses poèmes les plus lucides :

l'erreur est un chiffre zéro après le dernier chiffre

Dr Bernardo Ruiz

Compilateur



I. LE CHIEN LAZARE

1

Qui a déjà dit qu’il fallait se lever ? Qui, que vous avez l'obligation morale, l'obligation prétendument humaine, comme si l'homme était exposé à une écriture du même instant impérissable, indélébile par l'encre du temps, incorruptible et éternelle, parcourant des milliers de kilomètres au-delà de toute raison connue ou imaginée, ou même jamais imaginé, comme la pudeur des dieux païens ?

Il n’existe ni écrit ni scribe, et même le vieux Dieu chrétien n’est pas une excuse suffisante pour déterminer la naissance et la mort des hommes.

Lazare, synonyme de résurrection et de contrariété. D'incompréhension et de terreur exprimées dans des termes non encore élucidés par le courant à la fois magnanime et cruel du monde quotidien. Qui a déjà dit que vous étiez ressuscité ? Peut-être êtes-vous une fraude, une parmi tant d’autres perpétrées par l’imagination des voleurs et des menteurs. Car on sait déjà que de nombreux voleurs ont été pardonnés. Le vol n'est pas aussi grave que le meurtre, c'est ce que les juges ont décidé.

Mais tuer n'est-il pas définitivement voler une vie ? Peut-être que cette question ne peut même pas être qualifiée de définitive, car cette vie peut être restituée avec la vie de celui qui l'a prise sous le bras. Comme quelqu'un qui vole une miche de pain, furtivement et au milieu de l'ombre d'un après-midi qui tombe sur le Golgotha ou sur le Río de la Plata, le lieu ou l'heure n'a pas d'importance.

Le pain n'a pas changé, le blé continue d'être cultivé et récolté aux dépens de la terre dans laquelle le Christ est enterré chaque jour, avec la verbosité irrépressible d'Hitler dans l'enseignement originel, ou la lente décrépitude de Sénèque, tandis que les vers d'Horace ou Catulle supporte la mort qui viendra. La mort écrasante que même le Christ lui-même n'a pas pu contenir, comme si son corps était un barrage qui ne pouvait pas retenir longtemps la pression des eaux de fonte de la plus haute montagne d'Asie, la tour qui n'a jamais été démolie, Babel celle sur laquelle les langues ont

commencé à se diversifier et chaque homme a commencé à appeler Dieu d'une manière différente. Désormais, la mort ne venait plus de la faim, mais de la possession. Non pas des femmes ou des terres, bien que ce soient ce qui se rapproche le plus de la puissance de Dieu entre les mains ambitieuses de l'homme, mais du nom de Dieu, dont la révélation équivaut à être appelé Dieu de l'univers entier. Nous appelons posséder, contenir dans un seul mot tout le temps et l'espace.

Nommer, c'est avoir sans même bouger les mains ni les lèvres, car la pensée est la seule possession de l'homme, le langage est une puissance émanant d'un lieu d'obscurité, d'ombre balayée par de brefs vents lumineux. Chaque lettre est une naissance, une naissance où les cris sont des sphères d'angoisse exhalées par des femmes faites de terre et de pierre. Les femmes jaillissaient de terre comme des plantes, comme des fleurs, comme des arbres aux tiges brisées et aux racines splendides et fortes. Chaque lettre est un homme adulte mais aveugle, cherchant la lumière à tâtons, comme si elle pouvait être ressentie. Mais nous savons tous que la lumière de Dieu est froide et ne chauffe pas, comme un tube fluorescent sur un chapiteau annonçant un spectacle à Broadway un samedi soir, une publicité de Coca-Cola sur une avenue de Buenos Aires ou un cabaret caché. . dans la banlieue de Montevideo. Chacun de ces exemples, ainsi disposés, montre l'hécatombe de Dieu, la dégradation de la pensée. Parce que la pensée est la somme de toutes les vertus et de tout le pouvoir que l'homme peut jamais posséder.

Lumières et musique, orchestres chantant des mélodies inoubliables, des chants d'amour et de bonheur. Et lorsque les disciples du Christ quitteront le théâtre en fredonnant les chants qu'ils viennent d'entendre, ils se retrouveront face à d'énormes affiches qui les inciteront à dépenser et à consommer, à boire ce qu'ils ne veulent pas et à manger ce dont ils ne veulent pas. Mais ils prétendront que les pizzaïolos Les maisons sont des tavernes à Jérusalem, les restaurants un lieu semblable aux rives du fleuve où Jésus multipliait les pains et les poissons, sauf que cette fois on trouvera des gourmets proposant des assiettes presque vides que les disciples devront payer au prix fort. Des comptes si exorbitants qu'ils maudiront l'abondance de tromperie, la fraude d'ambition qu'ils ressentaient autrefois devant le miracle économique du Christ. Comme dans une Allemagne récupérée de la Seconde Grande Guerre, miracle né du sang des non-croyants au Messie, les disciples sortiront ivres de ces restaurants, le corps couvert de tuniques qui couvrent à peine les parties excitées de leur corps, débordant de nourriture. . Ils urineront de la bière sur les trottoirs, échapperont à certains policiers et au regard désapprobateur des couples aristocratiques qui font semblant d'être en route vers leurs palais orientaux situés dans des rues de quartier aux façades de chaux écaillée et aux toits d'une chaîne plus destinés à s'effondrer. qu'à la protection de la postérité.

Ils marcheront lentement, chancelant, criant et riant, pleurant parfois de joie et d'angoisse, s'étreignant, se soutenant. Les douze apôtres se rendront

dans les banlieues à la recherche des néons qui dessinent des figures de femmes bougeant et se balançant lucrativement, mais qui, sous un regard plus attentif, ne supporteraient pas le poids du sérieux. Le rire ne vient pas de la joie du sexe, mais du rire des enfants devant les dessins animés. Des dessins de femmes qui font allusion sans vergogne à ce que cachent les intérieurs de ces lieux : des corps sens dessus dessous, le sexe comme anatomie dans les manuels des écoles publiques.

Mais ils ne riront pas. Ils vont entrer, franchir les portes sans qu'aucun Saint Pierre ne demande les mérites ou les démérites de chacun. Ils entreront au Paradis. Et ils savent que, comme tous les paradis dont ont parlé les sages et les imbéciles, les rois et les mendiants au cours des siècles, il ne durera pas longtemps. Ils verront les plus belles nudités, ils goûteront les saveurs les plus délicieuses, et plus tard, après la fatigue et la lucidité retrouvée, un gardien musclé viendra les expulser à coups de poings et de pieds. Ils auront à peine le temps de rassembler leurs vêtements pour ne pas repartir sans protection, vulnérables à la lumière de la ville du matin.

Vous verrez, lorsque vos yeux se seront habitués au soleil, que ce soleil a la musicalité du mot qui le nomme, cette unique syllabe à laquelle ses lettres donnent une légère musique, quelle que soit la langue dans laquelle elle est prononcée. Ils se regarderont alors, réalisant une petite et sublime révélation, cachée par la faim matinale : par une des lettres du soleil commence le nom de Lazare. Le miracle de leur Seigneur qu'ils n'ont jamais compris, qu'ils ont regardé avec terreur, tant à l'homme ressuscité qu'à l'idée même de ce fait. L'incompréhensible était aussi simple que la renaissance du soleil, comme le monde qui se retourne encore et encore.

Jusqu'à quand... ? Jusqu'à ce que Dieu décide de se retirer avec une grande fête, un hommage semblable à celui d'un footballeur ou d'une star de cinéma. Ou peut-être simplement comme la réunion d'adieu d'un vieil employé de bureau dans la rue San Martín à Buenos Aires, un après-midi vingt minutes avant de quitter l'heure, avec du cidre dans des gobelets en carton, des sandwichs aux miettes et quelques discours tristes, tandis que tout le monde, même le Dieu, était prêt pour sa retraite, regarde sa montre, pense au train ou au bus qu'il manquera s'il ne se dépêche pas, au rendez-vous au café du coin avec ses amis ou à la femme qui l'attend. aller dans un hôtel.

Seul Dieu ne permettra à personne de l'attendre dans son appartement vide, peut-être un chat, peut-être un canari. Mais pas un chien. Les chiens sentent la peur et connaissent le sort de leurs maîtres, c'est pourquoi le vieil homme n'a jamais voulu en avoir un, car cela aurait été comme avoir un miroir devant lui chaque jour en rentrant chez lui. Et même s'il n'aurait pas toléré une telle chose, il regrettait toujours de ne pas entendre aboyer ou de ne pas pouvoir caresser le dos d'un chien fidèle, comme un ami trop sincère. Comme un ami que je n'aurais pas pu tuer. C'est à cela qu'était destiné son Fils, l'inconnu, qu'il n'a jamais touché ni vu, et donc pour lequel il évitait d'éprouver tout sentiment.

Non, il n’a jamais eu et n’aura jamais de chien.

Cependant, je le regretterais éternellement, car tout le monde sait que même Lazare a eu un chien.

2

Pourquoi t'es-tu réveillé, Lazare ? À qui devrions-nous peut-être demander ? Ouvrez les yeux sur la lumière aveuglante du jour derrière l'ouverture de la pierre de votre tombeau, lumière qui s'abreuve à la source du Christ, source tarie depuis de nombreux siècles. Parce que la lumière est aussi fantomatique que l’eau et la lumière qui s’y reflète. Des bruits semblables aux aboiements de vos chiens, aux cris des femmes qui se confondent avec les hurlements, aux cris de spasmes des parturientes qui, à des milliers de kilomètres de votre désert, donnent naissance à des bébés informes, sans jambes ni bras, des enfants. de têtes ouvertes où tu peux étudier le cerveau dans toutes ses magnifiques circonvolutions, ses secrets et ses fanfares funèbres entourés de sang.

Ce sont tous des fantômes, Lazare, mon ami à travers les siècles, mon père plus que mon propre père. Même les pierres sont des fantômes, et à chaque instant le monde se termine et ne revient jamais. Sauf celui qui porte le nom de Lazare, avec sa musique de zetas et est habilement ordonné par un Dieu miséricordieux envers ceux qui possèdent le don des langues, l'habileté du langage impie et la vive appréciation de la finesse de chaque langue. Le langage est le contraire de la mort, et le son qui ne parvient même pas à l'attaquer dignement est suivi par la pensée, qui est langage, qui est mot, qui est lettre : cellule impitoyable, atome indivisible : Dieu étalé sur un toboggan sous la lentille d'un microscope.

Et là, sous le fouet d'un vieux scientifique attristé par l'immense accumulation de déceptions et d'échecs, de succès et de découvertes devenues un triste gaspillage, Dieu explique, révèle à contrecœur, comme une victime d'interrogatoires illégaux en temps de dictature, les prétendus secrets de la résurrection de la vie.

Pourquoi Lazare, et pas les autres ? Et si tel était le cas, pourquoi aurait-il dû être le plus connu ? Peut-être la musicalité ou l'extravagance pas trop accentuée de son nom, la fluidité exquise qui imite parfaitement le glissement de l'obscurité à la lumière de la vie ; le retour, le retour sur soi du chemin obligé, jusque-là propre à l'homme.

Ton visage, Lazare, n'a jamais été représenté, car faute de portraits de toi de ton vivant, ceux qui t'ont vu après ta renaissance n'ont pas osé ou n'ont pas pu même dessiner le visage clair, diaphane et extraterrestre qu'on soupçonne que tu dois avoir. jusqu'à votre prochaine mort (et ici nous pourrions tous rire ou être étonnés, ou nous demander si nous suivons correctement les événements, mais ce sera un sujet pour plus tard). Votre visage reste alors dans l’ombre. Vos yeux ne sont pas des yeux mais des nécrologies avec des messages inachevés. Vos mains ont de la saleté que vous ne pourrez plus jamais laver, et ils vous ont vu des heures et des heures les frotter sous toutes les substances que vous avez utilisées pour le reste de votre vie. Votre corps hagard et faible, et votre voix qui en sort comme un écho équestre jaillissant des cavernes inondées neuf mois par an.

Depuis combien de temps es-tu mort : neuf minutes, neuf heures, neuf jours ? Les Écritures parlent de trois jours, mais les multiples d'une unité, une unité de trois, ne sont rien de plus que des répétitions fantomatiques, rhétoriques et inutiles de l'entité originale. Sept fois sept, trois fois trois, nombres stoïciens, exemples superstitieux de ce qu'on pourrait appeler la minceur des âmes impies. Les vieilles sorcières, les vieilles filles et les vieux ivrognes voient dans leurs nuits de deuil l'extension infinie du temps, des événements répétés et des Christs qui meurent tous les trente-trois ans.

C'est pourquoi, Lazare, dans la tombe numéro neuf du cimetière de Judée, entouré de neuf hommes qui ont arraché la pierre de ta tombe, tu as entendu les aboiements de neuf chiens disposés dans une étrange rangée jusqu'à ce qu'ils se perdent dans la lumière du jour qui pénétrait à travers le tombeau. ouverture. Au bout du fil, vous avez vu le Christ et vos sœurs. Vous avez écouté longtemps après qu'elles aient été prononcées les paroles qui vous ordonnaient de vous lever et de marcher. Le tumulte qui suivit votre apparition dépassait de loin vos maigres capacités à pénétrer la réalité, vos sens légèrement et tardivement retrouvés ne virent que la silhouette de votre sauveur, l'homme maigre aux cheveux longs et à la barbe fine, qui était maintenant accroupi, peut-être agenouillé. -on ne le voyait pas bien-, et qu'il priait ou pleurait, tandis que ses épaules remuaient avec des spasmes incessants, ce qui faisait qu'on avait pitié de lui.

Lorsque vous vous êtes approché, il n'a pas levé la tête, il s'est laissé caresser comme un chien mourant : le dixième chien de la meute rassemblée pour vous accueillir. Derrière eux se trouvaient la longue chaîne de pattes, de queues, de museaux et de dents, les neuf chiens qui avaient été tirés comme s'ils portaient des harnais de quelque chose de très lourd, non pas à cause de leur poids réel, mais parce qu'ils étaient attachés à un endroit de grande hauteur. densité, incroyablement profonde, profonde comme les pierres noires enfoncées dans l'abîme. Les chiens qui se sont battus pour vous secourir, sous les ordres du chef de meute, le dixième chien qui vous attendait dans la lumière. Celui-ci se releva finalement pour retrouver la forme de l'homme. Débraillé et sale, faible comme un faible spécimen de forme humaine, mais dont les mains vous saisissent comme des griffes pour vous sauver de la paix, du néant, d'un oubli monstrueux.

3

Quelle a été la première chose que vous avez dite ou la première chose que vous avez entendue ? Les deux choses étaient peut-être identiques : le son du mot prononcé par votre voix. Mais ce n'était pas une voix, mais un son guttural, une expression rudimentaire de votre pensée déjà confuse et perdue, se frayant un chemin entre les obstacles placés là pour la réalité qui avançait avec les bataillons de lumière. Cette réalité que nous acceptons d'appeler ainsi parce qu'il nous manque un autre nom, pas même un autre concept pour un ensemble de mots déformés comme des fœtus encore informes, des mots surgissant de l'obscurité après la longue période de gel dans la pénombre de la mort.

Nous savons, grâce à votre exemple, que la mort revient, et c'est pourquoi nous avons vérifié que le dégel est une vérité scientifiquement prouvée et corroborée par des faits à travers les siècles. Cependant, ceux qui reviennent sont choisis, mais qui est en charge d’un tel choix ? Ou s'agira-t-

il simplement du hasard, d'une conjonction d'astroatomes qui, à un moment donné, croiseront leurs chemins et formeront quelque chose d'autre que ce qu'ils étaient auparavant séparément : une entité repensée, défait par la décomposition de la mort et reconstruite pour des raisons que l'homme veut encore. doit-il attendre longtemps pour découvrir, pour expliquer rationnellement pour sa propre satisfaction ?

La voix d'un homme est l'homme. La voix de Dieu est la collection de tous les sons du monde, y compris la voix usée des vieillards, la voix aiguë des nouveau-nés, la voix plaintive des femmes. L'aboiement d'un chien contient la sagesse de la rosée du matin, qui disparaît au moment précis où elle devrait disparaître : ni avant ni après le lever du soleil, ni avant ni après le réveil matinal de tout homme qui se lève pour travailler. C'est le bruit d'une voiture que vous pourrez entendre plus tard, lorsqu'on vous emmènera à vos prochains et derniers funérailles, le chant des pleureuses engagées par les pompes funèbres comme un service cordial pour les morts sans pleureuses pour les pleurer.

Tu t'es levé, Lázaro, et tu as dit quelque chose sans bruit, seulement perçu par l'imagination des chiens qui t'accompagnaient. Tu as prononcé un mot d'étonnement, peut-être une insulte, très probablement une malédiction envers cette silhouette au fond de la lumière, hors de la caverne obscure, en pleine lumière, seule dans le désert du monde ouvert, splendidement immense, roi du néant. , aussi étendu que peut l’être la totalité de tout ce qui existe.

Ainsi, vous avez appris de la manière la plus étrange que tout a son contraire, le positif et le négatif. Non pas ce qu’on appelle l’ambiguïté, mais la contradiction dans la coexistence vivante et la collusion les unes avec les autres. La lumière et l'obscurité selon le plan d'où vous regardez. La vie et la mort, le silence et le bruit. Dieu et son contraire. Alors vous vous demandez qui est le contraire de Dieu : un démon ou le néant ?

La pensée et la sémantique sont des malédictions pour l’homme, vous dites-vous. Création d'un fils avec le potentiel d'être un criminel, un parricide. Un suicide est une création de langage, un enfermement dans des labyrinthes que chacun construit tout au long de sa vie. Et maintenant, alors que tu étais déjà sorti du bout de ton propre labyrinthe, quelqu'un t'y a remis, ou dans un autre encore plus compliqué et cruel, plus froid et plus long, plein des aboiements de chiens invisibles qu'on entend par-dessus les clôtures sont inviolables, non pas parce qu'elles sont hautes ou imprenables, mais à cause de leur immense beauté. Des murs que nous construisons à notre guise, les meilleurs que nous connaissons car ils sont faits avec le matériau de nos os, des briques amalgamées avec la substance de nos rêves diurnes.

Des sons, Lazare, que tu n'as jamais entendus auparavant, peu importe combien ce sont les mêmes braiements de tes ânes de bât, les cris de tes femmes voisines, les rires des enfants qui t'ont baigné de baumes quand tu

es mort pour la première fois. Des bruits qu'on entend comme un nouveau-né parce que de rien il émerge comme une vierge, avec son hymen intact et ses pensées tournées vers quelque chose au-delà de la simple contradiction des contraires : l'homme et la violence, l'homme et la sueur, l'homme et le crime.

Vous avez dit un jour que toute mort est un crime, même la maladie est un meurtre que quelqu'un se commet contre lui-même. Vous avez toujours voulu blâmer quelqu'un dans votre désir, non pas de colère ou de ressentiment, mais en tant que chercheur plusieurs siècles avant la création d'un tel concept. Un scientifique d’autrefois. Vous avez mêlé la mort à travers votre propre mort.

Quels pactes avez-vous créés auparavant, je vous le demande. Comme Poe cherchant l'éternité à travers son Valdemar, comme la délicate Mme Shelley créant la double création mémorable de son intellect : le monstre et son père. On sait qu’avec Dieu, on peut conclure des pactes, des tours que n’importe quel voyou de la mafia envierait, ou que n’importe quel dirigeant d’une grande entreprise paierait des millions pour le savoir.

Quel prix Dieu vous a-t-il demandé pour vous ressusciter ?

4

Le prix à payer était une seconde mort définitive.

Dieu est un excellent marchand. Avare, il sait concilier la justice avec son propre bénéfice ; Il sait aussi faire passer pour réelle une escroquerie sentimentale. Il aspire à la prison où il était un jour, avec Oscar Wilde et

Bartolomeo Vanzetti, juau chacal qui tuait ses femmes et les démembrait, mélangeant leurs membres dans la même fosse commune. La vie en prison et les manœuvres pour obtenir un meilleur morceau de pain et un meilleur endroit pour uriner chaque jour lui manquent. Il sait faire en sorte que personne n'entende ses décharges nocturnes, simulant des prières pour lui-même, car c'est à cela que ressemblent ces badinages avec son propre corps. Comme tout détenu, comme tout ex-détenu, il a incorporé dans son âme les barreaux qui l'entouraient depuis un certain temps. Il marche avec les barreaux devant les yeux, il fait l'amour avec les barreaux devant lui, il rêve et souffre et transpire en essayant de s'accrocher aux barreaux sans lesquels il ne pourrait pas se déplacer à la surface du monde.

C'est pourquoi il a créé un monde similaire, limité par des lois gravitationnelles qui simulent les limites de la prison, un monde entouré d'abîmes au-delà des barreaux, et des lois plus ironiques, plus dures et plus sombres que la seule idée de fer éternel et inviolable. .

Mais revenant à notre protagoniste, Lazare a accepté une telle condition et a préparé son voyage au fond du vide. Il explore, séjournant dans des hôtels créés au bout du monde, avec des fenêtres donnant sur des falaises et des portes toujours ouvertes sur l'obscurité. Il voyageait dans des charrettes tirées par des chevaux rouges aveugles et dans des voitures conduites par des morts qui ne savaient pas conduire. Mais les voitures et les voitures avançaient comme sur des chemins balisés à l'avance, des chemins que chacun a suivis vers les profondeurs, la densité des rêves et la profondeur du néant.

Plus de contradictions de langage, plus de désaccord pour son esprit scientifique. Désillusionné par l'obscurité patiente du long chemin, il n'avait plus qu'à espérer que Dieu remplirait sa part du marché et le sauverait en lui apportant sa découverte, les notes de son carnet sur les découvertes de la mort. Mais rien n’a été écrit, seulement les pages blanches d’un livre qui n’a jamais existé.

Quand il se réveillerait, quand il reviendrait, quand il reviendrait à la conscience livide du soi-disant monde réel, il se consacrerait à une autre tâche beaucoup moins rémunératrice, il se consacrerait à payer, en réalité, ce voyage qu'il considéré comme un privilège et dont il pensait être exempté de tous frais de voyage et de toutes conséquences.

Il se réveilla, moitié voyant, moitié écoutant, moitié parlant comme un escargot se déplaçant sur le sable, attendant la marée rédemptrice. Il savait seulement qu’ils ne voyaient pas clairement son visage et que personne, aucun artiste ne représenterait le visage de l’homme ressuscité. Personne ne décrirait la particularité de sa voix, qu'il s'attendait à ce qu'elle soit douce et céleste et qu'elle soit rauque et grave, rauque comme des animaux abattus. Personne n'osait le toucher, ni l'approcher, ni respirer le souffle de sa bouche ouverte, aux dents jaunes tachées de goudron.

Lorsqu'il quitta le tombeau, enfin vers la lumière du jour, guidé par la file de chiens, alimenté par les limites des ombres de ceux qui s'étaient rassemblés autour de lui, comme des piliers dans le désert, comme des barreaux, il chancela comme un ivrogne. vers la figure du dernier chien.

Le chien était un homme qui levait les yeux avec des yeux brillants et la main la plus étrange que Lazare ait jamais vue de toute sa vie reportée. C'est le seul homme qui l'a touché après sa résurrection. La question de l’examen final a été écrite de cette main.

Lazare a répondu, mais il savait déjà qu’il avait échoué.

Dès lors, sa vie fut un va-et-vient dans les rues d'une ville qui lui échappait, comme si les rues étaient capables de glisser sous nos pieds, jusqu'à ce que nous nous retrouvions à marcher sur les déserts et les sables dans la chaleur d'un soleil comme seul comme nous. Deux qui ne se tiennent pas compagnie, même pas en ennemis. Deux, et chacun toujours seul.

Il marchait à la recherche d'un regard, appelant avec son nouveau mutisme, et de tous il recevait un croassement de corbeau. Seuls les chiens le suivaient, parfois quelques-uns, parfois plusieurs, peut-être des centaines. Ils viennent me chercher, pensai-je, ou bien ils viennent prendre soin de moi, me garder, me surveiller. Ce sont les chiens de Dieu, et parmi eux il pouvait distinguer les multiples têtes des gardiens de but.

Il souhaita à plusieurs reprises les provoquer pour qu'ils l'attaquent et mettent fin à sa nouvelle vie, cet appendice de l'existence qui ne méritait même pas ce nom. Et pourtant, c'était la vie. Il respirait et sentait la chaleur du soleil sur sa peau, touchait les proéminences de ses os, sentait la saleté de ses cheveux, palpait la longueur de ses ongles.

Et il aspirait à la perfection exquise dont il avait joui lorsqu'il était mort.

La décrépitude de la vie, l'exubérance de la mort.

Puis il s'arrêta dans une rue, comme toujours nouvellement libérée par ses pas. Il se tourna vers les chiens qui le suivaient. Il a mis une main sur son front pour se protéger du soleil, car il lui était difficile de regarder la longue ligne, répétée plusieurs fois sur toute la longueur et la largeur du terrain derrière lui.

Il a émis un son, un clic avec sa langue, dont il se souvient avoir appelé son unique chien dans sa vie antérieure. Puis tous ceux qui, jusqu'à ce moment-là, s'étaient arrêtés Eux aussi le regardaient, attentifs à leur maître. Il y avait de l'envie dans les yeux et de la tristesse. Puis ils se sont levés et ce n’étaient plus des chiens.

C'étaient des hommes, tous les hommes qui l'avaient précédé dans son voyage vers la mort, mais qui n'avaient pas réussi à revenir. Lázaro se demandait ce qu'ils cherchaient, ce qu'ils attendaient de lui, des réponses

qu'il ne pouvait pas leur donner, des solutions qu'il ne pouvait pas leur accorder.

Lorsque le premier d'entre eux s'avança vers lui, il comprit qu'il n'était pas qu'un messager, un cadet de Dieu ou un collectionneur avec une mallette et un chéquier vierge. C'est pourquoi Lazare se prosterna à ses pieds et laissa Dieu placer sa botte droite comme un joug sur son dos.

1

une brume de verre s'élève du cimetière

qui se brise comme la peau sèche des morts

la terre comme un gros os cassé

quand on marche dessus

nous habitons la surface d'un crâne

dont le centre contient la masse ignée du cerveau

la tête humaine est un cimetière

II. DES DISQUISITIONS POUR RIEN

1

Entier.

Le néant.

Le visage de Dieu stimule les traits expressifs des atomes qui se trouvent à la surface intime du chaos. Le chaos comme désordre enviable, subrepticement enfermé dans les divers canons du monde d'aujourd'hui : trains circulant au ralenti parmi des vagabonds dérangés, enfants drogués par de la colle à chaussures, femmes enveloppées dans les vapeurs incorruptibles des fluides humains : salles de bains perpétuées après les coins sombres, derrière l'inconscient. des murs de riches corrompus, en lambeaux de faux billets et enveloppés de couches d'or à la lumière des médias journalistiques et spectaculaires : les animateurs de télévision, les prostituées qui dansent, les travestis résignés, les enfants abandonnés dans les hôpitaux sans vrais médecins, que des escrocs, des faux diplômes, et même pas ça, seulement des hommes et des femmes habillés en mauvais acteurs qui jouent leur rôle à la perfection. Des acteurs qui jouent de mauvais acteurs, qui jouent des personnages aussi éloignés d'eux-mêmes que la lune l'est du soleil. Si proche et si loin, jamais retrouvé, toujours vu par des témoins depuis la surface inégale du chagrin et du désespoir.

Le néant est un ordre. Dans sa froideur exquise, elle ressemble à la lumière éternelle du matin. La lumière qui à peine naît et s'installe, aveuglant de sa tyrannie les yeux matinaux qui s'ouvrent sans alarme, habitués, plongés dans l'impassibilité d'une innocence intrinsèque, ou dans la ténue décomposition d'une colère quotidienne. Une insulte se traduit par des coups de guitare découragés avec des cordes faites de cheveux attachés ensemble sur les draps. Les cheveux des femmes sur la tête enveloppés

dans des oreillers sont secs d'idées et mouillés de salive et de sperme. Cheveux des hommes, clairsemés et clairsemés, mais abondantes aiguilles de pin de toutes les couleurs séparées de la barbe et du pubis.

Mais ce sont eux qui, sans le vouloir, grattent les poils de leur poitrine avec une douce harmonie, faisant ressortir de tendres mélodies matinales de pardon et de résignation. De brèves diasporas qui naissent du thorax masculin, comme des cœurs qui rampent de l'obscurité des nuits où ils passaient leurs battements à désirer des femmes impossibles, évanouissant leur corps devant des femmes peut-être exactes à elles-mêmes. Écouter les mots et les voix venant des redoutables ancêtres du temps, cœur après cœur, ou voix après voix, ou murs après murs.

On dit qu'il y a toujours quelque chose derrière les murs, mais j'ai vu du vide. Le néant se concentre comme une odeur pour la faible perception humaine. Ce qui se voit est trompeur, ce qui est palpable est impossible s'il n'existe pas, ce qui est audible a toujours une trace déformée de vérité, le goût des murs peut parfois se rapprocher timidement de la sensation inconstructible de puissance et de froideur : le seul éloge digne de Dieu. Mais l'odeur est presque toujours, sinon toujours, une indication faible mais vraie de ce qui se cache sous chaque surface, aussi invisible que soit la surface de l'air et du néant.

Ombres cachées en pleine lumière de midi sous les auréoles du soleil sur les rues et les bâtiments de n'importe quelle ville, la vôtre, la mienne, les villes où sont nés Jésus et Abraham pour nous libérer des pharaons ou des marchands de mort. Ombres perpétrées depuis les ruelles noires où naissent des putes sur les pavés, s'élevant comme des statues de déesses incomprises, laides dès la naissance et embellies par chaque goutte de sperme, par chaque goutte de salive, par chaque coup et chaque parole soulignés de l'arrière-goût et des restes d'un La culture ruinée derrière les côtes des hommes. Des enfants qui ont développé leurs muscles en commettant des crimes, vidaient leurs poumons avec des cigarettes alcoolisées sur des bouches aussi charnues que des corps de musaraignes.

Dans tous les murs qui cachent le néant, il y a Dieu, comme gardien, comme agent de sécurité ad honorem, puisqu'il estson propre patron. Sans horaires fixes, il n'est pas absent même pour savourer un repas très léger d'air et d'amour, de haine et de chagrin, de cadavres qui montent d'un côté et descendent de l'autre de ces murs. Les employés qu'il ne paie pas lui apportent de la nourriture, les morts et les âmes qui ont été traînées dans des brouettes depuis l'invention de la roue, car avant les morts n'étaient pas maltraités, seulement placés dans la cime des arbres, sur les rochers de le désert, jetés à la mer, ou simplement laissés dehors pour le travail des mouches.

Vole comme des dieux.

Les mouches et les dieux partagent à contrecœur les trésors des abysses.

2

D'autres interprétations nous donnent l'idée du vide dans son ensemble. Pas d'air ni d'atomes, seulement vérifiés avec les théories ultérieures de la connaissance, aussi abstraites finalement qu'un sentiment, comme l'invisible ou le non-concret. Quelque chose de diamétralement opposé à la mort, qui pour beaucoup n'est directement vérifiable qu'à travers un corps : mais quoi de plus concret et sans besoin de corroboration que la pourriture d'un cadavre, que le doux arôme de la viande enveloppée dans des champignons et des vers, les os fragiles de charogne et le regard plein de rien, l'absence absolue qui ne mérite plus d'être appelée absence, mais non-existence, où même la parole, cellule humaine, où même la pensée et l'énergie vitale de ce qui Nous appelons la vie, l'âme, ou peu importe ce que les religions ou les pensées veulent l'appeler, c'est quelque chose de si subtilement stupide à mentionner que c'est une insulte au cerveau de l'homme de considérer ne serait-ce qu'un mot ou une pensée pour ce qui n'existe pas.

Tout n’est donc rien.

Le tout consume chacune des existences passées et futures, car le vide que nous appelons désormais le tout partage avec rien le manque de chronologie temporelle. Ici, il y a des temps simultanés, donc nous ne devrions même pas parler de temps, puisque notre concept est une succession d'étapes, et dans l'ensemble il y a une somme, pour l'appeler en quelque sorte proche de la compréhension humaine, de tous les temps. Si la somme donne un résultat final, cela dépasse l'entendement, voire l'intuition. Aussi lointain que l'idée même de Dieu.

C'est pourquoi nous nous tournons si fréquemment vers Dieu. Dieu comme somme des temps, ou totalité des temps, ou temps ajoutés et soustraits les uns aux autres successivement et constamment, des manières les plus variées et infinies de l'algèbre et du hasard, portant en lui le nombre zéro, le cercle parfait dont le périmètre contient un nombre infini : l'échantillon, la pincée que le cerveau de l'homme a découvert comme la pointe d'un iceberg qui a bientôt coulé, emportant avec lui les secrets de son origine et de sa mort. Le nombre Pi, 3, 14666… éternellement.

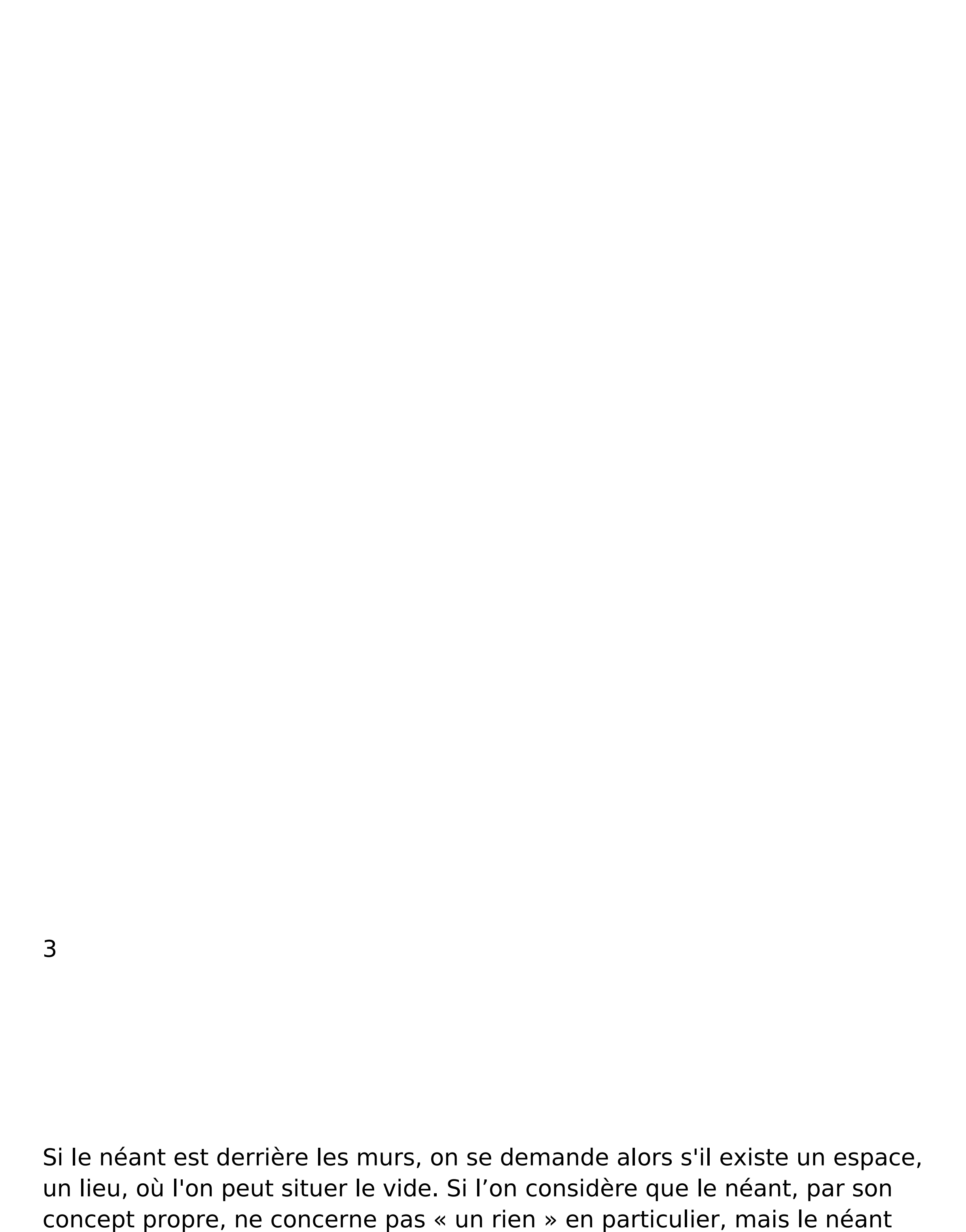
Et si Dieu est professeur de mathématiques, il ne serait pas inutile de le considérer comme un génie pédagogique. Il mériterait d'être comme un buste sculpté par les enfants de la petite enfance sur du métal doré, peut-être du bronze, ou du cuivre, plus malléable pour ces mains tendres, dans la cour de récréation de toutes les écoles, sans distinction de croyance ou de race.

Le temps sans temps, le tout comme simultanéité, une belle parole comme don de Dieu, comme concession de Dieu, pour nous rapprocher de la tranquillité d'âme que nous apporte l'entendement, du moins de la légère proximité du concept trompeur de l'entendement. Le cerveau humain : quel grand imposteur, quel grand acteur, quel grand Falstaff joué à juste titre non pas par un Olivier de ses meilleurs moments, mais par Ustinov, peut-être, ou simplement par l'arlequin incontrôlable que jouent les anges à leur mesure imbattable : les mollusques ivrognes de la vie se déplaçant sur les plages, échappant aux vagues, aux albatros et aux mouettes, aux chiens et aux hommes-enfants.

Le cerveau qui a créé le néant et lui a donné un nom pour calmer cette inquiétude effrayante qu'il a inventée pour sa propre condamnation.

Le néant remplit tout.

Chacun agit comme une phrase dont la sentence sera exécutée à cet endroit dans le temps et dans l'espace. Mais de l'espace, un autre rien, une autre mort vivante créée par le même cerveau incorrigible, nous en reparlerons plus tard. Quand mon esprit est prêt, plus calme, plus serein, dans la contemplation de l'équilibre qui se trouve derrière les fenêtres de mon corps, de mon refuge, de ma maison mortuaire, de mon tombeau et de ma maison.



3

Si le néant est derrière les murs, on se demande alors s'il existe un espace, un lieu, où l'on peut situer le vide. Si l’on considère que le néant, par son concept propre, ne concerne pas « un rien » en particulier, mais le néant

absolu, cette même définition ne conçoit aucune existence autre que elle-même.

Le néant ne tolère rien d'autre que l'absence de tout, même l'absence, puisque ce dernier mot, en tant que mot, a son propre poids, un espace ontologique dans l'existence. Il ne devrait pas non plus tolérer d'être désigné comme « rien », en tant qu'entité. qui rejette son nom et quiconque veut la nommer. Ainsi, si le néant particularisé est un phénomène de la conscience humaine, et le néant absolu une nécessité de l'univers en tant que tel, rien n'existe.

Si rien n'existe, qui est-ce qui m'a créé, qui m'a donné l'idée de l'existence de rien ?

Dieu est-il peut-être la seule créature qui tolère tous les examens, qui échappe à tout raisonnement et qui soit appelée, comme le dernier atome d'oxygène, à expliquer l'existence de ce qui ne se comprend plus : le néant, le vide ?

Dieu n'est pas non plus une explication, peut-être une créature, un esprit qui considère le néant comme un mécanisme qui se nourrit. Disons comme une série infinie de trous noirs qui se consument, se dévorent sans aucune mauvaise volonté ni besoin, tout comme une hécatombe silencieuse et routinière au sein des innombrables plans dimensionnels dans lesquels notre esprit nous permet de la tolérer ou de la comprendre.

Le cerveau humain est une méthode, une série de phénomènes englobants qui doivent être rationalisés pour que la folie ne prenne pas le dessus. Ils agiraient de la même manière, avec ou sans folie, mais nous ne serions pas des personnes mais des choses, des animaux. La pensée est le don le plus puissant offert par l'entité primordiale à l'homme : paix et guerre à la fois, gouvernement théocratique et démocratique simultané, avec comme prémisse idéale l'anarchie.

Si l'on change de point de vue, rien n'englobe tout. Si tout existe, même rien, alors nous avons un équilibre d'existences séparées par des hiatus, comme les pauses dans un enregistrement musical. Des silences nécessaires pour réorganiser le chaos provoqué dans nos esprits par le désordre ordonné des notes, exaspérés par les sentiments survenus un instant. L'univers suit donc la logique harmonieuse de l'esprit humain.

Les espaces sont des limites, murs ou murs, clôtures, grillages, troènes ou arbres, clôtures électrifiées ou non, clôtures avec mitrailleuses, barrières en simple bois rongé par l'humidité, rangées de sacs de sable, tranchées, hautes arches, chiens de garde, anciens et de vieux gardiens fatigués, des enfants qui par hasard jouent au ballon au bord de cette frontière. Regardant d'un côté à l'autre, comme des spectateurs lors d'un match, pendant qu'ils jouent leur propre jeu d'équilibre délicat avec un ballon plus lourd qu'ils ne le pensent. Des garçons et des hommes qui ne devraient pas

le laisser tomber, car cela dépendra du moment et de la manière dont ils passeront le reste de leur vie.

Il y a ceux qui vivent dans une station de passage continue, d'autres choisissent très tôt. Ces derniers sont les pires joueurs, ceux nés sans habileté ni habileté, ceux appelés par la première force qui les a fait chanceler et se perdre dans les abîmes insondables de chaque côté de la ligne : la pierre rapière de l'existence, ou le vide noir. silencieux et figé de nulle part.

Mais je me demande si le vide est la même chose que le néant. Le vide contemple un espace, une comparaison entre une présence et une absence, quelque chose qui est à l'extérieur et qui n'est pas à l'intérieur. Parfois, la présence est au centre, entourée d'un vide que oui, maintenant, on pourrait appeler le néant. Cependant, lorsque le noyau est un vide, où est l'essence d'une telle existence ? Parce que les murs ne sont que des murs, quel que soit le matériau dont ils sont faits, même lorsque les briques sont faites d'os des dieux, d'os du Dieu juif et de chair du Dieu chrétien.

Le corps constitue donc une bonne comparaison. Il y a des organes creux, mais ce ne sont que des vides virtuels, des murs qui s'effondrent lorsqu'ils sont vides de contenu, prêts à s'étendre jusqu'à un certain volume, pas au-delà, au risque d'exploser comme le bing-bang qui a donné naissance à l'univers, comme on dit.

Peut-être qu'il y a si longtemps, le corps de Dieu a éclaté ainsi et a donné naissance à tout ce qui existe. Je dis bien, ce qui existe est tout. Même dans le vide de l'univers, entre les étoiles et les planètes, il existe une existence qui peut être définie comme incommensurable, même si l'homme vit plusieurs siècles et que la connaissance atteint des niveaux que nous, contemporains, n'imaginons pas.

De tout surgit le néant, une fraude des sens, comme quand on voit la moelle vide d'un os cassé : le sang s'est échappé, s'est déversé dans les canaux et les rivières de l'air, les lits et les gouttières par où les fluides se dirigent vers la mer. toujours incompris.

La terre est une mer et le corps y retourne.

L'âme existe-t-elle ? Est-ce qu'elle n'est rien ou tout ?

Si le corps alterne entre les états d'éveil et de sommeil, s'il passe du rien au tout, de l'absence à la présence dans un équilibre si vertigineux, si intolérable qu'il a fallu construire un univers si vaste et si complexe, comment pouvons-nous nous consacrer parler de l'âme sans tomber dans des concepts péjoratifs démodés. Le retour aux religions n'est pas la solution, le retour au paganisme est une sorte d'évasion sereine qui dure aussi peu que la vie d'un brin d'herbe.

Est-il suffisant pour moi de ressentir l'amour d'une femme dans ses caresses ? C'est sans aucun doute une consolation irrémédiable face au

doute existentiel. Mais n’est-ce qu’une consolation ou la pointe de l’iceberg de la réponse secrète ?

Les livres sont comme des fers de lance dans des forêts pleines d’animaux furieux qui nous poursuivent sans relâche, jour et nuit. Des journées de chasses éternelles où nous sommes des victimes, jamais attrapées et toujours en fuite. Condamné à la colère et à la peur éternelles.

Des mains comme des tranchants de couteaux pour déchirer la terre et les plantes, pour blesser la peau d'animaux dangereux, pour briser le lit des rivières et ouvrir les eaux enveloppées de molécules de sang.

Des poumons comme des soufflets résonnent au milieu des marches et coulent sur la litière de feuilles, sous lesquels gisent d'autres cadavres, anciens comme les étoiles qui ont cessé de briller dans notre ciel terrestre.

Accroupi au bord d'une rivière brumeuse et torrentielle, dans l'obscurité de la nuit, sans étoiles dans le ciel gelé et vide, tellement comme rien, tellement comme une absence sans réponse ni possibilité de remplissage, car il n'y a rien à la main.

Seule peur, dernier et invincible boa survivant du chaos du début des temps. Avide, insatiable et parfois tendre dans la douceur de ses écailles, telle une madame de petite ville, derrière un comptoir à côté de l'entrée du bordel, facturant le prix de l'éternité pour une nuit, et la promesse stérile d'une résurrection dans le futur. ventre mort sorti de nulle part.

2.

le chat d'or

j'ai mangé les trois quarts du gâteau

préparé par la grand-mère du geôlier

une tarte aux fèves et aux coeurs d'artichauts

revenu par des chiens affamés

qui ne supportait pas le régime d'un meurtrier

grand-mère a rendu visite à son petit-fils pour son anniversaire

avec le chat dans les bras et le gâteau,

Il a commencé à dicter une recette

Je retournerai chez la fille du voisin

il a dit quand il a dit au revoir

Quand je suis parti, j'avais les mains vides

III. JUDAS RÉHABILITÉ

1

Ici, on s'interroge sur les monstres. Qu'est-ce que Judas Iscariote a à voir avec eux, me diront-ils, si cette association ne vient pas de simples et éternels préjugés de caste et de race, issus de l'imagination conventuelle d'un chrétien saturé de chapelets, de prières et de dogmes. Son esprit est tellement structuré qu'il ne conçoit la beauté que chez des êtres angéliques aux cheveux blonds, aux yeux bleus et aux formes harmonieuses dans leurs corps inexistants d'albatros cosmiques.

Mais toute cette question est à se poser, comme la formulation d'un problème à résoudre, ou l'hypothèse initiale d'un théorème que personne n'a encore inventé, car il n'appartient ni aux mathématiques, ni à la philosophie, mais à la physiologie, ou plutôt à la biologie des êtres vivants, humains ou non. La grande question de ce soir, dans ce concours diffusé sur les ondes de télévision à des millions de mondes habités et inhabités à travers le temps et l'espace moulés entre les mains moites de Dieu, est la suivante : le mal, l'imperfection, et comment l'une de ses manifestations : la trahison , peut s'exprimer extérieurement à travers la forme d'un corps, une expression, peut-être une odeur, un mouvement que le cerveau le plus élémentaire serait capable d'interpréter comme le symbole d'un mal dès la naissance ?

C'est ainsi que nous appellerons désormais toute manifestation de quelque chose d'impudent pour l'âme humaine, en la considérant comme un équivalent de Dieu, de la substance vitale qui a donné naissance à l'univers.

Mais alors la question suivante se pose : pourquoi le bien est-il la cause de la création, et le mal ne peut-il pas l'être ? On nous dira que le mal est le chaos et que, par sa définition même, il ne serait pas capable de maintenir l'ordre et l'équilibre démontrés par les créations de l'univers. Cependant, c'est ignorer l'intelligence en tant que partie intégrante de ces créations, peut-être en tant que cause principale de la première et grande création : l'énergie qui a créé l'entité qui a créé le reste des choses : l'intelligence a créé Dieu. Ainsi, l'intelligence, en tant qu'énergie vitale et zone de raisonnement innombrable et infini, est capable de tout faire pour survivre, voire de s'éliminer si cela satisfait sa propre logique.

On arrive alors au personnage qui nous intéresse. Judas a trahi le sauveur des hommes, l'histoire le dit et le confirme, peu importe combien de réinterprétations ou d'allégories tentent de montrer les circonstances, les circonstances atténuantes, augmentant ou diminuant sa responsabilité. Nous en reparlerons plus tard. Nous souhaitons maintenant nous demander s'il y a eu une manifestation de sa trahison dans le corps de Judas.

La littérature nous a montré qu'une âme bienfaisante peut se cacher dans des corps déformés, comme le sonneur de Notre-Dame, mais nous avons aussi des références à de beaux corps qui cachent des âmes viles. Ce que l'on attend du raisonnement, c'est que ce qui est mal se manifeste comme mal et que ce qui est laid apparaît. laid. Le mal et la trahison se manifesteront par des difformités, des regards obliques, des bouches tordues, des cheveux en bataille, des corps inclinés et sans proportions. Parfois, un simple grain de beauté au mauvais endroit est le seul signe de ce que cache l'âme. Il se peut même que le corps n'exprime rien par lui-même, mais l'éducation du protagoniste l'amène à adopter des attitudes ou des coutumes particulières : une certaine tenue pour se réchauffer, un camée pour se parer, des choses simples qui, d'une manière ou d'une autre, et plus tard ou tôt, ils seront le symbole clair de la partie la plus cachée de votre âme. Un monocle sur un comptable du XIXe siècle, un geste d'artiste au théâtre, un œil qui se ferme au mauvais moment de l'autre chez un homme qui parle à quelqu'un dans la rue, une tache sur le front d'un enfant qui joue avec les chiens sur la place, un os dépassant du poignet d'une élégante qui fait du shopping.

À un moment donné, nous verrons comment l'enfant a jeté des pierres sur les chiens, la dame a poussé une poussette dans la rue, l'artiste a trop serré le cou de son partenaire sur scène, le comptable a falsifié des comptes pour des millions et provoqué des suicides, et les deux hommes dans la rue commencent à se battre jusqu'à la mort.

Il se peut aussi qu'aucun d'entre eux ne fasse rien. Que de telles manifestations de leur corps restent longtemps intactes et fermes, et qu'aux yeux de ceux qui les ont remarquées, ces personnes continuent leur chemin sans blesser personne, et leurs interlocuteurs momentanés, ou ceux qui se sont simplement croisés à certains moments. point, leur chemin, ils se

sentiront soulagés de les abandonner, sans vraiment connaître la raison de ce sentiment.

Qu’est-ce que Judas devait montrer sur son corps pour indiquer son action future ? Des milliers de signes, de gestes, de décorations bizarres, de paroles, de manières de se comporter devant le clergé ou une prostituée, leurs regards sur Jésus, ou leur manière particulière de s'embrasser.

Si nous nous attendions à voir une bosse et une grimace sarcastique, un mot offensant, une voix rauque et désagréable, des grains de beauté comme des bêtes féroces sur son visage, des rides cachant dans leurs plis l'arôme de la pourriture, des mains serrées de haine et d'envie, nous aurions toujours faux.

Le mal est aussi pur que le bien, il est même plus intelligent. Son chaos s'engendre dans les plis et les circonvolutions équilibrées des corps sains. Il se cache dans des grottes et finit par se faire connaître, devenant célèbre en tant que cinéaste. Il déploie son écran lumineux et l'ombre d'ombres pour que du contraste, chacun de nous découvre l'ampleur de la vie, le poids de la mort sur un troisième plateau, la tristesse et le désespoir de se sentir plongé dans un chaos équilibré, dans un équilibre. ce chaos crée au fil des siècles.

Les hommes aiment les fourmis qu'un jardinier tue en donnant un coup de pied dans une fourmilière.

Ce sont les monstres que l’imagination humaine a créés en se regardant dans les miroirs.

2

Judas a joué un rôle dans les plans de Dieu, a-t-on dit ad nauseam. Philosophes, historiens et théologiens ont prononcé des phrases qui ne revalident pas le rôle de Judas autrement que comme acteur secondaire dans le grand drame du Christ. Combien de temps attendrons-nous pour que l’esprit découvre les pensées de Judas Iscariote à cette époque ? L’esprit qui imagine le plus précisément les doutes ou les certitudes sur lesquels reposaient ses actions.

Proclamez l'arrivée du Messie, dites aux quatre vents de la région du Jourdain, aux Philistins, aux scribes, aux représentants romains, aux pauvres et aux handicapés, au fleuve Golgotha qu'il a enduré tant de morts et putréfaction, tant de corruption décrite comme des baptêmes au bord d'un fleuve plein de foules sales chantant les louanges des dieux païens, lubriques et condamnés à mort par les mêmes oubli : mort de la fragile mémoire humaine.

Parcourez les routes en accompagnant le Christ, en lui parlant, en l'écoutant, en partageant la nourriture, le pain et le poisson, fruits tirés d'arbres très semblables à ceux du bien et du mal. Des disciples qui ont cueilli des pommes sans se rendre compte à quel point leurs mains étaient à quelques centimètres d'une langue fourchue, recevant dans leur subconscient les images d'Ève nue et ses mouvements sur le corps d'Adam. Ressentir dans leur corps, en contemplant les miracles du nouveau venu, la passion qui deviendra plus tard amour et mort, une douleur aux ongles comme le plaisir douloureux d'Eve le jour où elle perdit sa virginité.

Crier aux temples antiques imperméables aux idées nouvelles que le sauveur du monde est arrivé, le corps de Dieu marchant enfin parmi nous.

Croire, adorer, et avec la pensée continue du doute, de la mort du corps en contradiction avec son origine divine. Plusieurs fois, il aurait voulu demander à Jésus ce qu'il ferait de son corps, car il savait qu'étant fils de Dieu, il ne pouvait pas mourir, et si c'était le cas, pourquoi tous les hommes ne méritaient-ils pas le même sort. La vie éternelle sur terre.

Il pense alors que tout le monde vivra sur terre, y compris le Christ. Et il sait, au regard silencieux de l'autre, qu'il avait raison. Le sang est absorbé par la terre avec presque plus d'affinité que l'eau. Le sang épais qui jaillit et bouillonne dans ses veines chaque fois que son maître proclame des paroles de rébellion et de résistance, chaque fois qu'il parle d'amour pour tous les êtres, et il imagine les corps de femmes allongées dans de larges lits, les unes à côté des autres, attendant pour elle, l'exigeant, soumise et sauvage.

Judas était un être intelligent, c'est peut-être pour cela qu'il a été choisi. Tandis que Pierre était plutôt un cœur et une âme, Judas était le cerveau qui distinguait les erreurs, les fantasmes et les hallucinations de l'amour. Appelons cela de la politique, des stratégies, des jongleries entre les destins et les hommes aux mains de puissants sages dont la seule vertu est de nier tout ce qui sort de leurs contours.

Même le Christ n'a vu au-delà de son nez, que le charme de son corps divin en communication avec les cieux, le mantra, aller-retour de l'âme à travers des univers habités par des atomes où sont inscrits les gènes de Dieu.

Seul Judas, avec sa sagesse acquise par l'expérience de la ville corrompue, à côté des lacs asséchés et des rues des gens assassinés à l'aube, avec l'expérience de l'argent passé de main en main, de la faim endurée chaque matin froid, de l'abîme convertible de chaque trappe cachée dans les murs des bâtiments construits pour abriter les monstres générés chaque nuit, chaque midi ou après-midi avec le sperme tombé du ciel par les gouttières des terrasses. Des graines de pollen que les hélicoptères lâcheront comme des bombes à insectes pour peupler le sang et qui nourriront la croissance des monstres.

La beauté extérieure, la laideur intérieure. Judas le sait et cache son mal-être par des sourires. Mais il a attiré l'attention du Christ. Il sait que l'autre

sait ce qu'il pense, ce qu'il projette, ce qu'il fera, car le Christ est Judas Iscariote. Ce sont les mains de Judas qui cherchent les pièces de monnaie, ce sont les lèvres qui s'embrassent, c'est l'amour de Judas pour les hommes idéalistes et sa haine pour ces mêmes hommes qu'il ne peut pas être. Levez ensuite les yeux vers le ciel et contemplez ce qui s'écrit dans les formes des nuages, les trajectoires des oiseaux, la danse des limons du diable, les sons qui vont et viennent sous forme de cris, de plumes, de poils de chien, de sang éclaboussé par les veaux sacrifiés. Comme les écrits de Dieu sont clairs et simples, et il se demande pourquoi il n'a pas pu lire ces écrits avant.

Il laissa de côté le souvenir des manuscrits, du Talmud, des longues conversations avec les sages. Il a dénigré les balances commerciales, les comptes des commerçants, les exigences des fournisseurs, les exigences des prêteurs. Il a élevé tout cela au royaume du superflu et de l'inutile, et est entré dans les eaux profondes de la parole écrite dans le ciel et reflétée dans les eaux du lac, des lagunes et des rivières, des citernes et des flaques d'eau, des vaisseaux qui des vieilles femmes innocentes avec dix enfants portent pour laver leurs vêtements pendant des heures et des centaines de chemins le long des rives de la mort.

Judas s'arrêta rapidement sur son chemin vers nulle part, laissa les disciples continuer leur chemin aux côtés du Christ et regarda le dos de Jésus. Il suivait la forme de son corps, de ses jambes et de ses pieds dans les vieilles sandales qu'elle traînait dans la poussière, et lisait les codes dont elle comprenait désormais le sens avec des frissons, non seulement à cause de ce qu'ils disaient, mais à cause de la facilité avec laquelle ils le faisaient. elle les déchiffra maintenant.

Des mots écrits sur la poussière et le sable, apparemment effacés par chaque pas de chaque homme, mais rapidement fondus par la science de Dieu dans les profondeurs de la terre, dans le centre abyssal où l'on dit que le feu habite. Le feu qui fait fondre et explose le fragile, mais préserve pour la postérité sous forme de figures calcinées l'éphémère, le palpitant, le fallacieux et l'apparemment insignifiant.

Ni le papier-monnaie qui est réduit en cendres, ni le métal des pièces de monnaie qui sont fondus en reliques qui orneront les églises et les temples, ni les étoffes dont s'habillent les riches marchands de la ville, ni même les parfums, qui par leur volatilité lui-même, comme le vin, est la substance du transitoire. Mais le bois.

L'écorce d'arbres poussant solitaires dans les montagnes, loin les uns des autres.

Comme une potence.

Comme des fourches.

3

Judas pensait avoir décidé. Il était convaincu d'avoir pris ses propres décisions. Ce que nous appelons le libre arbitre aurait pu s'appliquer à votre choix dernier et le plus décisif, tout comme nous nous croyons libres de faire ce que nous souhaitons. Mais cette liberté renvoie à ce qui porte le nom de destin, à ce que les plus longues traditions nous disent être écrit et non modifiable. chacun des nNous suivons un chemin balisé sans savoir qu'il est balisé, c'est-à-dire que nous sommes aveugles au-delà de notre nez.

Mais il y a aussi le facteur du monde, de ce que nous appelons la réalité, des circonstances qui déterminent nos actions et nos décisions, dès le moment de notre conception : pourquoi pas avant, pourquoi pas après ? Par conséquent, le libre arbitre est une erreur et la réalité du monde est plus forte que Dieu. Il agit à partir de multiples secteurs, d'innombrables points d'attaque qui nous font avancer dans un sens ou dans l'autre comme des poupées mécaniques traversant un chemin d'obstacles.

Cependant, comme cette conception de la vie est apparemment inconsciente, la décision de Judas, comme celle de tous avant et après lui, est si vraie qu'elle ne peut être qualifiée d'hypocrite, car ce mot équivaut à tromperie, et une tromperie. mentir en sachant la vérité.

La vie en tant que chemin balisé est encore un soupçon, accordé uniquement aux esprits pensants et réfléchis. Une intuition, même chez les êtres sensibles. Et qui peut dire que Judas soupçonnait que Dieu le choisissait pour jouer un rôle dans un drame écrit par le Créateur. Judas, juif croyant et pratiquant, obéissant aux lois de sa religion, était un homme qui visitait les marchés et les temples, les institutions sociales et les lieux de loisirs. C'était un homme qui, sans aucun doute, aimait les femmes et

trouvait de la joie en elles, il se réjouissait du vin partagé avec ses amis et se moquait des plaisanteries et des maladresses des comédiens du village. Il parla sérieusement de politique et de religion avec les rabbins, d'économie avec les commerçants, et il s'endormit chez lui, seul et pensif, en se souvenant des étranges miracles de l'homme de Nazareth.

Peut-être rêvait-il que c'était lui qui les faisait, parce qu'ils étaient si faciles, mais leur facilité même cachait le danger de leur exécution. Elles étaient comme de futures bombes placées au milieu des gares et des aéroports : si elles explosaient, elles semaient le chaos dans le monde, sinon la peur s'emparerait du monde lui-même pour longtemps. Judas ne devait pas penser ou croire que Jésus était le fils de Dieu, une telle idée était très éloignée de sa pensée pratique, de sa logique plus proche de Kant que de saint Augustin.

Judas était un homme sensible et dur selon les occasions, violent et repentant, intelligent et maladroit, égoïste et généreux, agréable et ennuyeux, triste, solitaire et serein. Son âme cachait des perversions, son esprit une grande envie, son corps un besoin de satiété qui ne fut jamais complètement canalisé, peut-être seulement le jour où il se pendit à l'arbre. On dit que les pendus oscillent au rythme du temps réel : le temps de la mort a son propre rythme, qui ne peut être capté que de cette manière. Ceux qui gisent à terre ne nous permettent pas de le découvrir, et la mort a cette façon de se cacher et de se dissimuler, une manière qui est à la fois son déguisement et son essence. C’est donc tout.

Il aimait les arbres comme la terre, la ville comme les lits où il couchait avec les femmes, les tavernes où il s'enivrait et les marchés où il échangeait marchandises et argent. Il détestait les replis des rabbins où ils cachaient argent et parfums, il méprisait les hommes politiques pour leurs avantages et leurs fausses paroles de bien-être.

Il en est venu à penser, au cours de ses longues nuits solitaires dans sa chambre louée, qu'il aimait le Christ pour cette attitude sincère de mépris pour tout ce qui ne l'intéressait pas, indépendamment de ce que pensaient les autres. Il appréciait la voix intense des roselières de son esprit, la voix née pour ces mots qui semblaient inventés uniquement pour lui. Les gestes de ses mains lorsqu'il se frottait le visage après une journée épuisante à parcourir les champs et les villes, à parler et à s'efforcer de se faire comprendre. Elle ne l'a jamais vu pleurer, mais elle a su qu'il l'avait fait lorsqu'elle l'a vu avec les yeux déjà secs, comme ils ne peuvent l'être qu'après une angoisse intense, comme les femmes quand elles sèchent la terrasse de leur maison quand il arrête de pleuvoir, enthousiastes et absorbées par le besoin obsessionnel que tout soit propre et impeccable lorsque leurs maris reviennent du travail, avec cette brume triste et ocre d'un triste dimanche après-midi qui se lève non pas comme un arc-en-ciel de pleine lune, mais comme le éclatement décrépit d'un arbre malade de vers.

Toujours les arbres, se dit Judas. Rêver et regarder les arbres même s'il était un homme de la ville, et qu'elle était entourée et fondée au milieu du désert. Loin du jardin de Gethsémani, des jardins de Babylone, des prairies du Botswana ou du Central Park de New York. Toutes les possibilités des arbres, leurs exigences, leurs chutes, leurs hauteurs imprévisibles, leurs bras levés vers le ciel et la pluie, leurs racines enfouies comme des hommes encore vivants mais malades de catalepsie, les premières sépultures qui ont atteint les rêves d'Edgar Alan Poe.

Le drame de la Passion comme une histoire d'horreur choquante. Sans châteaux ni nuits d'orage, sans fantômes et loups hurlants. Seulement le soleil du désert, le sang et les clous, l'argent et les mots. Et le chant du tonnerre cachant le cri tardif, irréconciliable, stérile de Judas, se balançant sur une corde au rythme unique du monde.

4

La repentance était-elle donc la cause de la mort de Judas ?

La version officielle dit que, se repentant de sa trahison après avoir réalisé l'origine divine du Christ, il ne put supporter de continuer sa propre vie et décida de se la retirer. Il savait probablement qu’il commettait un autre péché pire pour sa religion. Une trahison pourrait même être pardonnée si celui qui la commet n'a pas pleinement conscience de la vraie valeur de celui qu'il trahit. On pourrait presque dire que, le monde étant divisé entre les imbéciles et les vivants, la trahison n'est qu'une autre forme de survie. .

Pourtant, le suicide est condamné comme péché mortel. Depuis la nuit des temps, les suicidés sont enterrés en dehors d'un lieu sacré, cela reste encore une concession alors que beaucoup aimeraient voir les corps se décomposer sous le soleil et l'action des éléments. Quiconque méprise son corps ne devrait pas se soucier de son sort.

Judas passa une corde sur une haute branche, passa un nœud coulant autour de son cou et se pendit, laissant tomber son corps vacillant tandis que les pièces de sa trahison étaient éparpillées comme des graines sur le sol à quelques centimètres de ses pieds. On dit que rien n'a poussé sur ces terres pendant longtemps, que l'arbre s'est desséché et que la pluie a refusé d'emporter les restes de poussière. Durant les étés torrides, des

tourbillons se formaient si haut qu'ils semblaient atteindre le ciel. En hiver, des marécages remplis de boue se formaient et s'enfonçaient au printemps, laissant un trou qui devenait de plus en plus profond chaque année.

Qui sait si tout cela était vrai. Très probablement, la vie a continué comme elle l'a fait jusqu'à ce moment : un arbre extatique de rosée les matins de printemps, laissant tomber des feuilles en automne autour de son tronc, des feuilles qui cachaient les vers et les vers qui rongent et nourrissent les racines de l'arbre. Peut-être y avait-il des pièces de monnaie enterrées et rouillées, dont l'exhumation serait plus tard le désir des théologiens et des scientifiques désireux de prouver ou de réfuter la nature divine du drame qui s'y est déroulé.

Personne n'a parlé des ossements de Judas. Qui l'a enterré ? est à peine raconté comme une anecdote, comme un élément secondaire, une annexe pour les spécialistes. Si les ossements se trouvent sous terre, à l'ombre de l'arbre, ils ont moins de valeur que des pièces de monnaie rouillées.

Ils l'ont toujours été.

C'est pourquoi Judas a commis une erreur, fruit de son rêve bref et fallacieux.

L'amour confus entre métaux, tristesse et douleur comme vision essentielle du monde.

Il savait, en tant que juif pratiquant, qu'il se condamnait au-delà de cette vie. Que son âme reposerait comme un drap sale sous les ombres de l'oubli et de l'ignominie.

La repentance comme expiation. Mais une telle expiation n'existe pas pour ceux qui ne se pardonnent pas. Même ceux qui pleurent pour le chagrin des autres ne peuvent pas échapper aux fruits amers du passé.

Judas savait que l'avenir n'est rien d'autre qu'une erreur inventée par le temps pour nous consoler.

Il n'y avait aucun regret.

Il y avait de la culpabilité.

Des erreurs qui ne peuvent pas être corrigées, car rien ne se corrige, il s'agit simplement d'oublier.

3.

La maison possède dix cloches :

un pour la porte d'entrée

un autre pour le patio qui donne sur la rivière

le troisième pour le chien timide depuis la mort de ses chiots

la chambre du vendeur de rasoirs

le cinquième pour le vent d'hiver - bien qu'il l'utilise rarement -

le sixième pour les fourmis, quand la maison est seule

le septième pour le croque-mort, le jour qu'il souhaite

le huitième pour l'entrée et la sortie des prostituées

le neuvième, au dessus de la porte, pour la visite de ma mère

Le dernier n'est pas à l'extérieur, mais à l'intérieur,

pour le matin où la maison me permet de partir

4.

L’âme d’un tigre est si loin de l’esprit d’un chêne.
Comment une armurerie ressemble à un hôpital psychiatrique
ou un vendeur de paratonnerres à un vendeur de plumes

le secret est dans la similitude
avec lequel un homme pleure à genoux
peut être confondu avec un arbre coupé

la distance entre les choses
C'est l'essence de chaque objet
tout comme Dieu est si loin de son propre visage



IV. LA DISCUSSION DES GRENOUILLES

1

Dans le parc de ma maison, la nuit, surtout les nuits d'été, quand le soleil laisse sa traînée noire de chaleur invisible sur l'herbe, sur les toits qui ont absorbé tout le jour le feu brûlant de l'étoile la plus brillante. Près de notre âme. , on entend la conversation des grenouilles.

Je dis que le soleil est la chose la plus proche de notre âme, pas pour des effets littéraires banals, même si c'est ainsi que cela se révèle finalement, en référence à la chaleur qui alimente le corps humain, ou aux futilités réalités que tout poète qui essaie de faire de la bonne littérature devrait éviter, mais parce que le soleil - peut-être étant Dieu lui-même, car étant le feu dans lequel nos corps sont cuits lors de notre création et se consument lorsque nous mourons, les mains qui dégagent des flammes comme celles de un super-héros ou un méchant de bande dessinée, la bouche et le cerveau qui créent le monde à chaque instant, la minute zéro qui recommence à chaque instant, car l'univers est tout mort hier, ou n'a jamais existé qu'aujourd'hui -, le soleil, je disons, dépérit aux dépens de notre vie.

Nous pensons que nous sommes des cadavres vivants alors que nous menons notre vie dans le monde, mais en réalité nous sommes des étoiles mortes consommant l'énergie du soleil sous notre peau. Nous sommes un feu constant, des fouets sur des plaies vivantes, des bourreaux de nous-mêmes, comme des prêtres inquisitoriaux essayant d'obtenir la confession des péchés, de la sorcellerie et des sortilèges, des ruses du diable dans nos

âmes pécheresses dès la naissance, dès le moment de la conception. . Parce que nos parents nous ont engendrés sous le signe du péché, les nuits de pleine lune, quand les loups hurlent en appelant leurs semblables semi-humains, quand même les vampires des légendes médiévales émergent pour être présents dans les écrits que le cerveau de Dieu a générés dans les mains créatrices des hommes.

Civilisation, littérature.

Bases fondamentales pour l'expiation et la condamnation des hommes.

C'est de cela dont parlent les grenouilles. Je les ai entendus parler de cela pendant les longues nuits d'insomnie, où la chaleur nocturne, la sueur sous les draps, le rougissement des toits qui se reposent de la vassalité impitoyable du soleil par les maisons sur lesquelles dorment les longues siestes d'été, ne font rien. sont la cause, mais de simples compagnons, des excuses qui tentent de tromper la faible sagesse et le raisonnement du pauvre idiot qui essaie de rattraper le sommeil de nombreuses nuits d'avant, depuis le début de l'été, après les longues heures passées au bureau, dans l'usine, de promenades, d'errances dans les coins et recoins infinis de l'économie nationale et mondiale.

La cause de l'insomnie est le bruit, le bourdonnement intermittent et constant, la musique dissonante et discordante, qui résonne et se transforme en corps qui tombent comme la pluie du ciel d'été, débarrassés des nuages d'orage, pleins d'étoiles trompeuses, déguisés en rires, avec la lune. masques sur leurs robes de femmes enceintes, constamment montés par des étalons oiseaux nocturnes surgissant des trous noirs de la nuit, des orifices bestiaux où se confondent et surgissent les ruses des dieux convertis en désirs, en pulsions inviolables, pour violer, sous consentement tacite, les étoiles de la nuit au clair de lune, une étoile morte, une planète stérile, qui guette et éclaire les actes sexuels avec l'envie d'une épouse glaciale, et plus âgée que toutes les vierges. étoiles.

Le coassement des grenouilles est un chant, un hymne sous les hurlements des loups et les aboiements des chiens, les cris des chats errants et les gémissements des couples qui font l'amour sous les arbres de la place voisine, à l'intérieur du des voitures qui se balancent sous le poids des corps qui, d'un instant à l'autre, sentiront que Dieu, non pas un homme, ni une image, ni une divinité, mais Dieu lui-même, est dans la voiture, un instant plein comme l'éternité, et puis disparaissent lentement, à mesure que le cœur reprend son rythme normal, et les corps se rassemblent pour que la chaleur du monde soit préservée un peu plus à l'intérieur de cette voiture : symbole du monde, grotte et refuge, cellule qui voudrait se conserver unique éternellement. , car il y a les deux, les seuls nécessaires : le noyau et le plasma.

Puis je me lève, je regarde un instant ma femme, consciente qu'elle ne me regarde pas, endormie sous l'effet de la lumière de l'écran de télévision,

lentement, pour qu'elle ne se réveille pas, pour que je n'ai pas besoin d'expliquer, de m'accorder un espace dans le temps dans lequel le monde et moi ne faisons qu'un, pour qu'elle, ma femme, soit la strate dans laquelle je peux rentrer comme quelqu'un revenant d'un jour de guerre, d'un désert sans l'eau, d'un procès perdu au tribunal, une condamnation irrémédiable. Que ce soit le canon vers lequel nous nous tournons : la preuve irréfutable que Dieu existe parce qu'il a créé les êtres comme des taches indélébiles dans le cœur des hommes. Des taches d'encre que les femmes ont déversées comme des éclaboussures de vieux stylos-plumes, submergeant nos cœurs dans des lacs d'encre violette, pour nous faire remonter de la surface en tant que nouvelles entités nouvellement créées.

La laissant se reposer, sans savoir avec certitude si ses paupières fermées sont un prétexte qui cache la veille de ses yeux attentifs à l'obscurité de la nuit, aux bruits du corps de son homme sur le lit, sur le sol, s'approchant de la fenêtre, se demandant ce qui dérange le cœur de son mari, inquiet, attentif, nerveux, insatisfait de la mort qui hante le présent et le futur, qui tourne autour de la maison, traquant l'homme qu'elle aime, les chiens qu'elle protège et qui la protègent, la maison qui s'effondre sous les signes des lunes passées.

Je tourne mon regard et m'avance vers les fenêtres, presque nu comme ça, sachant que mon corps est l'esprit autour duquel planent ses pensées, peut-être que le regard maintenant s'éveille définitivement de ses yeux somnambules qui regardent, attentionnés, insomniaques dans le raisonnement, observant mon dos tiré. contre les fenêtres qui éclairent les étoiles, et en arrière-plan la lune comme un squelette de lumière blanche, se demandant, demandant aux créatures de la nuit ce qui dérange son mari.

Et moi, celui qui est allongé dans la posture d'une statue agitée, debout devant la fenêtre, tirant un peu les rideaux pour observer ce qui peut à peine être entrevu par des yeux plus tenaces qu'humains, je pense au dehors et au dedans. Je pense aux dangers qui menacent de détruire l'équilibre précaire de mon monde, aux déceptions qui naissent comme des germes internes dans le cauchemar nocturne de chaque rêve de chaque jour. J'échappe à de telles pensées, comme lorsque j'écoute de la musique.

Attentif donc, mais non dénué de tristesse et d'inquiétude, j'écoute la conversation des grenouilles, qui est plutôt une discussion, un échange d'idées quotidiennes, certaines intelligentes, beaucoup profondes. Jusqu'à ce que cela devienne une diatribe monotone et alternée, où la conversation laisse place au raisonnement déductif et à l'extrapolation d'idées sur des niveaux successifs de connaissance. Toute sa chanson parle de la condition des hommes : générosité et méchanceté, simples figurants dans la répartition des vertus et des maux, acteurs secondaires pourrait-on les appeler. Mais des symboles, des allégories qu'elles, les grenouilles, utilisent pour raconter leur histoire, tout comme nous utilisons les animaux pour raconter des histoires sous forme de fables.

Je me demande si de cette façon, en nous utilisant comme protagonistes de leurs histoires, ils parlent réellement d’eux-mêmes. Je ne pense pas que ce soit ainsi. Ils dépassent l'allégorie : ils passent dans le mythe.

Et je les écoute du mieux que je peux, en parcourant les labyrinthes de fourmilières cachées, fermées depuis longtemps par les employés municipaux, où les corps des fourmis sont des corps humains enterrés après avoir été tués par les armes brandies par de maigres dieux. Des prairies immenses, des champs, des décombres, des cimetières de voitures, des friches de chair morte, des visiteurs réguliers qui ne paient aucun loyer, seulement la charogne de leur propre esprit.

J'écoute l'histoire de l'humanité un soir d'été, et le doux parfum de charogne menace de pénétrer dans les fissures de ma maison. Sachant d’avance que mon combat est une guerre perdue, je me prépare à me défendre, prêt à transpirer et à me battre jusqu’à épuisement.

Je me battrai pour le garder à l'écart, mais il est déjà là, me dis-je, parce que je suis capable de m'en souvenir.

La peur se cache sous de nombreuses odeurs différentes, mais au fond, elle sent toujours la même chose.

2

Comment décrire ce que j’ai entendu des grenouilles ? Leur chant ressemblait à la diatribe d'hommes engourdis par la peur du froid de l'hiver, comme si le gel nocturne était quelque chose de plus effrayant que ce que provoque habituellement la peur. Peut-être que oui, peut-être que le froid est la seule chose vraiment neutre lorsqu'il s'agit de la mort, c'est-à-dire la seule chose capable d'une équanimité suffisante que la pensée humaine n'est pas prête à comprendre, et encore moins à exercer.

Ils parlaient de l'hiver comme si la catastrophe du monde était arrivée, l'Apocalypse décidée depuis la nuit des temps par un Dieu exacerbé par une bile furieuse et attaqué par un ulcère interne qui l'obligeait à rester prudent et farouchement toujours en colère contre les anges, les hommes ou les démons de votre propriété. L'hiver qui tache tout de brume et de brouillard,

qui embue les fenêtres de ma maison et m'empêche de voir le jardin où chantent les grenouilles, conversant, les déclarations et phrases impies sur les hommes, en l'occurrence, l'homme, moi.

Moi en tant que représentant du genre humain, ma femme en tant qu'une autre individualité qui sera considérée davantage comme une victime de ma part que comme quelqu'un à juger. Peut-être les a-t-elle déjà entendus auparavant, et c'est pourquoi elle ne se lève pas pour m'aider à comprendre le monologue interchangeable des grenouilles, les dialogues et les discours dans lesquels elles insistent comme si elles étaient Descartes disant que mon existence, et donc toute mon existence, Le monde, , existe parce qu'ils pensent à moi, ou plutôt ils me prononcent, ils déclarent mon nom et donc ils me croient. Ma maison, ma femme, ma voiture, mon jardin, mes parents, mes futurs enfants, mes malheurs et ma fortune, tout est parce qu'eux, les plus grands penseurs parce qu'ils manquent de toute initiative triviale ou intéressée, ont décidé que je serais l'objet de ses pensées, ses coassements.

Son son, plus que le mot humain, c'est le langage le plus subtil, plus direct et semblable à une pensée que tout autre système de communication inventé par l'homme. Ils parlent des dieux, et les dieux existent ; Ils parlent de l'homme, et l'humanité existe ; Ils parlent du futur été, et il existera. Ils savent que l'hiver de l'âme est éternel, mais l'été des corps revient et se régénère à chaque saison grâce à un cycle naturel qui dépasse la pensée, comme si la pensée et l'âme étaient un ensemble de formes en mutation, une énergie qui se transforme. et se déplace à travers les différents corps de la nature. Parfois les grenouilles, parfois les hommes. C'est pourquoi parfois un homme nommé Kant apparaît cherchant parmi les herbes une preuve de Dieu, passant sa vie le dos courbé et les yeux mi-clos, fuyant la lumière du soleil pour s'assombrir dans l'ombre sur le sol, s'habituant à l'obscurité pour mieux percevoir les éclats ocres des cheveux qui tombent de la tête de Dieu.

Il sait que le dieu de notre invention est vieux et faible, qu'une calvitie prématurée de longue durée l'afflige et le fait se sentir en colère, laid dans le miroir des constellations, qui ne le consolent pas comme elles savent parfois consoler les hommes seuls. qui marchent le long des plages nocturnes, en pensant à sa finitude, en revenant au sentiment d'humilité qui réduit le sentiment d'horreur et d'humiliation auquel toute expérience nous conduit chaque jour, chaque heure, chaque minute de la journée.

Il n'y a pas de consolation pour Dieu, et Kant le sait, mais il cherche des preuves comme un détective, il converse avec les grenouilles de son temps, qui sont peut-être les mêmes que j'entends converser dans mon jardin, même si je n'en suis pas capable. communiquer avec eux. Je me retourne et vois l'expression placide et sérieuse de ma femme, qui continue de dormir, ou fait semblant de dormir, car elle sait que je la pense et la crois dans cette pièce de cette maison qu'est mon esprit. Et là-bas, les grenouilles, comme les auteurs d'un drame, d'un feuilleton, d'un feuilleton télévisé qui changent

de jour en jour en fonction des chiffres d'audience mesurés par des paramètres déjà établis il y a des siècles par un dieu qui ne savait jamais quelle télévision, un dieu qui est allé au théâtre tous les jours de sa vie éternelle jusqu'à vieillir parmi les loges et la poussière des rideaux, écoutant les acteurs chuchoter dans les coulisses, épiant le murmure du public invisible d'un théâtre vide mais toujours plein de rumeurs.

Et c'est ce que j'entends depuis ma chambre, derrière les fenêtres embuées. Le son me permet d'entrevoir, derrière les brumes de la nuit qui recule déjà comme un amant vaincu, obéissant, humilié et lâche, les rires cachés derrière les éventails, les sourires cachés par les paumes enfantines, les gestes sarcastiques, les mains levées. en signe de commisération, les fins appelaient à la raison et à la miséricorde. Je vois les doigts pointés vers moi, hauts et pointés comme si un tir allait sortir de ces phalanges comme dans les vieux dessins animés de la Warner, un tir à bout portant, une balle qui n'est pas un accessoire mais une vraie, et j'attends. pour remonter sur scène. Ensuite, comme tout personnage de fiction digne de ce nom, je me vois plongé dans l'obscurité illuminée du sol de ma maison, une aube.

Les personnages de Dieu ne reviennent pas à la vie comme ceux de Tex Avery. Les personnages de Dieu ne peuvent résister aux coups, aux chutes, aux coups de feu, sans subir une perte irréparable. La perte non pas du corps, mais de l’existence faible et éphémère dans les pensées des autres.

Je tombe, mon monde meurt.

3

Alors comment répondre à l’appel des grenouilles, quand je ne sais même pas si elles m’appellent ? Tout ce que je ressens, c'est qu'on parle de moi comme si j'étais un morceau de papier à la dérive dans le vent d'automne, déjà en route de la longue léthargie descendante vers le sol hivernal, prêt à être piétiné par les gouttes de rosée nocturne. , par la pluie l'après-midi, par l'urine de chien et les pneus de voiture. Tous ceux qui sont indifférents à mon monde sont appelés à m'exécrer comme si j'étais un prisonnier,

comme un cadavre sans abri sur les couchettes de la rue qui mène aux égouts d'une usine de déchets.

Ma maison sent l'encens, la nourriture fraîchement préparée, les parfums des bains et des douches, les savons, la merde, la sueur, les draps sales et les draps propres. Ça sent l'herbe, ça sent la mort, ça sent la douleur et les larmes. Ça sent la détérioration et l'humiliation, ça sent le bonheur.

C'est pourquoi je vais les tuer. Je veux les exterminer pour qu'ils ne jouent pas avec ma vie, pour qu'ils arrêtent de me juger, pour qu'ils abandonnent leur rôle de dieux, de philosophes ou quoi que ce soit dont ils se vantent. Je suis mon propre dieu, créateur de la philosophie de ma vie. Qui crée mon bonheur et ma mort. Ma tête est au sommet du monde, au centre de l'univers, dans la génération spontanée d'énergie qui asservit et vitalise tout ce qui l'entoure. Je suis le bourreau de ma femme, de l'épicier du coin, de moi-même sont des enfants qui m'attendent au coin de ma vie, des morts que j'ai laissés abandonnés dans les rues de mon cerveau, de la mère qui m'a offert la vie comme si elle offrait un morceau de son corps, de mon père à qui je offensé par l'indifférence et l'oubli, plus offensant que le mépris et même la haine.

Moi, chasseur de grenouilles, j'irai dans le jardin de ma maison à l'aube, pieds nus, en sous-vêtements, avec une pelle, et je commencerai à les écraser, surmontant le dégoût qu'elles pourraient provoquer en moi avec leur corps glissant, avec ce vert particulier qui les cache parmi l'herbe, prétendant qu'ils sont ce qu'ils ne sont pas pour survivre. Ils utiliseront, je le sais, toutes les ressources à leur disposition : sauter, écumer à la bouche, urine qui, selon les mythes de l'enfance, aveugle la cible. Mais ils n'utiliseront rien d'autre, sauf peut-être la pensée. Ils l'utiliseront pour m'effacer de la surface de la terre, mais je sais que l'oubli vient avec l'indifférence, et si je les attaque maintenant, c'est pour que la haine générée par la peur et la colère se transforme en pensée permanente. Ainsi, j'existerai toujours et mon monde survivra.

L'alternative initiale, les tuer, reste une tentative séduisante. Sans eux, les dieux cesseront de me déranger, et si je meurs avec leurs pensées, cette mort ne sera que dans le cadre d'une philosophie que je refuse d'accepter. Ainsi, mon cerveau, plus avancé que le leur, créera son propre monde, il répandra la graine de la création aux quatre vents dans les contours de mon cerveau. Et pourtant, j'ai peur d'eux. Ils parlent, ils coassent en créant mon avenir, la sincérité de mes oreilles est aussi inébranlable que la vérité de mes yeux. Je les entends murmurer maintenant, je les entends dire entre leurs lèvres mouillées que je sortirai avec une pelle pour les tuer. Ils connaissent mon plan et je me demande si je l'ai révélé dans mes pensées ou si je l'ai parlé à voix haute. Leurs oreilles sont connues pour être profondément sensibles, comprenant le langage humain, les gestes humains, l'odeur, les vibrations de plaisir ou de peur dans l'air entourant leur peau sensible de reptile.

J'en doute, mais je dois sortir pour savoir s'ils survivront. Les laisser dehors n'est plus possible, car bientôt je n'oserai plus sortir, alors que la peur de leur jugement est si grande qu'elle inhibe mon action, augmente ma peur jusqu'à des limites si énormes qu'elles m'empêchent de sortir des fondations. de mes os et ouvrir les portes sur le jour lumineux de ma maison, où le corps de ma femme repose comme dans les limbes du monde, aux limites du possible.

J'ouvre la fenêtre qui donne sur le parc, je sens un froid insupportable sur ma peau. Je tremble et je résiste, j'endure le coassement effrayant qui annonce la mort, et c'est comme si la fin du monde approchait d'un instant à l'autre, comme si au-delà de la barrière qui nous sépare du chemin il n'y avait que le froid et le froid. bout aride du vide, le silence que le vent apporte comme un sifflet annonçant les profondeurs.

Et les grenouilles grandissent, non pas en taille mais en cruauté, dans cette piété pleine de sarcasme dont Dieu se nourrit pour continuer à être le dieu puissant qu'il a toujours été : tristesse derrière le voile de la mélancolie, pitié derrière la miséricorde, froid derrière le feu de une braise, un néant derrière la couverture fragile du temps.

Je sors par la fenêtre, et c'est comme si les mains de Dieu chassaient l'air qui est déjà trop froid pour qu'un homme puisse le supporter. Des mains désireuses de jouer avec l'air pour le transformer en un vent d'ouragan qui attaque la fragile structure humaine, ses os, et non ses maisons ou ses bâtiments. Les bâtiments résistent à plusieurs siècles, l'homme seulement quelques années. Et le vent est son principal ennemi, un vent sans cervelle ni raisonnement, sans inquiétudes ni sentiments. Un instrument de forces plus grandes : l'air empoisonné par le souffle des morts qui surgissent de terre dans chaque jardin, chaque carré ou mètre carré d'une ville bâtie sur des tombeaux anonymes.

Et elles, les grenouilles, chantent la terre bouleversée, elles chantent leur contentement et leur victoire entre des recoins formés par des murs de sons lugubres, mystérieux, sombres et qui n'ont pour substance que le vide.

Je leur fais face avec la pelle à la main. Je lève les bras et cours vers eux avec un cri colérique de vengeance, d'attitude arrogante sans double sens ni faux engagements, seulement la fin comme but, la fin des grenouilles : leurs mirages reflétés dans les miroirs : visages de visages sur visages, comme des jours successifs qui laissent des traits pâles et transparents sur les images les plus claires des derniers jours, jusqu'à ce que celles-ci disparaissent à leur tour, en remontant le temps, laissant un résidu de figures fantomatiques qui se chevauchent dans des images en deux dimensions. Qui peut les comprendre, qui saura les interpréter ? Seulement ceux qui reconstituent le temps avec la patience et l'intelligence d'un joueur d'échecs mais avec les pièces d'un puzzle.

Je plancher pieds nus l'herbe, pas aussi froide que je le pensais. D’une certaine manière, il est réconfortant de remplacer le froid glacial et anesthésiant des carreaux par le tremblement plus chaud de l’herbe fraîche. J'ai vu des chiens dormir sur l'herbe les nuits d'hiver, la terre est chaude au fond, les morts le savent. Je lève la pelle aussi haut que possible, regardant les grenouilles autour de moi, sentant leurs corps gluants frotter contre mes pieds. Je leur laisse tomber la pelle et je sais que j'en ai tué pas mal. Je lève à nouveau la pelle et vois les corps brisés, entourés de nombreuses autres grenouilles qui sautent sur leurs sœurs mortes pour tenter de s'échapper. Je les poursuis partout dans le jardin, je cours après eux en heurtant le sol, et je ne sais pas si les voisins me surveillent, et je ne sais pas ce qu'ils pensent. Mais plus rien ne m'importe, car j'ai trouvé une raison qui me domine, un mouvement que je trouve à la fois énervant et stimulant, quelque chose qui me fait vivre pour pouvoir vivre plus tard.

Je sais qu'ils sont mes ennemis, je le vois dans leurs corps laids et grossiers, dans leur laideur qui contredit tout sens de la beauté naturelle. Je

crie des insultes en courant et j'écrase deux, trois, quatre grenouilles simultanément. Avec le tranchant de la pelle je m'arrête parfois pour les couper en deux, et j'aime voir comment les deux moitiés persistent dans un mouvement réflexe qui diminue lentement, et c'est à une de ces occasions que je me rends compte que les autres se sont arrêtées pour regarder. chez moi. Je les vois avec leurs petits corps dirigés vers moi, toujours, me pointant du doigt avec quelque chose qui n'est pas leurs pattes ou leur bouche, mais ce quelque chose d'indéfini que j'ai vu et entendu chez eux depuis l'intérieur de ma maison.

Puis je les vois s'y diriger et ils passent par la fenêtre.

Ma femme, je pense, est en danger. Mon refuge est menacé. Et quand j'arrive après eux, ils ont déjà envahi la chambre, encerclé le lit, et tentent d'escalader les murs, mais ils n'y arrivent pas.

Je crie et j'appelle ma femme endormie, je chante un hymne d'horreur et de pitié. Un cri qui n'est pas une plainte mais une tristesse, un brouhaha intime aux réverbérations inconsolables. Un poème qui me vient des lieux ancestraux des grottes de mon esprit enfoui dans les gueules d'un loup mort quarante siècles auparavant.

De loin vient le cri, le cri silencieux car il est la somme de tous les cris, et la somme est nulle : il est incapable d'engendrer.

Je cours en marchant sur les grenouilles, maintenant sans dégoût mais avec haine. Je me couche et serre dans mes bras ma femme, qui dort encore ou est morte. Je sens comment le lit bouge maintenant comme sur les vagues : c'est la mer de grenouilles qui le déplace dans un mouvement de naufrage qui n'a ni début ni fin.

Nous sommes les habitants d'un radeau sur une immense mer de grenouilles qui coassent, le bruit de la tempête et du tonnerre, le bruit des vagues agitées qui s'entrechoquent.

Et nous, dernier vestige d’une humanité décédée.

5.

La lune est tombée à vingt mètres du ministère de la Justice
à propos de deux hommes qui se battaient
aucun résumé n'a été fait
et aucune demande d'extradition n'a été déposée
il n'y a pas de frontières pour un meurtrier
qui n'a ni mains ni bras
qui n'a pas d'yeux pour regarder ce qu'il tue

la police a enlevé les corps
et les a déposés à la morgue
les restes de la lune ont été ramassés avec des pelles
enveloppé dans des sacs noirs
et emmené à la décharge de la ville

là reposent les squelettes du ciel

Il n’y a plus de lumière la nuit ni de feu dans les maisons.

les gens regardent le ciel comme quelqu'un qui regarde
une fosse pleine d'enfants morts

6.

J'ai marché le long du rebord d'un immeuble en feu
Les lances à eau des pompiers ne m'ont pas atteint

J'ai atteint la fin du pont interrompu
J'ai vu la ville habitée par des escargots géants
qui tournent en rond sur eux-mêmes
les alouettes arrivent en troupeaux
et par centaines ils soulèvent chaque escargot
pour les emmener dans les nids du ciel

l'eau à mes pieds est une mer
avec des casques rouges et des voiles en cuir noir
où nagent les coléoptères des cimetières

Pour une ville, le feu est une maladie
mais la mer c'est la mort

V. IAGO A PEUR

1

Aujourd'hui une angoisse m'est devenue intolérable. Je sais que je vais mourir, comme tout le monde, un jour.

Quand est l'inconnu, mais je sais que ce sera bientôt, car je me sens de plus en plus seul. D'autres ont des amis, des femmes, des copines. Ils ont des partenaires avec qui partager le temps et l'ennui qui accompagnent le passage des années. Il ne s’agit pas d’un besoin de compagnie pour le simple fait de ne pas mourir seul, puisque la mort est un chemin aussi solitaire que la naissance. C'est du moins l'argument qu'on s'impose pour se consoler face à la peur abyssale de la finitude, du plus rien, de la sombre performance de la raison qui annihile tout sauf le désespoir.

Peut-être y a-t-il de l'espoir dans le désespoir, peut-être y a-t-il de la foi dans cette même incongruité, et comme une ancre posée dans l'absurde, l'absurde est l'instrument de notre salut. Un instrument de sauvetage incontournable D'une mer agitée où les souvenirs sont des rêves et les rêves sont de simples arguments réfutés par la logique.

La mer est la réalité, l'eau dans les poumons, les vagues comme des fouets frappant le visage sans nous laisser respirer, fouettant le corps comme cent bêtes de l'Inquisition, nous obligeant à dire la vérité : notre impuissance, notre malheur, nos terribles et Je ne serai jamais libéré.

J'envie ceux qui se promènent dans les rues de la ville accompagnés de quelqu'un qui est plus qu'un compagnon. Je devine dans leurs yeux un lien qui les unit, peu importe la colère, le ressentiment ou les remords. C'est un lien peut-être plus permanent que l'amour, et il est préférable d'avoir haï que de ne jamais rien ressentir.

Je veux dire rien de plus proche du bonheur, plus mystérieux que l'été parmi des anges rouges gambadant nus dans le parc Lezama, ramassant les vieilles excréments secs de chien, riant comme des imbéciles sans cervelle mais avec une expression céleste, si naïve qu'elle ne peut être exprimée. en aucun cas autre que d'être vu, apprécié, contemplé comme un sentiment irréfutable et irremplaçable.

Les couples qui s'embrassent sur les bancs de la place sont doux et ringards, mais je les envie parce qu'ils savent, ils ont découvert, que leurs corps sont des chemins jamais parcourus, des sentiers sauvages où chaque souffle, pas, bruit et chaque grain de poussière et grès C'est une trouvaille. Et les baisers tissent des réseaux de points minuscules qui ne prendront fin que lorsque la matière qui les constitue sera épuisée. Ils savent que cela n’arrivera jamais : la source peut être perdue ou oubliée, elle peut perdre son importance initiale, sa force, non pas par épuisement mais par simple indifférence.

Mais ils seront là, les soigneurs, les jardiniers, les amours avec leurs flèches pour tuer l'indifférence et l'oubli comme ils tuent les araignées qui menacent d'empoisonner les corps occupés à leurs plaisirs, dans les recoins de l'étreinte, dans les désagréments de le sauvage mord sur la peau chaude et moite, dans des coups qui ne ressemblent pas à des coups mais aux plaisirs d'une roue sans épuisement, sans perte d'élan, au hasard du cœur

humain, au cœur interrompu qui en a dit assez parce que Dieu en a dit assez.

Mon envie est la haine et c'est l'amour qui me consume comme des chiens affamés, des chiens enragés qui errent dans les rues la nuit, sachant que chaque contact avec un être humain est un danger et un bien-être. Ma morsure me libère d'une once de haine et de colère, car je la partage avec le bouc émissaire : un ivrogne perdu entre les couloirs, une prostituée qui rentre chez elle après une mauvaise nuit de travail, un garçon affamé, peut-être drogué, qui me confronte au. le courage de la déraison, étant sa seule occasion d'exprimer avec ses yeux la vraie colère, l'énorme ressentiment qui, s'il était laissé échapper, pourrait détruire la ville entière comme une bombe à neutrons.

Je déteste, mais je ne suis pas capable de tuer. Faire cela reviendrait à mettre fin au but de ma vie. Parce que plus que mon corps, l’essence de ma vie, ce sont eux : ceux qui ont, font, prennent et possèdent ce que je ne peux pas.

Ceux qui peuvent faire ce que je ne peux pas.

Mais qu’est-ce que le pouvoir, je me suis demandé à plusieurs reprises. Si je le voulais, je pourrais tout faire, j’ai entendu beaucoup le dire. Si vous avez un corps relativement sain, vous ne pouvez rien accomplir. Non-sens des messagers évangéliques de Dieu. Je réponds par une obscénité silencieuse, en touchant mes parties génitales ou en leur coupant la manche. Des réponses arbitraires qui ne servent à rien, il est vrai, mais qui montrent que parfois le silence est le meilleur argument contre d'autres arguments qui manquent d'intelligence.

Je montre du doigt ma tête et mon cœur, pour poursuivre les lieux communs de tout discours bourgeois, en constatant que les deux sites sont constitués de deux machines dont les engrenages s'usent et que leurs pièces de rechange sont introuvables car chaque pièce a été fabriquée à la main par un artisan déjà décédé. Nous parcourons les rues de la ville, de place en place, à travers diverses avenues et quartiers. Ici, nous n'en avons pas, mais peut-être dans la maison de l'avenue San Martín, ou dans celle-là de la rue Riobamba, ou dans le quartier de Pompeya, qui sait quel coin d'un faubourg déjà abandonné par la main chanceuse qui organise les rigueurs de l’offre et de la demande.

Une fois l'engrenage cassé, le reste de la machine ne pourra plus rien faire sauf occuper une place, et avec un peu de chance, servir de support à un pot de fleur, une pile de livres ou aux outils qui serviront à une autre machine. également déjà en voie d’extinction.

J'ai le regard que j'imagine que portent ces machines inutiles vers les outils encore en usage qui reposent dessus, indifférents à l'endroit où les mains humaines les ont posés. Comme un couple qui fait l'amour sur un matelas, sans se demander ce que pense ou ressent ce matelas, sans même tenir

compte de la qualité, du confort que le matelas Un matelas leur a été proposé afin qu'ils puissent réaliser leur désir de manière satisfaisante.

C'est que ceux qui sont heureux ne pensent qu'à eux-mêmes, et chacun à son tour pense à lui-même, une entité individuelle impossible à communiquer avec quelqu'un d'autre, même si une seconde avant ils étaient aussi intégrés que s'ils étaient nés dans un seul corps. C'est pourquoi je déteste une telle suffisance, le sourire satisfait de ceux qui ont ressenti cela : l'indéfinissable comme toute entité sublime, chaque atteinte d'une divinité à travers une main qui touche de ses doigts les corps d'un couple d'humains plongés dans la cage vaporeuse. du brièvement éternel.

Mon problème n'est pas la solitude, seulement parce qu'elle se mesure en fonction de l'estime de soi. Mon conflit est la difficulté, l'impuissance d'accéder à ce que les autres ont. Je me suis consolé en me racontant des tirades sur les échecs et les rejets, sur les mauvaises naissances ou la malchance et la mauvaise compagnie, des lieux aussi communs que les lieux par lesquels on erre quotidiennement, des lieux pratiques qui ne laissent pas plus de souvenir que la remora, la gueule de bois, la l'oubli définitif.

Je me caresse devant le miroir, et je m'aime autant que je déteste ceux qui passent dans la rue comme s'ils vivaient dans un mirage de conte de fées. Tout le monde est heureux, me semble-t-il, alors je vais créer mon propre bonheur, mon autosatisfaction, ma flagellation : mon seul trésor, pour qu'il fasse l'envie des autres. Ceux qui croient avoir été touchés par Dieu par le simple fait qu'une main les prend à toute heure de la nuit dans leur lit, les caresse et les serre comme si ce lit était le dernier refuge après l'holocauste de l'humanité.

2

Je sais que je vais mourir, et j'ai peur, non pas tant à cause de l'incertitude incalculable de ce que je trouverai au-delà, mais à cause de ce que je laisserai dans ce monde. Je laisserai même ce que je n'ai pas et dont j'ai pas besoin, tout comme j'ai besoin de l'air que je respire.

Tout ce que les autres possèdent, je le désire. Les choses en particulier, les choses en général. Pas parce que je les aime particulièrement. J'en suis arrivé à la conclusion que ce dont j'ai besoin, c'est du désir de ressentir ce que les autres ressentent lorsqu'ils possèdent de telles choses.

Je sais donc que je mourrai sans avoir la voiture que mon voisin a achetée, en l'exhibant à la porte de l'immeuble chaque week-end, en la polissant toute la journée, avec de brefs intermèdes pour monter à son appartement pour déjeuner après avoir souffert, même les autres voisins et moi, les appels aigus et peu à peu rauques de sa femme depuis le balcon. J'ai enduré les cris de ses enfants alors qu'ils montaient et descendaient les escaliers, excités au-delà de toute croyance par la nouvelle voiture de leur père. Il les a emmenés se promener, un quart d'heure tout au plus, probablement quelques fois autour du pâté de maisons, mais les garçons se sont installés, et l'indifférence de sa femme l'installe, le réconforte dans son égocentrisme avec son propre plaisir : la voiture : regarder elle, assise à l'intérieur, comme si elle se masturbait pendant des heures et des heures, faisant briller ce squelette métallique de femme inaccessible et impénétrable.

C'est ce que j'envie, la satisfaction, comme si le bonheur dépendait d'un salaire ridicule qui suffirait encore à payer les éternelles échéances d'une voiture fraîchement sortie d'usine, chromée, brevetée, assumée dans les mains comme dans la conscience de soi de une réelle satisfaction. Comme si mon voisin venait de sortir de l'église, d'avoir parlé au dieu vendeur avec son sourire de circonstance et ses propres mains serrées de désir : de signatures, de chèques, de documents qui compromettront la vie de mon voisin pour de nombreuses années. Garanties, hypothèques, prêts, fiches de paie, pièces d’identité : autant de signes pour atténuer des soupçons qui ne mourront jamais, car telle est l’essence de la société.

Des soupçons que je reconnais dans mes yeux lorsque je le regarde frotter inlassablement le métal de la voiture, qui brille sous le soleil du dimanche, émettant des flashs qui rebondissent sur les fenêtres de chaque appartement de cet immeuble et de celui qui lui fait face, des flashs qui sont pas faibles - puisque le soleil pénètre avec beaucoup d'effort dans le tunnel de la rue - ils sont moins visibles, moins hétérodoxes dans leur religion de faire des sujets toujours fidèles.

Je me reconnais toujours comme athée face à cette religiosité du consumérisme, mon désir est dans le plaisir sensuel que procurent les choses. J'aimerais prendre la main de cette femme que j'ai vue dans l'ascenseur ce matin, distraite par la distance que lui offrait le téléphone portable au centre de cette cage appelée l'ascenseur. Je me souviens de ce que j'ai lu à maintes reprises sur de nombreux poètes enfermés dans des camps de concentration, des prisonniers politiques ou simplement des criminels, repentants ou non, des gens qui, au milieu de leur peine d'emprisonnement, vivent la liberté grâce à l'imagination qu'un livre peut offre : un déclencheur des effets et des conséquences de sa propre imagination brillante. Mais cette femme avec son téléphone portable à la main, la tête légèrement inclinée, inconsciente de l'asc enso et descente du dispositif électromécanique dans lequel nous étions tous deux immergés, voyageions dans ses propres réseaux avec bien d'autres, interconnectant en bref, des regards virtuels fixés à jamais et à jamais perdus dans l'histoire et le passé de l'espace non-temporel.

Peut-être que les premiers à monter dans un ascenseur ont ressenti la même appréhension dans leur âme et dans leur corps, l'espace d'un bref instant avant de mettre les pieds dans la cage. Le corps résiste à être porté contre les lois de la gravité, et l'âme a toujours peur, comme toute femme bonne et intelligente, de l'avenir de son âme en vue de la protection de ses proches. Mais toute réprimande maternelle ou menace latente est surmontée par la logique dominante de la raison, et la science est là pour la vérifier, la réfuter s'il le faut avec de nouvelles expériences qui améliorent le produit de la technologie.

Cette femme, dis-je, a voyagé deux fois : dans l'espace-temps contre les lois établies de la gravité grâce aux chemins que l'intelligence humaine a créés, comme des rainures d'asphalte, dans la structure physique du monde ; mais il a aussi parcouru d'autres chemins sans dimensions de mesure possibles, le monde virtuel qui est et n'est pas, la quatrième dimension peut-être, tant recherchée par les amateurs de phénomènes paranormaux. Le réseau de communication qui peut être interrompu par la panne d'un satellite, mais pas l'imaginaire que le monde a créé chez cette femme.

En la regardant, tandis que l'ascenseur s'arrêtait à chaque étage, ouvrant automatiquement ses portes, j'appréciais le regard captif, le sourire naïf, la moquerie, la tristesse ou l'étonnement, le plaisir inclassable, l'espoir tombé en désuétude, la mort imminente, la foi. dans les naissances futures, les

batailles perdues, les amours désespérés et donc plus hauts et plus joliment ornés de l'éclat des larmes du bonheur.

C'est ce que j'enviais : le bonheur d'un voyage intemporel dans les paramètres vulgaires du temps carcéral clairement représenté par cette cage qui nous transportait, brisant temporairement et confirmant par son exception même les règles connues de l'espace-temps.

Lorsque l'ascenseur s'est arrêté au rez-de-chaussée, les portes se sont ouvertes et je suis resté appuyé sur le bouton qui les maintenait pendant plusieurs secondes au cours desquelles les notions qui définissent le sens des heures ou des siècles se sont confondues, et je ne connaissais plus celle du soleil pénétrant. d'un espace à la périphérie qui pourrait être à la fois la ville imparable et le tout début des âges, le paradis et l'enfer décrits par Blake, ou le purgatoire abyssal que Dante et Virgile jamais visité, ou le début de l'apocalypse que la bouche de Dieu insinue avec des murmures colériques et inintelligibles.

Je l'ai vue alors me regarder, de retour d'on ne sait où, de retour, au moins dans son corps, des régions lointaines immergées et divergentes de son téléphone portable comme s'il s'agissait d'un des trous noirs de plus de l'univers, ouvert à l'autre extrémité dans un trou blanc qui étend le contenu vers l'impondérable, ou peut-être vers les morts.

Qu’est-ce que la réalité, qu’est-ce que l’imagination, sinon des états de rêves parallèles ?

Si elle entendait ma question, si, par une éventuelle coïncidence de causalité prééminente, elle parvenait à comprendre à quoi je faisais allusion, elle décidait, prudemment, comme toute femme intelligente, de m'ignorer. Pas avant de me jeter un regard plus dur que l'ensemble du béton qui constitue la structure de ce bâtiment : un regard aussi dur que sa propre vie, ou la mienne. Pour que l’oubli remplisse correctement sa fonction, et que le monde recommence sans regrets.

3

Je mourrai sans tout cela : ce que j'ai évoqué et tout ce que désormais je citerai comme un sophisme prononcé au vent du sud, contre le vent du midi énorme. Celui qui me fera avaler ma propre voix pour que mes prières consument mes entrailles comme de l'acide, pour que mes protestations soient des germes invisibles qui prennent peu à peu la forme de vers sur les murs de ma conscience.

Tout ce que je n'aurai jamais, donc je le désirerai toujours, du moins c'est ce que je me dis pour me consoler avec la seule idée, atroce et récalcitrante comme toute idée de consolation, que j'ai jamais pu avoir, ou que je pourrais avoir. ont été, ce que je désirais.

Un homme quitte sa maison dans la banlieue résidentielle d'une ville, monte dans sa voiture et démarre le moteur, attendant qu'il se réchauffe par un matin d'hiver. Il joue de la musique, organise ses papiers de travail, révise les commandes quotidiennes, s'arrête pour réfléchir. Soudain, sa femme sort et s'approche de la voiture, se penche pour lui dire au revoir, s'essuie les mains avec son tablier et prend la tête de son mari et la pose sur sa poitrine. Les deux visages sont cachés, mais je sais qu'ils sourient, tous deux réconciliés après une dispute nocturne, côte à côte dans le lit, parfois irrités, presque pleins de regrets. Moi toujours, unis par la peau

commune du désir, désireux de s'embrasser mais têtu dans l'orgueil qui gâche tout et nous emmène sur des chemins élevés et toujours, toujours seul.

En ce matin d'hiver, ce qui est important a prévalu : ni la maison avec ses fenêtres donnant sur le jardin de devant, ni le toit qui descend harmonieusement sur les côtés, les oiseaux qui cherchent de la nourriture dans l'herbe du trottoir, le chien du voisin qui aboie . pour cette interruption matinale, ou les autobus scolaires qui vont chercher les enfants de porte à porte ; mais eux, tous deux uniques, unis non par le feu ni par les corps qui y sont consumés, mais par l'âme incorruptible, qui, peu importe combien ils s'obstinent à la salir, reste indemne avec eux, l'âme unique, la troisième qui n'est pas discorde. mais un lien, source, nourriture, soutien, abri, consolation, espoir, besoin, non des autels mais d'un dieu de lit à l'intérieur, toujours prêt à nettoyer les surfaces en porcelaine de la vaisselle ancienne et délicate du grands-parents.

Les grands-parents qui ont appelé aiment la même chose qu’ils appellent maintenant.

L'homme ira travailler, un travail peut-être qu'il a choisi parce qu'il doit vivre de quelque chose. Je le suis dans les rues jusqu'à son bureau. Je le vois se garer à sa place habituelle, créature d'habitude comme il le démontre en prenant le même ascenseur à gauche, en passant par la droite de l'escalier où un ouvrier répare les murs du quatrième étage depuis six mois, saluant le secrétaires sans vous arrêter, évitez l'odeur de lavande qui vient de votre collègue de soixante ans, que vous ne supportez pas, entrez dans votre bureau, allumez d'abord l'ordinateur, laissez la mallette sur la chaise, jamais sur la table , ouvrez-le et sortez les dossiers un à un et les folios dedans ceux qui travailleront ce jour-là. Mais il ne voit pas ce qu'il attend chaque matin sur le bureau : la tasse de café au lait et un croissant de graisse. Il regarde vers la porte qu'il ferme rarement, uniquement pour s'isoler lorsqu'une affaire nécessite une plus grande concentration, il regarde les secrétaires aller et venir, mais personne ne surgit à travers la porte pour le saluer, pour lui demander avec un sourire entendu et aussi naïf de sarcasme, si vous manquez quelque chose au bureau. Dans ce cas, il accepterait la plaisanterie, comme une blague idiote du poisson d'avril, qu'il raconterait plus tard à sa femme, étonné de sa propre bêtise et de celle des autres dans ce bureau de morondaga.

Mais rien de tout cela n’arrive. Le silence l'entoure quand au-delà de ses sens le bruit fait rage, le vrombissement des ordinateurs, des machines à imprimer, des timbres qui frappent sur les bureaux, des cris de colère, des protestations d'hommes et de femmes, des portes qui se ferment avec le courant d'air hivernal qui souffle à l'intérieur. nouveau collaborateur qui arrive en retard, même les signatures des patrons se font entendre comme un grincement de stylos-stylos sur les documents. Personne ne pense à sa tasse de café avec du lait et un croissant de graisse, juste un, pour l'amour de Dieu, un simple croissant qu'ils ont pu accepter même la veille. Il fouille

les tiroirs du bureau et je ne peux plus m'empêcher de sourire en confirmant les paroles imaginées de cet homme qui se croit si intelligent. Mais parfois nous faisons des choses si naïves parce que nous résistons à reconnaître une vérité que nous voyons venir et que nous ne désirons pas, que nous craignons parce qu'elle changerait tous les schémas qui nous sauvent chaque jour de l'abîme : l'imprévu. Ce qui vient du hasard ou du destin si inconnu, ou si aveugle, que c'est la même chose que de l'appeler hasard.

Alors, je me réjouis. Je vois son visage pâle, son étonnement de débutant ou de vieillard abandonné au milieu d'une ville bondée. Entouré par l'écho de son propre silence, tandis que les mouches entrent par sa bouche et ressortent comme s'il s'agissait d'un mort indésirable, un mort qui n'est pas encore mort, et elles, l'entourant, attendant, forment des orbites angéliques autour de lui. sa tête.

Attendez le moment où quelqu'un entrera avec la tasse de café et un croissant sur un plateau en plastique, rompant enfin l'interruption momentanée, l'interruption d'une interruption, le changement d'un changement qui ramènera les choses et les événements à leur cours habituel. Mais l'habitude n'est qu'une autre forme de hasard, et il commence maintenant à réaliser, même s'il l'a toujours su, des connaissances non reconnues par la conscience accommodante de sa vie exemplaire.

J'attends le moment, maintenant, où un homme viendra lui apporter une enveloppe et un message très court, qu'il ne lira même pas. Quelques minutes plus tard, je vois plusieurs personnes entrer, rapidement et efficacement, prenant des meubles, un ordinateur et des papiers, laissant la mallette à côté d'elles presque vide, à l'exception de trombones, d'une calculatrice et d'une photo de sa femme. Il n'a nulle part où s'asseoir et se reposer après la tornade de ce matin, son cœur se réinitialise et il insiste chaque minute pour se suicider, comme une balançoire sur une place dévastée par des criminels anonymes.

La désolation est mon amie.

j'ai désespéré rationner mon confident.

Quand quelqu'un commence à sentir l'aigreur de mon cœur dans sa bouche, et quand son pied dégage le rancissement que je sens sur ma peau, c'est le moment où je ne suis plus si seul.

Aujourd'hui, je m'approcherai de lui, jetterai un coup d'œil par la porte du bureau où il ne restera que dix minutes encore, et sans qu'il me voie, je murmurerai quelques mots de consolation inutile, comme de l'alcool sur une blessure.

Je l'appellerai mon frère.

Il me regardera comme s'il ne comprenait pas au début, toujours perdu dans ses propres rêveries, essayant de comprendre ce qui lui est arrivé et comment de tels événements sont parvenus à se manifester dans sa vie jusqu'à s'apaiser grâce à ses efforts. Il se lamente, je le vois dans ses yeux, avec un regard hypocrite qu'il n'osera jamais reconnaître, encore moins lui-même.

Quels efforts avez-vous fait dans votre vie pour réaliser ce que vous aviez jusqu'à présent, quels sacrifices, combien d'heures de travail, combien d'argent investi, combien d'efforts mentaux et physiques vous ont conduit à cette perte Parce que chaque perte est aussi quelque chose ? c'est-à-dire qu'il a, encore une réalisation, une absence qui brille à travers son essence même : la substance du néant, le vide de ce qui était, le contour autour de l'air de la chose absente, disparue, le fantôme, l'aura, ou quoi qu'il en soit. peut être appelé selon les religions ou les philosophies que le l'homme s'est développé pour se consoler avec de simples croquis d'idées sur le sable. Des constructions qui maintenant, mon frère d'infortune, essaie de sauver tant bien que mal des vagues de malheur, cette putain qui ne se vend qu'à un prix très élevé, comme dirait Balzac, si élevé que même l'âme de Faust et de tous il suffirait d'âmes du purgatoire de Dante pour la convaincre d'abandonner son corps pour une nuit et de n'être plus qu'une prostituée, un corps prêt à tout, livré à tout, même aux lacérations et à la mort.

Mais comme nous le savons tous, le monde ne pourra pas survivre sans fatalité. Et certains d'entre nous sont ses disciples, non pas pour l'argent mais pour une communion d'idées, ou plutôt pour des objectifs égaux bien que des causes non similaires. Je suis l'un d'eux, et même si le désir de tout avouer à cet homme qui me regarde maintenant tord mon deuxième visage, l'intérieur, avec un rire que beaucoup qualifieraient de méprisable et que j'appelle réconciliation, je ne révélerai pas mon action à son égard : c'est moi qui ai provoqué son licenciement.

Et je m'éloigne de ce bureau, prêt à poursuivre mon agenda de la journée. Je ne sais pas ce qu'il fera à partir de maintenant, j'irai chez lui à la recherche de sa belle épouse, je sonnerai à la porte, elle me servira peut-être avec un tablier à la main ou un alambic bouteille chaude. Peut-être qu'elle ouvre la porte avec un sourire occupé et un bébé dans les bras, le berçant d'un mouvement de son corps qui dévoile ses mollets, la cambrure de sa hanche sous sa jupe, ses cheveux attachés sur la nuque, pas de maquillage. , juste quelques délicates gouttes de sueur tombant sur son front. Je me dis que j'aimerais les sécher avec ma langue, sentir le sel qui me nourrit, mais je sais que ma laideur est une des nombreuses causes de mon échec, alors je mets de côté la séduction et je pars vers le chemin sinueux de destruction.

Je sais qu'une femme peut tout pardonner : la perte d'un emploi, le désordre, le manque d'ambition, même l'indifférence, même le ressentiment, puisque tout cela fait partie du sacrifice quotidien qu'on appelle l'amour. Mais il ne pardonnera jamais l'infidélité, et s'il le dit, il gardera néanmoins une rancœur ferme comme une pierre dans un sac rempli de chiots pleurnicheurs jetés à la rivière. Tôt ou tard, le tissu pourrit et les os remonteront à la surface.

Je dis ce que j'ai à dire, pas un mot de trop ni trop peu. Elle comprend, je le remarque sur son visage, soudain désireux de pleurer, puis plein de fureur, et plus tard, quand je suis parti et que la porte est fermée, sur son visage successivement riche en expressions de ressentiment, de ressentiment, de frustration, de haine. Vous laisserez le bébé dans son berceau pour vous nettoyer le visage dans l'évier de la cuisine, mais les pleurs de votre enfant seront une extension des vôtres et vous vous transmettrez tous les deux votre misère.

Je marcherai le long du chemin dallé jusqu'au trottoir, et je continuerai mon chemin en écoutant de loin cette musique funéraire en plein jour et sous le soleil le plus brillant et le plus beau de la saison.

Mon cœur éclate de joie et les gens qui croisent mon chemin me voient sourire comme si j'étais un fou ou un ange. Je m'assois à une table de bar dans un coin. Je ne vois rien de la maison à part l'entrée et le toit, certaines voitures et la maison d'à côté me cachent les fenêtres et le reste. Mais pour moi cela suffit, mon imagination a la vertu de vérité. Je ne sais pas pourquoi j'ai reçu cette fortune unique, mais je dois en profiter.

Cinq heures plus tard, je vois l'homme revenir dans sa voiture. Il sort la tête baissée, sans sa mallette, oubliant de verrouiller la voiture et se dirige vers la porte de sa maison. Je le vois, je le devine plutôt, je doute, je retarde l'arrivée. Oui et s'arrête un instant, il semble découvrir quelque chose de différent de son inquiétude. Il voit que la porte de sa maison est entrouverte : il doit penser à un nouveau malheur, un vol cette fois. Comme si cela l'enhardissait, comme s'il canalisait ainsi toute sa fureur sur les prétendus voleurs, il entre brusquement, frappant la porte contre le mur et prêt à tout affronter, sauf à ce qui l'attend réellement.

J'entends, d'où je suis, répandu dans la rue comme un écho amer et désespéré, un cri profond, déjà revenu de tous les chemins de l'enfer, déjà mort et ressuscité mille fois, déjà sage de toute sagesse inerte. Exactement comme un écho désespéré car il n’y a pas de vie au cœur de ce cri.

Je ne sais pas si c'est une femme ou un homme. Pas même si c'est la maison qui crie dans son ensemble, comme un autre personnage : une symbiose de ceux qui l'habitaient, se lamentant inconsolablement. Deviendra bientôt le cri monotone des personnes en deuil, le chant des lamentations sépharades. En quelque chose, en somme, continuellement déploré, alimentant la fontaine des larmes.

Quelque chose s'est passé dans cette maison, et je ne sais pas non plus de quoi il s'agit en détail.

Mais je peux enfin lever mon regard sans crainte vers ceux qui m'entourent, vers ceux qui me regardent sentant quelque chose qu'ils ne pourront jamais définir, et rendre le geste en regardant vers cette maison.

Ma maison et mon destin.

7.

les erreurs d'un arbre sont recouvertes de fumier
les erreurs d'un saint avec des pages d'encre

les crimes humains ne sont pas des dettes
Ce sont des paiements au dieu de l'herbe
qui pousse aux commissures des lèvres
et entre les plis des mains

Saleté fongique comme de vastes lacs
où naissent les dieux aquatiques
avec des nageoires repliées en paumes sacrées

et des bouches avec des bulles de sang

l'erreur est un chiffre zéro après le dernier chiffre

où chaque point a deux faces :

celui d'un foetus et celui d'un cadavre

8.

quand tu vois dans la forêt

une douzaine de hiboux chassant des rats

C'est parce que la lune ne s'est pas encore levée.

Ils la craignent et ne chassent pas si elle les regarde.

quand dans la forêt tu trouves
une douzaine de loups morts
la lune est déjà levée
ils ne tolèrent pas la lumière de leur ombre

Dans la forêt il y a douze arbres tombés
disposé avec symétrie dans un prisme
et la lune se trouve entre eux
parce qu'ils ne pouvaient pas supporter l'ampleur du passé

dans toutes les forêts du monde
vous verrez des dizaines de prismes identiques
avec des cadavres de loups au centre
et des hiboux qui les survolent
la lune se lève et se couche entourée de poussière

de la ville tu entendras tous les soirs
les cris des rats



VI. SAINTETÉ DE LA RAISON

1

Le rationalisme était une école de lumières pour le monde. La raison grandissait lentement, progressivement, descendant d'étape en étape dans une ascension sans contradiction, parce qu'elle était la voie évolutive naturelle des idées prédominantes. Des concepts qui se sont renforcés à partir de lieux, de situations, de circonstances, de sources imprévisibles et cachés, que personne, pas même les fondateurs et les défenseurs de ce mouvement social, culturel et intellectuel, n'aurait pu définir avec précision.

Tout cela me rappelle cependant la lente montée d'un escalier dans le récit de Dino Buzzatti. Une goutte qui, défiant les lois de la gravité, s'élève la nuit sans aucune raison pour justifier une telle procédure, qui s'étonne et change les ressources habituelles des lois physiques, mais aussi sans aucune raison pour qu'elle fasse cela : monter un escalier.

Le goutte-à-goutte d'un robinet mal fermé dû à l'insouciance, à l'oubli ou à l'indifférence de quelqu'un qui se lève au milieu de la nuit pour boire un verre d'eau, ou la bruine qui goutte dans l'égout sur le toit de notre maison, est justifiée, mais nous ne parvenons pas à comprendre comment une goutte d'eau s'élève comme s'il s'agissait d'un animal rampant, évitant le climat de la maison, les caractéristiques du carrelage ou du tapis, la sécheresse à laquelle la poussière accumulée devrait la soumettre, même si c'est capable d'éviter la langue la plus curieuse et assoiffée du chien, réveillé sans aucun doute par ce filet spéculatif de soupçons et de colère.

Mais je ne peux pas appeler ma somnolence tempérance, mais plutôt méditation contemplative. La raison surgit alors facilement malgré la contradiction qu'elle porte en elle : capable de tout comprendre, elle nie et affirme avec insistance : une goutte d'eau ne peut pas monter, mais accepte la situation parce que son instrument principal l'atteste. Les yeux et les oreilles confirment le phénomène.

Pour tout cela, la Raison a été découverte comme la plus grande découverte, le pouvoir suprême entre les mains de l'homme, comme s'il pouvait sortir son propre cerveau de sa tête et le contempler comme un dissecteur, cherchant avec des pincettes délicates dans les circonvolutions les motivations. , les chemins, les distorsions discursives et rationnelles qui ne sont que des exceptions qui confirment les lois naturelles.

Des années et des années de recherche inlassable, d'efforts sans précédent s pour les esprits humains qui n'ont d'autre choix que de s'épuiser parfois,

de vieux neurones, accomplissant le cycle que la connaissance appliquée cette fois à l'anatomie et à la physiologie a découvert sous forme de modèles, de règles et de variations.

Variations sur le même thème, un genre musical qui a prévalu précisément quelque temps après l'apogée du rationalisme. Haydn, Mozart, Beethoven et bien d'autres ont spéculé sur des thèmes de compositeurs beaucoup moins talentueux pour créer des œuvres de longueurs variables afin de répondre à une commande officielle ou privée, ce qui aiderait leurs finances à pouvoir consacrer plus de temps à leur meilleur. travaux.

Et c'est ce que je fais maintenant, parler du rationalisme, d'idées déjà mille fois étudiées par des hommes plus talentueux. Des variations sur un même thème qui devraient apporter quelque chose au récit. Alors je me demande : qu'est-ce que le cerveau humain autre qu'une série répétée de coutumes ancestrales ? N'est-ce pas, par exemple, cette mélodie de Monteverdi, cet air de Gluck, l'appel fatidique du début de la Cinquième symphonie de Beethoven dans l'esprit du primat ?

J'aime imaginer qu'un singe pourrait maintenant frapper une pierre sur une autre pierre, essayant de produire une étincelle, un tel acte apparemment réflexe servant de méditation inconsciente au combat qu'il vient de s'engager et de perdre contre un autre mâle pour la possession d'un femelle. Je le vois assis par terre, les jambes ouvertes, le dos légèrement fléchi, les bras actifs et solennels, et les mains en pleine et suprême fonction : tenir une pierre, une autre pierre l'autre, les frapper l'une contre l'autre, faisant jaillir des étincelles innocentes. dehors, faible, mais provoquant autre chose peut-être plus étendu que les siècles : un rythme syncopé qui se transforme lentement, se métamorphose, variant en durée, en sens, imitant le bruit de l'eau ou de la pluie, des animaux de la jungle. des appels les uns aux autres, des oiseaux, des grognements, des cris et des gémissements.

Et finalement, quelque chose émeut le singe, l'emmène dans un endroit qui n'est pas la jungle, quelque chose projette un autre espace et un autre temps dans son esprit : l'abstraction.

Il ne sait pas que c'est le nom d'un tel pouvoir qu'il vient de découvrir. Le rythme lui a fait cela, peut-être plus consciemment que jamais, lorsqu'il sent une odeur ou entend les bruits de la jungle. Ses yeux scrutent l'espace autour de lui, les arbres et le ciel entre eux, l'endroit qu'il avait entrevu un instant, et que l'interruption du rythme a soudainement fait disparaître.

Le singe devient hébété, confus, se frotte les yeux, se gratte la tête, saute de contentement et d'obstination, brûle de comprendre ce qui lui est arrivé, appelle ses compagnons, mais aucun ne vient. Il grimpe à un arbre, le plus haut qu'il peut, et contemple l'extension arbitraire de la jungle, plus ou moins large selon les yeux qui l'observent. La capacité visuelle de l'espèce,

la sagacité du regard, l’apprentissage que ce singe a commencé à acquérir en dépendent.

Il se frotte à nouveau les yeux, y cherchant ce qu'il a vu auparavant et ne peut plus réfléchir parce qu'il ne l'a pas compris. De même qu’il comprend la manière dont la jungle se présente à son regard, les odeurs et les sons, le toucher à sa portée, de la même manière et avec la même intensité il ne comprend pas l’autre chose qu’il a entrevu.

Il sent qu’il lui faudra beaucoup de temps pour envisager une telle relation inversement proportionnelle. Désireux d'y rester à la recherche d'une nouvelle expérience, il sait que tout cela est derrière ses yeux, et pourtant il ne le sait pas encore pleinement.

2

Il est facile de confondre la raison avec la logique ou la science. La logique a l’apparence de la vérité, et la vérité semble être formée par la structure de la raison. La science a donc pour fonction de corroborer et d’affirmer les deux.

Mais combien la logique est loin de la vérité, et cela, combien loin de la raison, et cela encore plus loin de la science.

Si le singe que nous prenons comme objet expérimental voit le feuillage de la jungle dans laquelle il vit, il sait seulement qu'il y a la jungle et au-delà qu'il n'y a rien, du moins jusqu'à ce qu'il se dirige vers les limites et traverse la zone qu'il va parcourir. ouvrez votre raison à d’autres paramètres. Alors la logique vous dira, dans le futur, qu’au-delà de ce que vous voyez, vous pourriez trouver d’autres choses. Si ce singe avait plus d'intelligence, il développerait une science pour enquêter, en étudiant si ces expériences se répètent aussi souvent qu'il le suppose.

Cependant, ni le singe n’est assez intelligent, ni son expérience n’a l’intensité requise pour provoquer un raisonnement déductif semblable à l’écoulement d’une rivière sinueuse dans les sous-bois. C'est là qu'il doit descendre de l'arbre et toucher l'eau, la boire, étancher sa soif et d'abord se conformer à son corps, et lorsqu'il aura l'intuition des questions : d'où viennent les eaux et où elles vont, il grimpera à nouveau sur un autre arbre. contempler ou une vue plus étendue sur la rivière. Il regardera vers les points cardinaux, qui ne sont pas encore tels pour son esprit mais plutôt des

directions peuplées d'odeurs et de sons différents. Il racontera une direction, en amont, avec un certain esprit glacial de l'air, des vents plus intenses, un silence inquiétant et l'écho de grognements pas tout à fait précis mais plus redoutés. Il changera la direction de son regard vers l'autre côté, où le large serpent d'eau disparaît, avec des bruits de loin, avec un peu de soif et de tristesse, avec le cri des aras, avec des bêtes aux dents féroces, avec la solitude de sa tribu. .qui s'éloigne.

Chaque saison de l'année, qui, je le répète, n'est rien d'autre que des changements de chaleur, de froid, de pluie ou de gel, des arbres dénudés, des arbres pleins de fleurs et de fruits, des sols pleins de feuilles et couverts de boue et des musaraignes sous les pierres, de une rivière sèche peut-être, ou aussi fine qu'un brin de feuille très verte et encore très jeune, chaque saison donnera des sensations différentes, et donc chaque direction, où la rivière et les arbres sont des repères, des axes ponctuels par lesquels passe le singe. apprend lentement à conduire. Les odeurs et les sons sont des points sensibles qui persistent pour les circonstances, pour la vie quotidienne de l'accouplement et de l'alimentation, pour la survie des plus forts, des plus jeunes et des plus habiles. Mais lorsqu'à un moment donné de la soirée, la faim de nourriture et de sexe est satisfaite et qu'une légère somnolence le fait s'allonger le long d'une branche, les jambes liées à celle-ci ou le dos appuyé sur le tronc, il prendra une feuille entre ses doigts. et il le déroulera, étonné de cela et de son propre étonnement devant ce qu'il n'avait jamais vu auparavant : le parallélisme, la similitude entre les brins de la feuille et les directions de la rivière et de ses affluents qui Désormais, il peut contempler non seulement par la hauteur ou la position de l'arbre dans lequel il se trouve, mais aussi par la somme d'expériences et de visions antérieures. Chacun d'eux s'ajoute et se superpose, jusqu'à former une distribution que l'on appellera une carte, bien qu'il ne la définisse jamais ainsi.

L'intuition est donc un amalgame de connaissances, d'un besoin, d'une pulsion ou d'une inquiétude qui ronge et grandit jusqu'à ne laisser de place qu'à son propre corps débordant : une obsession qui ne disparaîtra qu'au moment où l'on décide d'ouvrir une porte. . livre, ouvre une porte ou explore le squelette exquis de notre propre corps avec un scalpel de mots aiguisés par des idées ou la rage violente d'une vérité désespérée.

C’est ce que ressent le singe : le désespoir initial et le désespoir final.

Intuitionnez le néant primordial aux extrémités de la rivière.

Le néant, si objectif, est froid comme des temples vides de piété.

Maintenant, le singe a appris à connaître son désespoir, à l'objectiver, peut-être à lui donner un nom que nous ne saurons jamais (lui et nous savons et ne savons pas des choses que nous aurions pu échanger pour un bénéfice mutuel, mais sans aucun doute cela le ferait). ce sera une autre histoire). Il la transforme en colère parce qu'il ne connaît pas d'autre moyen de la

canaliser sans que cela ne lui fasse d'abord du mal intérieurement, sapant sa conscience à peine ressentie en tant que telle.

La branche sur laquelle il est assis tremble dangereusement sous son poids nerveux, son inconfort grandissant d'un élan écrasant, dévorant et sûr dans son prochain mouvement.

Il se sent si seul face à une telle découverte, avec ce sentiment venant d'une partie alors inconnue de son esprit, comme s'il voyait l'incarnation d'une vision aliénée, d'une âme monstrueuse surgie de rien, de ce qu'il n'a jamais été auparavant parce qu'il jamais vu auparavant.

Une bête de sa taille, l'appelant et l'interrogeant avec des ordres contradictoires, le poussant à agir et à rester immobile, le frappant et le louant dans des instants successifs qui le remplissent de perplexité et d'égarement.

Saut. Il baisse les yeux vers le sol, habitué aux instincts primordiaux qui l'attachaient à la terre, et qui lui semble maintenant si loin, si séparé de lui, avec une honte qui pèse sur lui comme s'il en avait été jeté dehors, jeté pour un moment. cause ou raison qu'il ne connaît pas.

Il lève les yeux, redresse son corps et met ses mains sur son front pour protéger sa vision désormais plus puissante du soleil qui tente de l'étouffer comme il l'a fait tant de fois auparavant, disant peut-être au revoir dans une dernière prière ou acte d'un père abandonné. par son fils qui grandit et quitte la maison, presque le dernier coup amoureux sur la tête d'un enfant espiègle qui désormais affrontera l'inconnu.

Lui rappelant son origine, ce qu'il s'apprête à laisser derrière lui.

C’est désormais à jamais irrécupérable.

Descendez de l'arbre et marchez dans une direction, la seule valable désormais. Il le sent, le confirme à chaque pas qu'il fait tandis que la rivière, à côté de lui, va dans la même direction, plus ou moins vite selon les inégalités du terrain, les rochers qu'elle rencontre, les berges qui débordent d'herbes et de branches. . L'eau coule plus vite au centre, tout comme Cela lui arrive, il sent dans sa poitrine, ou plus bas, là où la nourriture reste coincée et lui fait souvent du mal, un picotement gênant, une compression comme si son propre corps se tordait, ou si quelque chose d'inconnu grandissait en lui, imprécis. , plus imaginaire que réel, mais dont on ne peut pas se débarrasser si facilement de l'existence en arrêtant d'y penser.

Cette pensée, il s'en rend compte maintenant en marchant au bord d'une rivière qui le guide, est aussi étonnante qu'ennuyeuse, et il sait qu'il commence seulement à entrevoir ses possibilités infinies. Il se demande pourquoi il a réalisé tant de choses ces derniers jours, alors que toute sa vie a été passée parmi des comportements instinctifs qui n'ont mené qu'à la survie et à la continuation de son espèce, il n'a même pas pensé à ça comme ça, avec ces idées, ce n'était plus des mots, et ce n'était même pas une pensée, mais simplement un événement et un acte. Tout cela lui semble désormais si lointain et inutile, si innocent, qu'une nostalgie de la paix et de la tranquillité l'angoisse davantage à chaque pas qu'il s'éloigne de la jungle, vers le point limite que son esprit renouvelé lui dit être au-delà, quelque part, là-bas. C'est la fin de ce qui a été vu et le début de ce qui a été prévu.

Petit à petit, le paysage s'aplatit, non pas en raison de l'absence de rochers ou de dénivelés, mais parce que les arbres laissent place à une plaine parsemée d'herbes et de douces collines traversées par des lits de ruisseaux tantôt secs, tantôt si fins comme des mots. sont successivement formés et organisés dans son esprit renouvelé, si nombreux et si confus qu'il le perd dans une nouvelle extase du soleil, même lorsque le ciel, déjà si différent, ouvert, clair, abyssalement immense dans son lourd infini, il est attaché à une couche infinie de nuages qui vont et viennent, s'accumulant comme de nouveaux mots et de nouvelles idées.

La marche les organise, les place dans des espaces omniprésents de son esprit, et cela ne demande pas beaucoup de travail, ils se rendent seuls dans des espaces aussi petits que des cellules de prisonniers, destinés à cet endroit pour toujours, condamnés à une répétition aussi persistante que la vie de qui ils appartenir. Mais il sait que ce sont des idées qui perdureront, car rien ne lui nie que la même chose n'arrive pas aux autres de son espèce. Peut-être que derrière lui, d'autres ont commencé à marcher, le suivant par curiosité peut-être, mais cette curiosité est aussi un signe, une forme de plus d'une pensée nouvelle. Si pour lui la connaissance se présentait sous la forme désespérée d'une inquiétude déformante et douloureuse, chez d'autres elle aurait pu se manifester par des voies plus douces, comme la simple curiosité, ou celle, plus fondamentale encore, de l'imitation.

Un jour, il y aura peut-être de nombreux singes qui feront un pèlerinage hors de la jungle, vers les plaines, pour les peupler et découvrir les montagnes considérées comme des barrières infranchissables, des massifs peuplés d'ombres et de brumes, que l'on sent comme génératrices de choses sans formes. , de sons si effrayants comme le grognement d'un lion caché parmi les plantes. Mais avant d'en arriver là, il lui faut maîtriser la plaine, se débarrasser du vertige que suggère chaque pas dans le vide. Sentir que vos pieds reposent sur un sol solide et non sur un lac vert. Systématiquement, les choses qui l'entourent lui procurent des sensations qu'il intègre à son corps, et il fait désormais bien plus confiance à son esprit qu'à son corps, à sa conscience : la sensation d'être lui, une chose et un être à la fois, quelque chose. séparé et intégré à ce qui l'entoure. Susceptible, comme il l'a toujours su, aux dangers, mais ceux-ci ne sont que des événements fortuits, éléments d'une valeur déterminée par sa propre confiance et son intelligence ; rien n'existe à part lui en ce moment, et il fait partie du tout. Capable de communiquer avec un simple geste ou un cri, quelque chose d'aussi simple et efficace que je n'ai jamais connu auparavant.

La peur s'est déplacée vers des niveaux plus profonds. La vie quotidienne perd de sa pertinence, et les distances et les distances, l'absence apparente de nourriture, sont circonstancielles, et la faim est une sensation qui peut être plus tolérée qu'avant. La peur est dirigée vers des choses plus sombres, vers des sensations qu'elle ne peut pas transmettre à l'extérieur car elle ne trouve pas de signes d'identification ou de référence. Avant c'était un lion, un serpent, une hyène entourant une femme malade et mourante. Or, rien de tout cela n'est aussi vital que la vision imprévisible de sa propre éternité.

Il ne le définit pas ainsi, bien sûr. Avant, je croyais que j'étais éternel parce que chaque jour j'effaçais le souvenir conscient de la veille, et le présent, ainsi, était aussi long que l'éternité. Cependant, maintenant qu'il se sent comme une entité individuelle, qu'un nouveau raisonnement déductif est né pour s'installer en lui, faisant des nids où beaucoup d'autres grandiront, sa propre mortalité devient si certaine qu'il ne peut plus s'empêcher de se sentir expulsé de son autre vie. , depuis son autre espace, du privilège de la vie éternelle.

L'envie de son existence inébranlable est désormais le signe, le facteur premier de son vie nouvelle et inaliénable. Survivre sera aussi simple ou compliqué qu'il pourra le décider, mais la montée de la nostalgie et de la tristesse a commencé.

L'angoisse existentielle est un produit de la Raison : un enfant préféré unique, dans l'existence duquel non pas une vie a été investie, mais la somme des événements du monde.

Pendant ce temps, il regardera les montagnes qui s'élèvent vers le ciel, à la recherche d'une autre curiosité plus grande. Pendant ce temps, il travaillera

les nouveaux champs de son esprit et les nouveaux champs de sa terre obtenus grâce à la marche et à la survie, basés sur les meurtres et quelques autres remords, basés sur des culpabilités oubliées et, surtout, sur le plaisir obtenu dans chaque observation et outil obtenu. avec soin, dans chaque rire et joie sous la pluie. Chaque artefact de son intelligence est un exploit qui mérite d'être raconté, d'être installé quelque part dans le monde.

Vous savez déjà que la mémoire ne suffit jamais, que tout a tendance à être oublié, comme si chaque être vivant commençait à mourir le jour même de sa naissance. Il l'a vu chez ses propres enfants, dans la futilité de la maladie et de la vie, dans la vieillesse qui évolue comme un poisson pourrissant hors de l'eau, dans les morts transpercés par les lances, dans les cris de colère après les cris qui n'en sont pas moins forts, capables, oui, de franchir des distances plus grandes que votre imagination.

Tout travail humain est plus permanent que l'homme lui-même, tout fluide, cri, progéniture, pleurs, gémissements, rires, constructions, chaque mort donnée est plus persistante que la vie elle-même qui l'a engendrée.

Tout persiste encore un certain temps, malgré l'oubli, sans sa propre existence parce que plus personne n'y pense, et sans conscience l'entité cesse d'être.

Ce ne sont que des faits, des événements, similaires à sa vie antérieure dans la jungle.

Le singe, qui n'est plus seulement un singe, connaît la dichotomie impondérable, la contradiction de sa définition même de l'être, et tout ce qu'il touche et ressent, à commencer par son âme, comporte deux éléments indéfinissables séparés par un mur.

Peut-être ces montagnes.

4

Ce qui semble si grand et énorme doit nécessairement être quelque chose d'important. Si quelque chose comme ces montagnes semble atteindre le ciel, le toucher, entouré des nuages qui se forment et meurent autour d'elles, ce doit être seulement ce pour quoi l'âme du singe a désespérément besoin de connaissance et de soulagement.

Car encore, et même à ce stade très avancé de son évolution, sentant que sa conscience est une manifestation de son âme, la pointe d'un iceberg jamais vu auparavant, la conscience de son individualité, de son unicité ; Pourtant, il croit que savoir lui procurera de la satisfaction, lui enlèvera le poids du doute qui grandit à chaque pas qu'il fait vers les montagnes, dans une proportion égale à la croissance des massifs à mesure qu'il s'approche.

A chaque pas, il voit plus de clarté sur les pentes : les arbres à la base, les buissons clairsemés fouettés par le vent qui les fait pousser tordus mais résistants, les rochers nus, ocres, blancs, gris, rougeâtres, l'obscurité blanche du montagnes. nuages près du sommet, qu'ils cachent.

C'est là que le singe pense que devrait être la connaissance, non plus la découverte mais la révélation qui ouvrira le reste des portes osseuses de son corps. Il ne peut quitter des yeux ces sommets lointains, même au risque de buter sur les obstacles que lui présente la plaine, les dangers qui

l'attendent, la faim qui ne peut l'interrompre plus d'un jour de soleil et de lune.

Le singe a travaillé dans la plaine, il a chassé, il a pêché dans les ruisseaux, il s'est accouplé avec ses femelles, il s'est reposé et a dormi pendant que le vent passait comme une main rude sur son corps nu. Un corps qui un jour, à l'aube, s'est découvert plus vulnérable, moins protégé, sans beaucoup de cette pilosité qui caractérisait son espèce : cheveux raides, noirs, crépus sur les hanches, clairsemés sur les coudes et les genoux, tombant comme deux ressorts de lumière. de l'eau de chaque côté de la tête. Les cheveux que les femelles caressaient pendant un moment après l'accouplement, étonnés, bougeaient peut-être aussi.

Mais il a tout mis de côté, il a tout laissé derrière lui. Il a décidé de quitter la plaine comme il l'avait fait auparavant avec la forêt. Il sait que l'espace est une autre forme du temps, et que les lieux se succèdent et portent des noms parce que le temps les a appelés pour les unir dans un même système creux, un lieu appelé temps, qui cette fois est passé.

La raison le domine, l'oblige à réfléchir à chaque pas, idée, geste, son que fait son corps. Et ce qui ne peut être évité doit être immergé dans le système d’analyse obligatoire. La raison des choses et des événements, la raison des jours et des nuits, du soleil et de la lune, de la pluie et de la sécheresse, de la peur et de la joie, de la fureur et de la tendresse, de l'énergie et de la fatigue. Il y a des questions qu'il ne se pose pas et pourtant il sent là, dans son intérieur-extérieur, créé et manifesté par des symbolismes qu'il ne peut arrêter : le vent qui le fouette et tente de le détecter. enerlo, les femelles qui apparaissent sur son passage pour le divertir et le retarder, les bêtes qui grognent autour de lui et qu'il ignore tout comme il ignore, l'homme condamné à mort, un mal de dents quelques minutes avant son exécution.

Il gravira les montagnes, quel qu'en soit le prix. Déjà entrevoyez la figure de ceux qui dominent le monde, qui voient tout de leur hauteur, gérant à volonté les nuages et les pluies, arrêtant le vent et capables de faire briser le monde s'ils décidaient de s'effondrer d'un instant à l'autre. Le singe n'a jamais vu une chose pareille, mais sa raison le lui dit, il le déduit sans difficulté ni questionnement. Il sourit parce qu'il se rend compte qu'il sait désormais et saura beaucoup de choses qu'il n'a jamais vues ou qu'il verra jamais.

Ils sont là, comme les dieux. Présent pour quelque chose.

Mais il ne sait pas pourquoi.

Le bonheur de la connaissance n’est pas sujet au sarcasme ou à l’ironie. Il ne peut pas être détruit, seulement ridiculisé ou rejeté, jamais ignoré.

Aussi éphémère et inutile que le doute soit éternel et essentiel.

L'incertitude s'est métamorphosée en monstres appelés désespoir, engendrant des filles nommées d'après l'amertume.

Les dieux qui ne se montrent pas provoquent colère et contemplation, prière et suicide.

Ceux qui se laissent voir entraînent la mort immédiate de tout doute, mais aussi de tout espoir.

Le chemin du singe est le chemin cahoteux des pertes, de ce qui est acheté cher et de ce qui est mal vendu. De la procréation et des enfants morts. De ce qui a été récupéré et de ce qui a été perdu. Le chemin du singe est un chemin qui se rétrécit, mais s'élargit en profondeur, en glissements dangereux, en abîmes formés par des parois latérales très hautes. Un itinéraire qui comporte des kilomètres solitaires sans stations-service, sans motels ni pensions. Où il n'y a ni enseignes lumineuses sur les côtés, ni stands de nourriture, ni panneaux indicateurs. Seulement au bout de l'asphalte, une image aqueuse sur le trottoir en plein soleil, tous les jours, disparaissant chaque après-midi dans les ombres qui avancent sur les côtés, obscurcissant tout comme si l'homme-singe devenait aveugle.

Pas de lumière, pas de reflets, juste un étourdissement que l'insomnie provoque chez ceux qui ne se doutent de rien.

Là-bas, en hauteur, se trouvent les sommets des montagnes, plus menaçants la nuit, plus grands et plus froids. Aux contours imprécis, des figures éblouissantes aux sifflements qui voyagent avec le vent.

Les nuages sentis et les étoiles absentes : l'immensité sur l'homme.

Et même s'il se réfugie dans la raison en dernier recours, il sait que le caractère sacré de la raison mène au chemin du martyre.

La flagellation des corps n'est que l'épuisement des âmes.

Et le divertissement de Dieu, la manifestation du silence.

9

dans un train

il y a une centaine de passagers assis

tous les hommes regardent un point fixe

peut-être le cou de celui qui est devant

peut-être les yeux de l'homme devant

ils ne bougent pas

Ils clignent à peine toutes les vingt secondes

seuls leurs cheveux bougent avec la brise d'automne

qui entre par les fenêtres ouvertes

Leurs épaules se frottent sur les sièges à côté d'eux.

le train ne s'arrête pas dans les gares

le gardien vient demander des billets

alors seulement chaque passager lève la main droite

et sort le ticket de la poche gauche de sa veste.

Le gardien ne pose pas de questions et part en silence

mais le train déraille, bascule d'un côté

De plus en plus jusqu'à ce qu'il repose dans la terre de chaque côté des voies

les hommes ne s'accrochent à rien, ils se laissent tomber les uns sur les autres

Les tissus soignés sont déchirés, il y a du sang sur les visages

les bras sont tordus, les fers du chariot les entourent

comme des serpents aux os fondus dans les forges

ils n'ont pas résisté à l'envie du train

la volonté de l'inertie, le cœur enceinte de la physique

ses yeux maintenant fermés ne clignent pas

seuls les cheveux bougent

touché par les mains blanches du vent d'automne

VII. ANGES SUR PIÈCE DE GUERRE

J'ai lu une étrange nouvelle dans le journal. Ce n'était ni en première page ni dans les pages suivantes. Le journal consacre seulement un cinquième de sa rubrique à des informations qui ne peuvent être classées en aucun type, mais uniquement à des informations générales. Je prenais mon café du matin dans un bar de Buenos Aires, tuant le temps avant d'aller travailler. Je commence généralement par la page des blagues, c'est-à-dire la dernière. Le sensationnalisme de l'actualité en première page ne m'intéresse pas, ou si cela m'intéresse j'essaie de le laisser pour plus tard, quand mon estomac sera plein et que mon cerveau aura sa dose de glucose nécessaire pour remplir toutes ses fonctions, du moins le plus pertinent pour me rendre le monde supportable et inhiber les neurones qui ont tendance à se suicider chaque jour.

Comme je l'ai dit, à la fin de la page trente-quatre, je lis : Les oiseaux empêchent les vols. Au-dessus du titre, il était écrit Neuquén. Je ne me souviens plus de l'architecture grammaticale rhétorique au journaliste de service, mais je ferai un très bref résumé d'une fait divers déjà très rare en événements ou en actions. Était-ce quelque chose d’étrange, un phénomène environnemental, une défaillance de la nature, un comportement pathologique, une prémonition ? Rien de tout cela n’a été mentionné dans l’article.

Je me demandais depuis combien de temps ces événements se répétaient. Quelques oiseaux, des outardes plus précisément, se sont installés un matin sur les pistes d'atterrissage. Ils disent qu'ils les ont vus pour la première fois ce jour-là, mais ils seraient très probablement arrivés de nuit, volant contre leur habitude sans la lumière du jour, ou peut-être des jours auparavant, se cachant dans les forêts voisines. Cependant, à notre connaissance, personne n'a signalé d'institution zoologique ou ornithologique, ni aucune autorité, qu'il s'agisse de gardes forestiers ou d'agents municipaux ou provinciaux, concernant quelque chose qui s'apparente aux troupeaux.

Car, du coup, les voies furent envahies par des outardes qui ne bougèrent que de quelques pas, incapables de bouger car il n'y avait quasiment plus d'espace entre elles. Il y a eu des mouvements, bien sûr, certains ont pris leur envol mais d'autres ont immédiatement pris leur place. Ceux qui sont partis se sont installés dans des hangars, sur des câbles et des poteaux téléphoniques, ou ont disparu dans le ciel nuageux. Les cris pouvaient être entendus à des kilomètres de distance, et le battement des ailes ressemblait à des feuilles de carton frappées avec une force incroyable contre l'asphalte, provoquant une brise qui répandait une odeur nauséabonde de plumes et d'excréments.

Ils disaient que le nombre d'oiseaux augmentait au fil des jours. Ils n'occupaient plus seulement la piste principale, mais aussi les pistes

accessoires, ils se rassemblaient aux portes des hangars, aux plafonds des bureaux de contrôle, et se posaient également sur les radars. Il n’était plus possible de recevoir des vols de l’extérieur ni de faire décoller les locaux. Les gens ont protesté dans les premiers jours, après la curiosité et les rires attendus du premier instant, tandis que les passagers regardaient par les fenêtres de l'aéroport, avec leurs enfants élevés, en montrant les oiseaux curieux qui cherchaient de la nourriture sur l'asphalte. Les sourires se sont transformés en regards de colère, puis de colère, enfin de résignation. Tout le monde partait avec ses valises et le moral penaud vers sa maison, en attendant le prochain vol possible, d'autres allaient vers d'autres villes, avec le sentiment encore très léger, pour qu'ils se rendent compte, que peut-être la même chose pourrait se produire. en eux.

Bien sûr, de multiples tentatives ont été faites pour effrayer les outardes hors des pistes. Ils ont pulvérisé de l'eau avec d'énormes tuyaux, puis de l'eau glacée également, ce qui aurait dû embarrasser les autorités compétentes si elles avaient eu connaissance du climat dans lequel ces oiseaux se reproduisent habituellement. L'eau n'a fait que faire monter les oiseaux comme des vagues là où passait le ruisseau, et ils se sont installés à nouveau, maintenant réellement plus propres, secouant leurs plumes et ajoutant une autre odeur aux habituelles.

Les gendarmes et les professeurs de biologie sont arrivés, d'abord pour observer, puis pour planifier des stratégies d'attaque. Ils ont largué des bombes gazeuses : les oiseaux étaient toujours là lorsque la fumée a disparu, certains morts, très peu. Peu de temps après, de nouveaux oiseaux sont arrivés pour prendre place sur les corps qui ont ensuite commencé à pourrir, et l'aéroport dégageait alors un arôme très proche de celui d'un camp de concentration.

Ils recherchent des méthodes de moins en moins sanglantes, plus subtiles et, espèrent-ils, plus efficaces. Ils ont utilisé des ondes sonores produites par un appareil connecté aux haut-parleurs. Les humains ne pouvaient pas les entendre, mais les oiseaux n’étaient pas censés le tolérer. Le premier test s'est déroulé par une matinée froide et pluvieuse d'octobre. Les cris sont devenus plus forts et plus intenses, à tel point qu'il y a eu des protestations de la part de l'hôpital voisin parce que les patients restaient agités, ne voulant ni manger ni dormir. Les scientifiques, pour l'instant maîtres de la situation, ont pris la parole haut et fort pour se faire entendre de leurs confrères. Finalement, ils donnèrent le signal d'alarme, et un silence inhabituel s'installa dans les oreilles de tous ceux qui étaient présents, récoltant, contrairement à un espoir fleuri, un ressentiment aride, un vide fétide de sable et de chair morte. Les outardes cessèrent de crier, elles restèrent immobiles plusieurs minutes. Les machines cessèrent de fonctionner et les scientifiques se réjouirent du succès apparent de l'expérience. Ils ont dit que le lendemain ils feraient le test final, avec le spectre complet des sons et la plus grande extension possible à travers le nombre total de haut-parleurs.

A huit heures du matin, sans soleil et sans nuages, un ciel étrange qui présageait des désastres, les haut-parleurs étaient vérifiés, les machines sonores préparées, et le bouton d'alarme était enfoncé. Comme la première fois, les piaillements ont cessé, les mouvements d'ailes se sont arrêtés. La situation a duré quelques minutes, mais tout à coup les oiseaux ont commencé à secouer la tête, se serrant les coudes. l'autre non pas avec violence mais comme s'ils grattaient ou enlevaient un insecte. Ils crièrent à nouveau, revenant, répondant au bruit des machines, et leurs réponses ressemblaient à de la moquerie, parce qu'elles semblaient presque rythmées, avec un sentiment de bavardage plutôt que de protestation. Ensuite, les scientifiques se sont regardés, ont éteint les machines et ont commencé à les démonter.

Il y a eu une pause de près de deux semaines, suffisamment pour savoir que l'expérience avec les machines sonores avait laissé des conséquences peut-être irréversibles : des enfants jusqu'à quatre ans se plaignaient d'une surdité profonde et de l'absence de réponse au traitement immédiat.

Les forces armées ont alors été autorisées à attaquer les oiseaux avec une extrême violence. Des camions armés et des soldats sont arrivés, un matin de novembre, peut-être le premier du mois, et ont tiré en masse sur les oiseaux. Le fracas des mitrailleuses remplaçait les cris auxquels les habitants de Neuquén s'étaient déjà habitués, comme une partie du bruit de la terre, comme une partie des sons de leur propre corps, comme un souvenir imprégné de culpabilité et de ressentiment, mais si habituel qu'ils ne pourraient plus vivre sans.

Les soldats formaient une longue file des deux côtés de la piste, suffisamment pour ne laisser aucun espace où un oiseau pourrait s'échapper. Mais dès le premier tir, tous les oiseaux ont pris leur envol ensemble, et c'était comme voir le sol asphalté s'élever soudainement dans le ciel. Quelques outardes furent touchées par balles, mais très peu par rapport à leur nombre immense. Les pistes étaient alors vides bien que sales d'excréments, de plumes et de quelques cadavres.

Tous les hommes et les femmes qui ont suivi l'expérience, les journalistes, les autorités provinciales, les curieux, même les touristes nationaux et chiliens qui ont traversé la frontière quand on a appris ce qui se passait, ont poussé un immense cri de joie et de victoire. Ils se sont embrassés, et il va de soi qu'ils ont fait la fête toute la journée et le reste de la nuit, sans voir ni se rendre compte que les oiseaux revenaient s'installer sur les voies, sans laisser le temps aux machines de nettoyage de nettoyer la saleté et les restes. Quand tout le monde s'est levé ce matin-là et est allé travailler à l'aéroport, les outardes étaient de retour sur les pistes.

Tout cela n’a duré jusqu’à présent qu’un peu plus de trois mois.

Les premiers jours de décembre ont été très chauds. Les oiseaux vivent, s'accouplent, font leurs nids dans les pistes et élèvent leurs petits. Les

mâles chassent les petits rongeurs, apportant de la nourriture des forêts et des prairies.

Les employés de l'aéroport ont été licenciés jusqu'à nouvel ordre ou transférés vers d'autres zones. Les bureaux ont été démontés, les hangars abandonnés avec les avions à l'intérieur. Seuls les curieux, les chercheurs de nouveautés, les présomptueux qui tentent de percer les mystères, restaient campés dans les environs. A l'entrée de l'aéroport se trouve un gardien permanent, qui peu à peu a été abandonné à la réticence et à l'apathie. Les jeunes entrent et sortent par le portail pour se diriger vers les pistes, pour observer les oiseaux qui se déplacent comme la mer, dans des vagues qui vont et viennent presque imperceptiblement, sans trop s'éloigner de la limite des pistes, montant de moins en moins. . Une mer calme, une mer chaude d'été qui ne bouge pas.

Il semblerait que les oiseaux changent leurs habitudes. Ils volent à peine, ils restent au sol pour chaque activité de leur vie. Ils battent des ailes, se nourrissent de la pluie, on a même vu qu'ils mangent parfois la chair de leurs compagnons morts, car ils ne font quasiment plus de vols à la recherche de nourriture vers les forêts ou les prairies. Les curieux ont dû reculer leur camp de quelques mètres, et ils savent que dans les prochains jours ils recommenceront.

De temps en temps, on voit des avions survoler la zone, et quelques hélicoptères surveillant avec leur apparence de moustiques menaçants. Aucune consigne d'évacuation n'a été donnée aux habitants de la zone. Les hélicoptères passent, le vent de leurs hélices secoue les plumes des outardes, soulève les plumes tombées qui se déposent à nouveau comme une pluie de restes, de souvenirs, de temps révolus et arrêtés dans la fissure du monde.

Les oiseaux restent et les hélicoptères s'en vont, sentant le désastre, l'effondrement du ciel.

2

Le deuxième cas qui a retenu l'attention est celui des chiens de Dolores. Cette fois, l'actualité a été couverte directement par les journalistes de la télévision, d'abord comme une curiosité de plus utilisée comme remplissage en raison du manque d'informations sensationnelles pour occuper l'attention du téléspectateur pendant l'heure que dure le programme. Il est curieux en soi et constitue une étude de cas en sociologie que les journaux télévisés ne cessent jamais d’avoir des audiences élevées. On l'attribuera toujours à la morbidité des spectateurs, à la recherche intérieure plein de nouvelles horrifiantes avec lesquelles chacun essaie de remplir sa propre vie monotone, ou une forme de vengeance impersonnelle en voyant comment des choses plus terribles ou plus ennuyeuses arrivent aux autres qu'à nous. Nous recherchons tous la larme facile qui nous rappelle un instant que nous sommes vivants et encore capables de ressentir, mais personne ne semble se demander si ces larmes viennent vraiment du plus profond de notre âme ou s'il s'agit simplement des gouttes de rosée que le l'humidité ambiante laisse sur nous la surface de tout corps connu pour être vivant. Une feuille de buisson un matin d'hiver pleure aussi si nous la voyons de cette façon, et est déplacée par le vent comme si un froid la traversait. Peut-être sait-elle, sans yeux humains pour voir un écran de télévision, ce qui se passe dans le

monde, la mort et la vie conspirant pour soumettre toutes les créatures à un jeu incessant d'iniquités et de trahisons.

Un journal télévisé est aussi un théâtre, une autre variante de la fiction avec laquelle l'humanité tente de résumer une réalité complexe en trois ou quatre schémas permanents. Si quelque chose ne nous touche pas par ignorance, l'art se chargera de nous le faire savoir à travers un spectacle bien mis en scène, parfaitement interprété par des acteurs tellement amateurs qu'ils ne savent pas qu'ils jouent, et surtout écrit par des scénaristes qui n'y connaissent rien. la vie autre que la surface, et c'est pourquoi, de leur hauteur, ils parviennent à ne pas perdre l'ironie, le sarcasme nécessaire à leur point de vue. Hamlet, par exemple, aurait pu être extrait d'un journal télévisé radiophonique des années 1950, alors que toute la famille se réunissait après le dîner pour écouter les événements importants de la journée. C’est ce qui s’est passé avec Orson Welles et sa Guerre des mondes : panique et perte, mais surtout exfoliation de la peur sur les surfaces corporelles de centaines de personnes. La peur qui nous empêche d'agir et nous pousse à rester enfermés dans nos maisons comme dans un abri anti-atomique, une réminiscence ancienne et ancestrale de l'enfance de se protéger dans son propre lit et de se couvrir avec la couverture même au-dessus de sa tête. Ou la version psychologique du ventre et du tombeau, comme chacun préfère.

C'est la même peur qui a commencé à envahir le cœur des habitants de Dolores il y a quelque temps.

Les premières notes rapportaient que les chiens de la ville avaient commencé à proliférer. Il y en avait plus que d'habitude dans les rues. Tout le monde a supposé, parce que personne n'y pensait beaucoup, qu'il s'agissait de chiens errants qui s'étaient reproduits plus que prévu, alors les autorités municipales ont décidé de dépoussiérer les anciennes réglementations, tout en dépoussiérant les cerveaux gonflés de leurs employés concernant ces mêmes réglementations, et avec des camions en travers du chemin et un arrêté rapidement signé par le maire entre le petit-déjeuner et le déjeuner, ils se sont dirigés vers les rues pour attraper les chiens.

C'est ainsi que cela s'est produit, semble-t-il, donnant lieu à de nombreux après-midi et matinées d'incidents et de désastres suburbains entre voisins qui prétendaient en être propriétaires, et à la dispersion des animaux dans les rues pavées, à la recherche incessante dans les terrains vagues , le confinement dans les portes, les cris des garçons et les menaces occasionnelles de morsures, certains ont exécuté. Mais le drame est plutôt venu des hommes, des femmes et des enfants qui ont adhéré ou rejeté la mesure municipale. Les commerçants acceptaient, tout comme les instituteurs, ou les vieilles femmes qui parcouraient les trottoirs dix fois par jour pour acheter au magasin du coin un beurre, un paquet de sucre ou des herbes, ce que leur mémoire leur permettait de filtrer parfois au cours de leur séjour. timide et toujours les mêmes jours.

Ceux qui ont discuté et affronté les employés étaient des hommes, excités de trouver à cette époque une occasion de revivre le bon vieux temps des dirigeants qui combattaient avec ténacité avec les malones à l'époque où la province était encore plus rurale et plaine que de bâtiments et d'asphalte. Il y avait aussi ceux qui regrettent, sans les connaître, les temps violents de l'Ouest nord-américain, et qui se tenaient au milieu des rues, comme s'ils étaient des hommes armés, pour empêcher le massacre des chiens.

Certaines femmes, mères, ont sauvé des animaux et les ont emmenés dans leur cour comme s'ils étaient des enfants pour les ajouter à leur famille, leurs bras étant toujours suffisants pour embrasser et protéger chaque membre impuissant de la société humaine. Des femmes qui croient que leurs bras sont des ailes aux membranes extensibles qui ne se brisent jamais, que leurs larmes sont aussi inépuisables que leur patience et leur capacité à s'émouvoir.

Et les garçons, cette fois tous réunis en une seule masse irrémédiablement unis par un élément commun : le sel de la peur et la volonté de fer de la rébellion. L'ennemi adulte n'était cette fois plus ses parents, mais un groupe plus déterminé et moins personnel, et donc moins performant. ptible au sentiment de culpabilité ou de remords. L'ennemi était désormais aussi l'ennemi des parents eux-mêmes, et ils pouvaient former un front commun. Mais tandis que les stratégies se succédaient et échouaient, comme cela arrive souvent entre alliés unis plus par nécessité que par un idéal commun, les garçons se regroupèrent en un seul groupe qui se déplaça d'une rue à l'autre, prenant les chiens des rues et les emmenant à leurs maisons pour les cacher n'importe où : terrasses fermées, placards, machines à laver ou cartons désaffectés, toujours surveillés par les frères cadets, qui, parce qu'ils étaient trop jeunes pour participer aux champs de bataille, servaient de guetteurs, et donc ils se sentaient également utiles dans la nouvelle guerre.

Mais la guerre s'apaisa pour un temps. Les chiens ont quasiment disparu des rues pendant quelques mois. Les nouvelles se sont arrêtées, ce n'est qu'au niveau local qu'on a continué à parler des chiens protégés et du sort qu'avaient subi ceux qui avaient été capturés. Beaucoup sont allés voir les corps dans les environs de la ville, où quelques jours plus tard les autorités municipales ont procédé à une crémation à laquelle les habitants, chômeurs à cette heure matinale, ont été témoins jusqu'à ce que l'odeur les fasse se disperser à nouveau. leurs maisons et leurs emplois.

Comme je l'ai dit, il n'y avait aucune information à la télévision pour ceux d'entre nous qui étaient au courant de ce qui s'était passé uniquement par l'intermédiaire de ce média. Quelque temps plus tard, un journaliste a montré, avec une fierté comparable aux carillons et aux trompettes avec lesquels la chaîne annonçait la note, la rébellion des chiens.

Cela a été qualifié de titre plus sensationnaliste que parce qu'il répondait à la réalité des faits. La vérité est que les chiens ont commencé à s'échapper

de leurs maisons, rejoignant les quelques chiens errants qui étaient restés libres, et après la reconnaissance mutuelle des odeurs corporelles et des queues remuantes, ils se réunissaient pour se promener dans les rues de la ville sans aucune trace apparente. raison que la promenade ou une paresse simple et innocente.

Les gens sortaient à leur recherche, mais après une curieuse docilité, où les animaux retournaient dans leurs chenils, patios ou lits habituels, après une réprimande pas toujours affectueuse de leurs propriétaires, ils s'enfuyaient à nouveau à la première occasion qui se présentait. Les mêmes protestations ont éclaté que précédemment, mais cette fois les défenseurs n'ont pas osé s'adresser aux autorités pour les aider à sauver leurs chiens, et la municipalité n'a pas non plus voulu mener à bien la procédure, à la fois par ressentiment face au rejet populaire précédent et à cause de pas créer d'opinions opposées face aux élections électorales qui se tiendront très prochainement.

Les chiens sont donc restés dans les rues et ils étaient de plus en plus nombreux. Je ne sais pas comment tant de gens sont apparus en si peu de temps. Vraisemblablement en moyenne un chien par maison, et en tenant bien sûr compte de ceux où il y en aurait deux ou plus et de ceux où il n'y en aurait pas. Une rapide enquête a été réalisée et on a appris qu'à l'exception des chiens les plus âgés, peu mobiles, et de quelques chiots ou chiens de compagnie, tous avaient fini par s'échapper de chez eux. Plus tard, même les vieux chiens ont réussi à s'éclipser, accompagnés dans leur fuite fugitive par les cris pitoyables des chiots et les aboiements stridents des chiens de compagnie, qui tôt ou tard ont tellement exacerbé la patience de leurs propriétaires qu'ils ont fini par être libérés. les chiens, les sangles ou les bras protecteurs, et pourquoi ne pas le dire, les liens asservissants de ceux qui les aimaient tant.

Les vieux chiens rejoignirent la grande meute à pas lents, comme des éléphants séparés du troupeau mais pas trop loin sur leur chemin. Cependant, les chiens ne bougeaient pas beaucoup. Ils parcouraient les quelques pâtés de maisons où ils avaient toujours vécu, pour que leurs anciens propriétaires puissent les voir tous les jours, et même leur parler avec une caresse dans le dos ou la tête comme si rien de mal ne s'était produit dans leur relation, et ils leur rendirent leur pardon avec un langue légèrement léchée timide mais sans aucun doute affectueuse envers la main qui les touchait ou le visage si familier depuis qu'ils étaient chiots. Certains se levaient pour poser leurs pattes avant sur la poitrine ou le ventre de leur ancien propriétaire, détournant le regard avec une légère honte, tout en remuant la queue en signe d'abandon de toute forme de ressentiment.

Et c'est ainsi que les choses sont restées pendant un moment. Étrange pour le reste du monde qui les a vus hors des limites d'une ville ancienne et provinciale, comme un corps qui a assimilé les changements provoqués par une maladie, et qui a survécu avec des conséquences certaines et

palpables, comme des cicatrices sur la peau. des coutumes, mais en s'adaptant aux éventuels déséquilibres et en adoptant de nouvelles formes, en se disant que l'oubli est une douleur nécessaire qui entraîne l'imminente et pieuse anesthésie.

Ceux qui ont été chargés d'étudier le cas des chiens de Dolores ont rapporté pendant plusieurs mois que les animaux vivaient de la nourriture que leur donnaient les voisins, car parfois Désormais, personne n’en possédait. Des routines d'alimentation spontanées se sont formées, comme si tout le monde et personne n'était d'accord en même temps, mais les animaux n'attendaient pas, contrairement à leur habitude, aux portes des maisons, des commerces ou des boucheries. Ils se promenaient, reniflaient, couraient, jouaient entre eux, même plus avec les garçons, et quand ils voyaient quelqu'un s'approcher avec un sac de nourriture, ils remuaient la queue et gémissaient de contentement, mais rien de plus. Les gens commençaient à ressentir un vide à mesure qu'ils s'éloignaient, se tournant de temps en temps pour regarder le groupe de chiens qui mangeaient la nourriture qu'ils leur apportaient avec un appétit presque inconscient. Par conséquent, il n’a pas fallu longtemps pour que la fréquence des repas diminue et les chiens n’en ont pas été alarmés, du moins au début. Ils ne semblaient pas avoir faim et n'étaient pas non plus reconnaissants de la nourriture qu'on leur proposait, donc personne, à commencer par les anciens propriétaires qui n'oubliaient ni l'apparence ni les noms de ceux qui les avaient abandonnés, n'éprouvait le moindre remords lorsqu'ils ils cessèrent de les nourrir et ils passèrent à côté de lui sans caresses, sans même un regard de la moindre condescendance.

Il y a eu une inquiétude pour deux raisons. Premièrement, dix vieux chiens ont été retrouvés, morts et déchiquetés. On a dit que les animaux s'entretuaient faute de nourriture, mais il n'a pas été possible de vérifier s'ils avaient été abattus après leur mort naturelle ou tués volontairement par leurs compagnons. Les voisins ont exigé l'intervention des autorités, qui y voyaient désormais une opportunité de gagner du mérite pour les prochaines élections. Mais c'était la raison apparente, la plus pondérable en raison de sa morbidité aux yeux de l'opinion publique, non pas tant des habitants de la ville elle-même, qui connaissaient intimement les événements et leurs motivations, mais de l'opinion publique nationale.

Ce qui inquiétait le plus les voisins était le nombre de chiens. Nous avions dit précédemment qu'ils augmentaient rapidement en quantité, mais leur nombre quintupla, du moins dans les quelques mois qui suivirent le début du phénomène. Ils occupaient les rues et les trottoirs et ne laissaient pas passer les voitures aux heures de pointe, lorsque les gens revenaient du travail et que les enfants quittaient l'école. Ils s'allongeaient sur les pavés, se retournaient comme c'est leur habitude avant de s'endormir et s'allongeaient presque, comme s'ils étaient des oreillers, à côté des bordures du trottoir et des pavés lâches. Il n'y avait aucun moyen de les faire sortir de là, pas avec des klaxons, des cris ou des appels affectueux

d'anciens propriétaires qui reconnaissaient dans le chien placé devant la voiture et interrompant la circulation, l'animal bien-aimé qui avait été élevé dans la cuisine de leur maison, endormi dans son lit les nuits d'hiver, qui les avait accueillis en sautant et en aboyant à leur retour du travail, ou s'était endormi dans un sommeil léthargique pendant les siestes du dimanche après le barbecue, on se contentait des os rongés sous le table, et son maître allongé sur un canapé ou sur la chaise longue du patio, au goût du verre de vin ou de la bière de midi.

Des souvenirs se sont échappés au milieu de l'obscurcissement et de la tentative frustrante d'écarter les chiens. Beaucoup ont décidé de les battre, mais les animaux n'ont répondu que par des regards sévères et quelques grognements. Ils se sont levés et ont grimpé sur les trottoirs, déjà occupés par des dizaines d'autres chiens sur quelques mètres carrés, et tandis que les voitures reprenaient leur marche, ce sont maintenant les piétons qui protestaient parce qu'ils ne pouvaient pas marcher, enfermés entre les chiens et les murs. des rues des maisons, ou obligés de marcher dans les rues, ce qui a provoqué de nouvelles bagarres incessantes avec les chauffeurs.

Un jour enfin, du moins en ce qui concerne cette ville, les gendarmes sont arrivés après que la municipalité ait demandé l'aide du gouvernement national. Un matin, des militaires armés sont arrivés dans deux camions. Ils descendirent et se dispersèrent dans les rues, se frayant un chemin parmi les chiens qui occupaient littéralement chaque mètre carré de la route, sans brusquerie ni violence, les évitant même à grands pas pour ne pas les déranger. Les animaux relevaient la tête et les regardaient, se rasseyaient, ou se levaient et couraient quelques mètres en enjambant quelqu'un d'autre. Ils n’avaient pas l’air affamés, ni violents. Pour cette raison, les soldats n’osaient pas agir, et les officiers n’osaient pas non plus donner d’ordres. Seulement lorsque les habitants de la ville les regardaient avec un regard inclassable mêlant fureur et tristesse, seulement lorsque les autorités, et notamment le gouverneur, donnaient leur approbation, comme les empereurs romains au Colisée devant les gladiateurs ou d'un général de la Seconde Guerre mondiale à un peloton d'exécution, ils ont levé leurs armes et ont visé.

Puis les chiens ont réalisé. Presque simultanément, ils relevèrent la tête et regardèrent avec méfiance. À travers les viseurs des armes à feu, les soldats ont contemplé les raisons nombreuses et diverses. ainsi que les innombrables formes et couleurs, les jambes tremblantes, les museaux fumants de l'haleine matinale, les dos hérissés, les queues sinistrement penaudes ou dressées, et ils entendaient les hurlements. Pas des aboiements mais des hurlements d'immense douleur, puis les cris de la meute qui s'enfuit à travers les rues, tout à coup, comme une seule mer de chiens soudainement soulevée dans un élan imparable. Ne pas attaquer ni fuir, mais courir dans la même direction.

Pour ceux qui étaient sortis aux balcons pour observer les débats, les rues étaient devenues des rivières impétueuses d'un raz-de-marée qui menaçait de déborder si les berges n'avaient pas été des bâtiments et des maisons en béton. Les soldats ont résisté à l'attaque, restant sur place, laissant la meute couler entre leurs jambes, car ils savaient qu'on ne leur ferait rien, les chiens voulaient fuir, pensaient-ils. Mais je me demande s’il s’agissait vraiment d’un vol ou d’un appel, ou simplement d’une prise de conscience comme c’était le cas de quitter leur domicile pour rester dans la rue. Cette idée a traversé l'esprit de beaucoup alors qu'à la fin de la journée la ville était vide de chiens, et tous ceux qui se dirigeaient avec leur voiture vers la périphérie de la ville, près de la route et bien plus loin, vers les champs agricoles et les pâturages, il Je pouvais voir que le flot de chiens s'était installé dans les champs.

En fin de journée, une fois les gendarmes partis, les gens qui travaillaient tôt le lendemain rentraient dormir chez eux et les autorités municipales et provinciales concluaient l'affaire pour leur tranquillité électorale, les quelques intéressés pouvaient entrevoir la montée en puissance assombrir les centaines de chiens situés dans les champs qui entouraient la ville. Des centaines, et j'ose même dire qu'il y en avait un millier ou plus en raison de l'énorme superficie qu'ils occupaient, selon ceux qui ont commenté l'événement quelques jours plus tard. J'imagine ce paysage, et je ne peux m'empêcher de frissonner maintenant que j'approche de la ville de Dolores. Je suis venu voir de quoi les médias parlent tant.

Les champs de chiens, comme une mer d'animaux endormis qui vont bientôt se réveiller.

On les entend aboyer quand le soleil se couche. Leurs aboiements peuvent être entendus lorsqu'ils chassent et dévorent les vaches. Ils hurlent à la lune et la confondent avec la lumière intense d'un hélicoptère qui survole la zone de temps en temps. Ils hurlent contre lui comme s'il était un dieu à craindre et à vénérer, mais je sens, comme ils le savent, que les dieux ont déjà changé d'apparence et que lumière n'est pas nécessairement synonyme de puissance.

C'est pourquoi ils s'accroupissent la nuit, avec la complicité des ténèbres, et leurs frontières se rapprochent de plus en plus de celles des hommes.

L’inévitable conflit est plus une affirmation qu’un présage.

3

Parce qu’il y a eu de nouveaux épisodes, je continue à raconter cette histoire intermittente et pourtant continue de choses étranges et d’événements inexplicables. Vraisemblablement, il y en a toujours eu dans l’histoire du monde, ainsi que des spectateurs anonymes qui ont observé ou ont été de simples témoins circonstanciels. Certains se seront arrêtés pour penser à eux, et auront passé du temps à les chercher, attentifs au rythme vertigineux des choses et de la nature.

De nombreux philosophes ont émergé de cette manière. Observer, pas nécessairement avec les yeux, bien sûr, c'est avoir une intuition et une relation. De là à tirer des conclusions, il y a un pas bien plus grand : un précipice d’expériences et d’idées qui s’opposent, qui échouent et font face à leur propre inertie et à leur propre fatigue.

Le résultat est rarement satisfaisant et consiste presque toujours en une symbiose de prudence, de complaisance, de résignation et de peur.

C'est pourquoi, lorsque cette fois j'ai découvert que dans un hôpital de Buenos Aires les patients hospitalisés mouraient, j'ai su que là, et de cette manière, avait commencé la course irréversible vers la destruction. Mais je ne vais pas anticiper les faits ni tirer de conclusions, car il ne s’agit pas d’une étude philosophique mais d’un compte rendu d’événements, qui ne prétend même pas être l’amalgame léger du journalisme et de la curiosité.

Dans un hôpital d'un quartier aléatoire de la ville de Buenos Aires, les patients entraient depuis deux semaines et ne sortaient que par la porte de la morgue.

Que se passait-il, demanderez-vous. Il fallait s'attendre, dans le cas des victimes d'accidents présentant de multiples traumatismes graves, et même ainsi, de nos jours et avec la technologie contemporaine, il était prévisible que la majorité serait secourue et sauvée. Mais à l’occasion dont nous parlons, quelle que soit la gravité, les patients sont décédés.

L’attention du public s’est concentrée sur le drame des accidents, du moins pendant un temps. Cela a permis au personnel médical de l'hôpital de réfléchir, après son étonnement, aux causes des décès. Malgré les faibles ressources économiques et la sursaturation du travail, du temps et de l'espace, les patients ne présentaient pas de pathologies plus graves que

celles habituelles dans de tels cas, et ils n'en avaient pas moins fait. C'est ce qu'ils ont toujours fait. La différence était qu’avant, les patients étaient sauvés et que maintenant, contre toute explication, ils mouraient. Arrêts cardiaques, hémorragies, septicémies, obstructions respiratoires, chocs anaphylactiques, les corps ont été emmenés à leurs côtés : du côté de la mort, qui telle une dame rédemptrice et virginale, au corps obèse et flasque, à la peau pâle couverte de scrofules, attend le périphérie de chaque hôpital, maison ou bureau, cinéma, restaurant, bordel ou couvent. Attendez à la porte de chaque ville et autour des forêts, sur les navires en haute mer, sur les côtes, le retour des navires, dans les aéroports et derrière les hublots des avions, sur leurs ailes.

Il n'a pas de poids, c'est pourquoi personne ne le remarque, il n'a pas d'odeur autre que l'odeur habituelle de pourriture et de sécrétions, de remèdes et d'eau de Javel, qui ont toujours envahi le quotidien des êtres humains. Nous nous entourons de choses pour y introduire quelque chose qui nous fait oublier l'intuition de leur présence. Les combinaisons et les scalpels nous protègent de l'arrivée naissante, de l'appel, du fantôme qui flotte comme un vieux drap ridicule plein de sang laissé dans un coin de n'importe quel bureau, accumulant des arrière-goûts et fermentant mémoire après mémoire, jusqu'à ce qu'il trouve le chemin vital pour deviennent présents dans les couloirs dans lesquels circulent les vivants comme dans des tunnels, comme dans des obus mobiles, des blindés, des chars sans armes de défense autres que de simples mains mues par des neurones aussi fragiles que le cerveau de Dieu.

Ensuite, les patients admis dans les services ont commencé à mourir. Certains étaient là depuis des jours ou des semaines et se rétablissaient positivement, mais la veille même de leur sortie, ils tombaient dans une détérioration qui s'accentuait d'heure en heure pendant la nuit, ou il y avait un cas d'arrêt cardiorespiratoire.

Plus tard, et avec peu de cas entrant en salle d’opération en raison de ces antécédents, aucun patient n’en est sorti vivant. L'anesthésie a fonctionné mais les patients ne se sont pas réveillés. Les chirurgiens disaient qu'il s'agissait d'hémorragies, de déchirures de viscères ou qu'un processus de nécrose avait simplement commencé, sans aucune explication autre qu'une détérioration précoce, comme une vieillesse avancée, un état de décomposition dans lequel chaque corps de cet hôpital avait commencé à se développer plus tôt. du temps.

L'hôpital a été fermé et des autopsies ont été pratiquées. On parlait d'une épidémie et tous les centres de santé de la ville et des environs étaient alarmés. Les experts n'ont trouvé aucune cause de décès autre que celles enregistrées par les médecins qui avaient initialement traité les patients. Dans de nombreux cas, notamment chirurgicaux, la nécrose viscérale était la cause évidente du décès, comme si l'air, après l'incision, en était la cause.

Des infectologues et des experts en épidémie ont été amenés à examiner le microenvironnement de l'hôpital. Ils n'ont rien trouvé après plusieurs semaines d'étude. Le personnel a été analysé médicalement, administrativement et judiciairement. Peu d'entre eux s'en sont sortis haut la main après les deux derniers examens. Ils étaient en bonne santé et pouvaient s'en contenter. Les juges qui sont intervenus dans ces affaires n'ont trouvé aucune raison de négligence ou d'exonération, et tant l'État que les individus ont dû partager la responsabilité morale et économique de ces décès.

Après la fermeture de l'hôpital, aucun décès similaire n'a été enregistré pendant longtemps. Entre-temps, les événements habituels du monde se sont produits : tremblements de terre, crises économiques, meurtres, vols, disparitions et coups d'État. Il y a eu des naissances qui ont compensé les décès récents, il y a eu des suicides et une forte augmentation des consultations psychologiques et psychiatriques dans la ville.

Mais un mois de décembre, à la veille de la fin de l'année, la même chose a commencé à se produire simultanément dans plusieurs hôpitaux. Deux personnes poignardées lors d'une bagarre nocturne sont mortes dans la salle d'opération, tandis que les chirurgiens tentaient de sauver leurs organes vitaux. Dans un autre endroit, une femme enceinte a perdu son enfant pendant l'accouchement, dans un autre, un enfant de douze ans est décédé des suites d'une crise d'asthme bronchique. Le premier jour de la nouvelle année n'a suscité aucun soupçon, car il s'agissait de causes de décès fréquentes, mais tout le monde a été surpris lorsque dans ces hôpitaux les patients hospitalisés ont commencé à mourir les uns après les autres.

L'alarme sanitaire s'est immédiatement déclenchée dans toute la ville, et des débats ont eu lieu au niveau national, députés et sénateurs ont rencontré leurs conseillers sanitaires à la recherche de causes et de solutions possibles. Le Président de la Nation était extrêmement inquiet, au point qu'un jour, plus précisément le jour de son anniversaire, le 15 janvier, alors qu'il rencontrait son équipe de ministres lors d'une réunion informelle dans sa résidence d'Olivos, il a souffert d'une soudaine douleur à la poitrine. , et a été emmené dans une clinique.

Deux jours plus tard, les funérailles du président ont eu lieu, tandis que le Congrès national a nommé le vice-président en fonction, mais tout le monde a vu à quel point le successeur transpirait et son visage perdait ses couleurs, et pas précisément à cause de la nouvelle responsabilité assumée.

Le gouvernement national a déclaré l'état d'urgence nationale et un couvre-feu. L'Organisation internationale de la santé a déclaré l'état d'urgence sanitaire pour l'ensemble du pays et les pays voisins. Personne ne quitterait ni n'entrerait aux frontières par quelque moyen terrestre, maritime ou aérien. Il a été décrété que tous les habitants de la ville de Buenos Aires seraient examinés et de longues files d'attente se sont

formées dans les cabinets de santé et les postes d'urgence dans les rues. Tout le personnel médical et de laboratoire qualifié a été appelé à offrir des heures gratuites sous peine de prison.

Des soldats étaient postés à chaque coin de rue. L'autoroute qui entoure la ville ainsi que ses entrées et sorties ont été fermées. Aéroports fermés, commerce international temporairement suspendu jusqu'à nouvel ordre. Nous savions tous comment, petit à petit, arrivaient les pénuries, les pillages, les vols, les crimes, la famine : une autre dame qui attendait aux portes des frontières, desséchée et émaciée, vieille et pourtant vitale malgré sa fragilité. Ses os sont faits de fil de fer rouillé et son visage est un rouleau égyptien.

Nous sommes en juin. C'est la première année que tout cela a commencé, mais peu de gens se souviennent d'un tel anniversaire. Je vois les rues pleines de terre, les services de collecte ont fait faillite car il n'y a plus de bénévoles qui osent s'approcher des déchets. Il y a des cadavres dans les rues parce que les hôpitaux ont été démolis. Ses décombres ressemblent à des ruines d’une époque très ancienne après une guerre de longues années.

Des pelles mécaniques parcourent les rues en soulevant les corps et en les jetant à la périphérie, dans la ceinture qui était autrefois l'avenue Général Paz, et qui servent désormais de barrière pour séparer la mort qui se développe de ce côté sans obstacles ni obstacles.

Je me déplace avec ma voiture, comme un chien qui tourne autour d'une maison à la recherche de nourriture. Je recherche le paysage qui servira de contemplation dans mes réflexions sur les temps venus. Je vois la fumée qui s'élève derrière l'avenue, les cadavres et les détritus brûlés. J'entends les cris et les cris, j'entends les sirènes des ambulances bondées qui se battent pour se frayer un chemin parmi les gens qui marchent et errent dans les rues à la recherche d'aide, de nourriture. Je vois les gendarmes protégés avec des uniformes isolés et des armes à chaque coin de rue, je vois les soldats aux frontières de la ville sur des tours construites sur les périmètres comme un camp de réfugiés ou une prison sur le point d'exploser.

Je veux observer cette explosion de personnes qui, un jour, sortiront par les frontières désormais fermées et envahiront la province pour répandre les formes de mort sur ses terres.

Je veux assister à la marée de criquets qui va dévaster les provinces, laissant la désolation, l'aridité et l'air plein de poussière pleine de germes, s'installer lentement sur des terres mortes mais non moins vitales. Car de la pourriture naît la vie qui s’en nourrit. La science le sait, la religion le sait. L'humanité est consciente de tout cela grâce à l'intelligence de son cerveau mortel.

Je pourrais m'enfuir ou m'éloigner et me cacher derrière les murs de mon appartement. Fermez les portes et les fenêtres, bouchez les fissures avec un chiffon et du ruban isolant. Baissez les stores et mettez-y des verrous.

Fermez les arrivées de gaz, soudez les robinets pour qu'aucune goutte d'eau contaminée n'entre. Mais quelle différence y aurait-il avec ce que je vis actuellement.

L’avenir sera le même, et au moins le présent me permet de contempler encore un peu les champs ouverts autour de la ville assiégée. Au moins les cris me disent qu'il y a encore des gens au-delà qui me préviennent et veulent être consolés. Je souffre et me délecte des larmes des autres. Je chante avec eux avec des cris semblables à ceux des vautours sur les champs de bataille.

J'aspire à la vision d'un être humain surgissant entre la fumée et les barrières, pour savoir, me confirmer, me laisser enfin aller ou m'envoler comme une âme pieuse, que la femme ou l'homme qui sort de cette fissure m'appelle, prononcer mon nom

4

Je ne sais pas quand ces êtres sont apparus, ni ce qu’ils sont réellement. Beaucoup les appelaient des anges, faute d'un meilleur nom, ou peut-être parce que quelque chose, que je ne pouvais pas percevoir, leur dictait ce nom, mais ils n'ont que des ailes pour les anges.

Le fait est que les enfants les appelaient ainsi, du moins jusqu'au moment où ils les voyaient descendre les ailes déployées, dans un battement doucement diversifié, comme s'ils caressaient le vent au lieu que le vent caresse leurs ailes, jubilant comme un chiot câlin sans. un corps parmi les plumes, avide de chaleur maternelle. On dit que le vent a toujours cherché sa forme perdue et qu'il la trouve généralement entre les ailes des oiseaux, et le temps pendant lequel il parvient à reprendre sa forme est si bref que ses vies successives le rendent irritable et fantasque. Parfois il se met en colère et c'est pourquoi il souffle si vigoureusement et cruellement, d'autres

fois il bouge comme une brise plus ou moins intense, selon la catégorie de son humeur.

Mais le vent, cette fois, s'était endormi sur les ailes de ces êtres imprécis qui planifiaient, soumettant l'air à leur volonté, le dominant comme s'il les attendait depuis longtemps, et l'usure et l'âge ont changé la donne. force du vent en une monstruosité collante plus semblable à la toile d'araignée qu'à la fluidité de l'eau. Comme si le squelette du vent s'était manifesté à leur arrivée, et que l'air était entièrement une structure cyclopéenne au-dessus du monde.

Mais je ne veux pas anticiper les faits. La première fois que je les ai vus, c'était un sombre jour de printemps, un après-midi nuageux et froid, lorsque les rayons perçaient à travers les nuages encore silencieux et que l'électricité consumait l'air, laissant une suffocation générale d'humidité et une douce odeur de viande décomposée. .

Je les ai trouvés installés sur les câbles électriques qui pendent de poteau en poteau sur le trottoir de ma maison. Je suis sorti vers la porte à la recherche d'une légère brise parasite, avec un compagnon dans une main et le thermos sous le bras. Il y en avait dix, ou quinze, puis il y en avait plus, puis moins, mais chaque fois que j'essayais de les compter, l'un prenait sa fuite ou l'autre descendait. Ils étaient lourds, bien sûr, car les câbles pendaient et les poteaux ne semblaient pas prêts à tenir. Cependant, ils ont tenu bon, au moins pendant un certain temps.

Comment les décrire, je me demande. Ils avaient des ailes, grandes même repliées. Ses pattes étaient épaisses et possédaient de fortes griffes. Malgré la distance, qui n'était pas très grande, je pouvais voir que chacune des griffes avait la taille d'au moins deux poings d'homme, et que les clous, fermés autour des câbles, étaient longs et épais comme des pinces. La particularité était que les jambes étaient recouvertes d'un tissu que j'imaginais être des plumes, mais qui parfois, selon la luminosité du jour, ressemblait à des cheveux dorés. Le corps était large dans tout son volume, tant au niveau des hanches qu'au niveau de la poitrine, recouvert de la même matière imprécise, mais qui sur la tête devenait de véritables plumes. Ce dernier était imposant par sa présence, sa hauteur, dressé avec une fierté qui ne laissait place qu'à un regard sordide lorsqu'il daignait baisser les yeux vers les passants. Ils avaient un bec court, étrange pour leur constitution physique, court et large, ce qui me faisait presque penser à une sorte de métamorphose en cours : un changement qui devait s'opérer au fil des générations d'un visage humain à un visage animal, ou vice versa.

Nous, du moins ceux qui vivions dans la même rue, n’en avions pas peur. Ils étaient apparus alors que nous savions déjà aux informations qu'ils s'installaient sur les câbles dans toute la ville, et leur arrivée dans notre quartier était comme un soulagement après une longue attente, le sentiment de ne pas avoir été déplacé ou ignoré. Une des fois où je les contemplais, en sirotant le maté de temps en temps, comme si de rien

n'était, parce que nous étions déjà habitués à leur présence, le soleil est sorti très brièvement à travers les nuages, et j'ai senti un éclair de son éclat sur mon visage, sur la peau de ces êtres. Pas sur les plumes, qui bougeaient docilement au gré de la brise, mais sur l'étrange tissu ressemblant à des poils qui recouvrait le dessous de l'animal. Puis je me suis souvenu de quelque chose que j'avais lu lors de mes nuits blanches, allant de la chambre à ma bibliothèque à la recherche de légendes qui atténueraient les cauchemars nocturnes. Soudain, je me suis souvenu de ce que j'avais lu sur les griffons, des êtres mythologiques qui, selon certaines versions, étaient constitués d'un corps d'aigle devant et d'un corps de lion derrière.

Je dois admettre que je n'ai pas trouvé de correspondance exacte entre ce que j'observais à cette époque et les descriptions des auteurs de mes livres, mais comme je l'ai déjà dit, même eux ne s'accordaient pas, dans leurs bibliographies, sur la véritable nature de l'ouvrage. des griffons. Ce qui est exposé à l'imagination de l'homme subit des mutations, et l'imagination humaine crée des monstres dont l'apparence et la signification varient selon les époques. Et lorsque ces êtres sont vus par ceux qui croient en eux, parmi les arbres d'une forêt, dans la brume des champs, à la surface d'un lac ou parmi les vapeurs nocturnes d'une rue urbaine, ils prennent des formes différentes, mais toutes les versions coïncident au même point : celle qui les unit et les unit lorsque le même cri de terreur se fait entendre.

C'est le mot, je suppose, qui m'est venu à l'esprit lorsque je les ai vus perchés sur les câbles, laissant tomber les étranges plumes qui commençaient à couvrir les rues comme des poils de chien. Nous entendîmes leur cri un soir, alors que la morosité de l'été imminent n'était qu'un étrange souvenir de l'hiver dernier, un écho survivant qu'ils avaient oublié. chargé de le porter caché dans ses ailes, pour le laisser tomber comme une larme de rochers sur les oreilles des habitants de ma rue.

C'était un rugissement que seule une bête aurait pu émettre au milieu de la jungle, puis le croassement qui le suivit fut immédiat, plus une continuation qu'un changement perceptible, qui nous fit oublier ce que nous avions entendu quelques secondes auparavant : le cri du lion qui s'était perdu dans la rue, effrayant les chiens et les vieilles femmes, qui s'en contentaient pour l'instant, et laissant dans l'air le cri qui aurait pu être plus doux s'il n'avait pas été avec autant de force ancestral.

(Pourquoi les chiens et les vieilles femmes, je ne sais pas. Les chiens sont compréhensibles, ils sont apparentés aux anciens loups qui craignaient la présence des fauves. Et peut-être que les vieilles femmes du quartier ont aussi compris, pour d'autres raisons. , l'appel du chat qui reste indemne entre les os de chaque prédateur. On dit que les femmes, plus elles sont âgées, plus elles sont sages et rapaces, plus elles sont conscientes de la force et du pouvoir perdus et inexploités. Ils naissent à un âge avancé, et ceux qui sont ainsi découverts ne sont plus capables de mourir.)

Et ce son est resté dans nos oreilles toute la nuit, et les nuits suivantes, sans savoir s'il s'agissait de répétitions de souvenirs ou de sons réels émis par ces êtres à ces petites heures du matin. Parce qu'on les avait toujours vus s'envoler au crépuscule, après s'être installés juste après midi, planant d'un point du ciel, émergeant comme un autre point des nuages, ou comme s'ils venaient du soleil, puisque leurs plumes, ou leurs cheveux , brillaient d'éclairs aveuglants dans leurs battements d'ailes, jusqu'au moment où ils s'installèrent sur les câbles. Nous ne les voyions jamais la nuit, mais il était également vrai que peu d'entre nous osaient regarder dans les rues à ces heures-là : la vue de ces créatures sous forme d'ombres immobiles était trop menaçante. Ceux qui prétendent avoir regardé dehors ont déclaré qu'ils ne sont pas venus la nuit, mais beaucoup ne les ont pas crus car ils ont clairement entendu les cris et les battements d'ailes juste au-dessus de leurs fenêtres, même s'ils ont admis qu'ils n'avaient jamais osé relever les stores. ou courez les rideaux.

Dès lors, tout ce qui faisait référence à leur présence restait à mi-chemin entre la vérité et l'inventé, ce dernier étant un recrutement de déductions qui tentaient d'utiliser la logique comme instrument, mais dont ils avaient oublié et perdu le mode d'emploi. Les autorités municipales, provinciales ou nationales semblent être tombées dans les mêmes erreurs, accentuées par la bureaucratie habituelle et profondément enracinée qui fait obstacle à tout et s'enroule comme de la mauvaise herbe et de la vigne à l'intérieur et à l'extérieur de toute structure gouvernementale. Nous y étions habitués, alors nous nous sommes préparés, comme des spectateurs assis sur leur siège, à assister au spectacle des tentatives ratées des employés de l'État, qui avec leurs dossiers et portefeuilles, leurs plans de ville, leurs combinaisons et modèles, instruments de précision, armes chimiques, discours et discussions, ont diverti les voisins dès le petit matin. (Il est curieux, parlons-en maintenant brièvement, de l'habitude qu'ont les institutions officielles d'ouvrir leurs portes dès les premières heures, comme si elles devaient faire bien d'autres choses l'après-midi ou s'ils craignaient que le jour ne disparaisse prématurément, impliquant dans leur obsession pour les citoyens ordinaires, interrompant ainsi leurs rêves, la somnolence du petit matin et la fatigue matinale qui se dévoile et coule plus tard avec l'exagération et la mauvaise humeur caractéristiques.)

Il a été envisagé d'expulser les créatures par diverses méthodes, d'abord en utilisant des appareils à ultrasons, puis avec des gaz toxiques, mais comme les gens refusaient de quitter leur domicile et que le quartier était plein d'enfants, cette dernière mesure a été annulée. Les oiseaux salissaient les chemins avec leurs excréments, mais la particularité était qu'ils manquaient d'odeur, c'était juste une masse informe qui durcissait rapidement et pouvait être soulevée comme des pavés, bien que plus fragile. Puis une cendre blanche semblable à du calcaire broyé est restée sur nos balais et nos pelles.

D'où venaient-ils, nous demandions-nous, davantage de notre propre initiative que par imitation des débats qui envahissaient les heures de télévision à cette époque. Certains prétendaient qu'ils venaient de la chaîne de montagnes, fuyant les changements climatiques provoqués par l'effet de serre ou la dégradation de la couche d'ozone de l'Antarctique. D’autres les ont déclarés messagers apocalyptiques. Beaucoup plus, qu'il s'agissait d'une nouvelle invasion de la ville, car nous avions déjà souffert des moustiques, des chauves-souris et autres vermines similaires, sans compter, bien sûr, les humains dans leurs diverses manifestations ethnographiques et culturelles. De cette manière, les débats sont devenus de la propagande et des plateformes d’idées écologiques, religieuses, politiques et même. pour clarifier des points de vue raciaux et/ou discriminatoires.

Cependant, ces créatures, qui n'ont jamais reçu de nom scientifique, ne sont pas tant dues à un manque d'accord entre spécialistes qu'à cause d'une réminiscence méconnue de la peur que nous ressentons tous, même les plus rationalistes, devant le paysage qu'elles constituent tout au long de leur vie. des rues de toute la ville, assis sur les câbles électriques, indemnes du danger d'être électrifié, et sans leurs griffes, malgré leur grossièreté et leur force qui suggèrent tout sauf un usage délicat de leur tranchant, détruisant les câbles.

Cette peur, c'est ce que j'ai ressenti une nuit, alors qu'ils n'étaient censés pas être dehors, alors que je regardais une vidéo enregistrée depuis un hélicoptère qui avait survolé les trois quarts de la ville. J'ai vu, comme nous tous, chacun chez nous devant la télévision, en sécurité dans notre isolement, protégé de l'extérieur et en même temps invisible à toute inquiétude ou peur de nos semblables, la toile d'araignée que nous sommes nous-mêmes avait construit. Câbles qui transportaient l'approvisionnement en électricité, les communications téléphoniques, les réseaux de télévision. C'était quelque chose dont nous ne pouvions plus nous débarrasser, en fait, quelque chose que nous subissions déjà même si nous nous croyions libres au sein de nos maisons. Mais c'était la simple sensation d'un escargot qui se croit en sécurité pendant qu'un autre animal le tient dans sa gueule attendant le bon moment pour serrer les dents et briser sa coquille.

Le fait est que les câbles ne constituaient pas une menace en soi, mais plutôt un instrument que les créatures pouvaient utiliser à leurs fins. Maintenant je me demande pourquoi on leur assigne un objectif, comme s'ils étaient des êtres rationnels, mais il est inévitable que tout ce qui est inconnu éveille des sensibilités endormies dans la routine quotidienne. Des voix d’alarme se sont élevées dans tous les secteurs et domaines de la société. Ces créatures constituaient un danger pour la population, une invasion qui nuisait à la productivité économique et dégradait les coutumes déjà établies de l'habitant moyen. Il s’agissait d’un danger auquel il fallait mettre un terme.

C'est alors que s'est produit ce que je redoutais tant depuis la nuit où j'avais vu sur l'écran de télévision l'image carrée des créatures sur le réseau câblé. Une nuit de septembre, nous avons entendu pour la première fois des cris simultanés.

C'était un appel aux armes, un cri de guerre et un cri de fureur contenue incommensurable, de cette colère qui est le résultat d'une justice toujours insatisfaite et d'une compassion intense qui ne trouve pas d'objet.

Quelques secondes plus tard, nous nous retrouvions dans le noir. La ville était complètement plongée dans le noir, s’enfonçant dans une obscurité que nous n’avions jamais connue car elle n’avait jamais été aussi complète. L'absence de lumière électrique nous expulsait des espaces habituels, le manque de radios et de télévisions nous plongeait dans un silence qui rendait nos pensées plus fortes et presque étranges. Il ne nous restait que des allumettes, des piles qui finiraient par s'épuiser et le briquet à gaz, s'il fonctionnait encore. Même l’eau des canalisations cesserait bientôt de couler, et ce bruit d’appartenance aux rivières de nos ancêtres s’éloignerait comme si c’était nous qui partions. Arrachés à la civilisation et à la vie par ces créatures qui sont venues un jour nous rendre visite sans autorisation, imposant leur présence comme si elles revendiquaient une terre qui leur avait été enlevée. Les messagers des propriétaires d’origine, ou des propriétaires eux-mêmes, sont là pour rester.

Je sais qu'ils sont là en ce moment même, alors que je suis assis sur ma chaise devant la télévision morte, enfoui dans l'obscurité, et que je suis enterré aussi. En attendant que le courant électrique revienne, que les spécialistes réparent les dégâts, que les courts-circuits soient réparés et que la centrale électrique fournisse de la lumière comme elle l'a fait tant de fois, comme un dieu inventé par l'homme, petit et familier, et c'est précisément pour cette raison qu'il agira pour notre défense. Nous avons des lois, nous avons des armes, nous avons toute la technologie basée sur des siècles de philosophie morale. Tout cela ne peut être interrompu par le caprice d'étranges créatures.

A moins qu’ils n’agissent, comme je l’ai déjà dit, non pas sur un coup de tête mais pour un objectif. J'essaie encore et encore de l'imaginer, de le déduire, de l'inventer avec tout le prodige de mon imagination, tandis que j'attends dans l'obscurité et le silence seulement interrompu par des cris de désespoir isolés entrecoupés de cris. Peu importe tous mes efforts, je ne peux pas imaginer la cause de ce qui nous arrive, ni l'identité des créatures. Quel que soit le nom que je leur donne, il semble toujours insuffisant à la mesure que leur a accordé leur comportement.

Je suppose que tout cela se produit dans de nombreuses villes du monde, et je me console en pensant que je ne suis pas le seul à avoir les mêmes doutes et la même peur. Mais la consolation est éphémère, et en réalité fausse, comme le prouve le bruit qui Maintenant, j'entends de la rue le

rugissement du bois et du verre brisés. Et je sais que bientôt ils briseront en masse mes volets.

10

une lance te transperce la tête
tu es sur le dos sur la terre humide
mais le ciel est un ciel de ville
tu sens le fumier
l'arôme des fruits mûrs tombés
et d'en haut vient la chaleur des pneus usés

dans tes oreilles il y a un seuil
en dessous duquel on entend des pas d'animaux
le vent entre les branches et l'appel de la chouette
mais en plus, les klaxons des voitures t'étourdissent
les cris d'un homme en colère
et les pleurs des enfants dans un hôpital

une ambulance arrive et se gare dans la boue
mais sa blancheur est tachée de smog
un homme viendra évaluer votre état
vous verrez un trou dans le front, un autre dans la nuque
peut-être que tu touches la boue quand tu lèves la tête
mais tu verras aussi le sang sur l'asphalte

ce qui ne s'explique pas

C'est pourquoi la trajectoire de la balle est toujours intacte.

comme si autre chose l'occupait,

Si l'homme en blanc touche ton front

plus attentivement pour une fois

il pouvait sentir la lance avec ses doigts

ça te passe par la tête

VIII. ADAM RESSUSCITÉ

1

Il existe une théorie du temps, d'Henry James, qui nous dit qu'Adam a été conçu à l'âge de trente-trois ans, exactement l'âge auquel Jésus est mort. Selon cette théorie, Jésus devait mourir pour qu'Adam naisse.

Et Adam est né, selon certains, avec une vision télescopique et microscopique, qu'il a ensuite perdue à cause de son péché originel. De géant, il est devenu pygmée.

Tout cela ressemble à des conceptions de l'imagination rationaliste d'un Borges voué à scruter et à démêler la connaissance intime de chaque livre, de chaque ligne, de chaque phrase jamais lue, puis entendue dans la voix d'une femme à la fin d'une sorte de littérature anglaise. . Un vendredi après-midi d'hiver, dans un Buenos Aires spectral, nous sommes arrivés à Londres brumeuse ou à Genève paisible.

Il n’est pas difficile de l’imaginer dans ses derniers jours spéculant sur les recoins du temps qui ont émergé dans l’imagination des poètes. À la fin de la vie, Dieu est un totem inévitable, un mythe qui se concrétise avec des éléments de peur, et parfois aussi d'amour.

Pour le vieil homme, dans ses derniers jours, la figure d'Adam comme continuation du Christ devait être logique, mais aussi raisonnable d'un point de vue compatissant. Pour ceux qui disent au revoir au monde, un regard

pitoyablement paternel sur l’humanité est aussi inévitable que d’affronter l’idée de Dieu, même pour ceux qui ont été explicitement athées ou ont joué plus avec le scepticisme qu’avec la foi.

Le scepticisme est une autre forme de foi : la foi en son propre doute. Faites confiance à l’incertitude comme à une bouée de sauvetage qui nous protège des marées du fanatisme et de l’ignorance des vagues dans les mers sombres et toujours turbulentes du monde occidental.

Adam était donc un prodige, comme on pouvait s'y attendre pour être le premier homme. Il a dû voir les étoiles avec sa seule vue, explorer les constellations, visualiser les galaxies, visiter les mondes étranges dans les cieux nocturnes de sa vie alors solitaire. Et en baissant de nouveau les yeux vers la terre, il a dû entrer lui aussi dans les profondeurs, en creusant d'abord les mottes, voyant avec sa vision microscopique les moindres éléments qui les composent. Puis, pénétrant dans la terre, voyant la croissance des plantes, la vie des insectes, la mort des animaux.

Le premier homme, le plus sage parce qu'il était le favori, le premier-né de Dieu. Le premier fils de Dieu. Mais corrélons ensuite cette dernière idée avec la théorie qui nous rassemble. Nous nous demandons : et si Jésus mourait pour qu’Adam puisse naître ? Le temps s’est donc inversé, il a fait un virage de cent quatre-vingts degrés.

Le temps est un cercle, ou plutôt une spirale, puisque le temps a continué après Jésus, sur un autre plan peut-être, dans une autre ellipse, dans d'autres cercles mesurés avec des références que nous ne connaissons pas maintenant, mais qui seront sûrement faciles à trouver si nous commençons par en pensant à ce que nous appelons habituellement, faute d'un meilleur nom, des coïncidences.

Le temps est une spirale.

Le temps est un plan qui se trouve dans l’esprit de Dieu.

Pas créé par Lui, peut-être, puisque s'il est infini, le plan a toujours été là. Tout ce qui est sur terre, qui tourne, fusionne et se recrée dans l'univers a toujours été présent.

Adam était un surhomme, encore plus puissant que Jésus. Le Christ a guéri les malades, a marché sur l'eau, a ressuscité les morts. Adam, en revanche, n’a pas reçu la force de la vie, mais la passion de la connaissance.

Puis, pour les mérites exclusifs de la religion, des vieillards imberbes qui tentent d'instruire les hommes comme s'ils étaient des enfants, on disait qu'Ève était celle qui, tentée par Satan, mangeait le fruit de l'arbre interdit. Par vanité, disent ceux qui tombent dans les lieux communs : les symboles que la religion s'obstine à créer pour faciliter les choses dans l'esprit de ceux qui croient que les enfants sont nés déformés ou attardés.

C'était Adam, qui, sachant tout ce qu'il pouvait savoir, voulait en savoir plus.

Il ne se contentait pas d'avoir l'intuition du nombre des étoiles et de tous les mondes, de voir les habitants de l'espace se promener dans leurs rues construites d'innombrables manières, avec des lunes multiples ou solitaires, avec des anneaux de gaz lumineux entourant les équateurs, avec des comètes en collision, détruisant, puis la vie renaissante de la destruction, de l'hécatombe, de la nature des morts qui nourrissent la terre que lui, Adam, avait étudiée avec sa vision privilégiée.

Sachant tout cela, il pensait, il se doutait que Dieu lui cachait autre chose, que son père le protégeait de quelque chose qui le distinguait réellement, car un père doit maintenir son autorité et, pour cela, il a besoin de savoir quelque chose qui le distingue. son fils ne le sait pas. Comme le ricanement ou le sourire caché lorsqu'un homme parle à un autre de sexe, en présence de son jeune fils, de choses sordides, de rencontres dans le noir, d'une odeur particulière que l'enfant sent, mais ne connaît pas encore.

Qu’est-ce que Dieu savait et cachait ? Adam ne s'en est jamais rendu compte, car il a oublié tout ce qu'il avait vu et ressenti, tout ce qu'il savait était perdu quelque part dans son esprit, caché aussi efficacement que s'il était mort.

Depuis lors, la vie d'Adam a été une recherche si lente qu'elle a duré des millénaires, une récupération qui demande beaucoup de patience, d'énormes efforts, des échecs répétés, des suicides, des guerres, des morts et des naissances pour exterminer les mauvaises connaissances nées et les régénérer en de nouvelles et nouvelles. des formes de conscience plus subtiles et plus pures.

Mais le savoir se traduit par des excuses religieuses qui enfoncent les fondations des églises, remplissent les champs d’extermination de boue rouge, font proliférer les épidémies et les maladies, démolissent les bâtiments et font exploser les bombes sur les hôpitaux et les écoles.

On se demande donc si la connaissance en soi est un mal, ou si elle dépend de celui qui l'utilise. Dieu a une connaissance totale, et il nous a créés, nous devons donc en déduire que entre ses mains, la connaissance a un effet bénéfique. Mais en considérant l’homme comme un générateur de destruction, et étant une créature à la ressemblance et à l’image de Dieu, nous en déduisons que Dieu a également utilisé sa connaissance de manière incorrecte, voire négligente, ou délibérément cruelle.

Ici, nous devons introduire ce que la chaire des dogmes nous a enseigné : l'existence du mal en tant qu'entité, quelque chose qui a sa propre vie, sa propre définition, capable de s'incarner dans la chair et le sang ou des êtres symboliques, comme Satan, le Diable, Lucifer. .

Les anges déchus, les anges ambitieux qui, comme Adam, voulaient s'assimiler à Dieu, peut-être pas seulement dans la connaissance, même si un patron, comme un père, doit aussi réserver certains secrets pour se distinguer de ses subordonnés.

Le paradis en tant qu'entreprise, ou plutôt en tant que bureau gouvernemental.

Quelle fonction le mal a-t-il donc joué dans la chute de l'homme ? Le mal en tant qu'entité, nous entendons comme un agent extérieur auquel l'homme n'a jamais été exposé. Et ici, la théorie trifurque.

Premièrement, si nous sommes enclins à penser qu'il s'agit de quelque chose d'aussi simple qu'une guerre entre États, c'est trop facile, pas très subtil pour quelqu'un d'aussi intelligent que Dieu est censé l'être, comme l'est l'un de ses meilleurs élèves, l'ange déchu. . Si tel était le cas, la guerre n'aurait pas de fin, elle se nourrirait constamment d'elle-même, et la monotonie de cette histoire serait aussi inconcevable que sa propre existence. La vie s'épuise, la vie est capable de s'ennuyer d'elle-même, elle s'affaiblit et meurt, comme les accouplements entre membres d'une même caste familiale. Des monstres pâles, anémiques et stériles naissent, qui meurent bientôt dans le froid du premier hiver.

Deuxièmement, tout est déjà présent dans le plan infini de Dieu : la création de l'homme et son exécution du mal. Le mal est donc déjà présent en Dieu comme une certaine possibilité. Un instrument que vous utiliserez selon votre conscience, votre horaire de travail, votre agenda quotidien. Mais Dieu est-il son propre créateur, et donc le créateur de toutes les possibilités, de son projet éternel ? S'il a toujours existé, s'il n'a pas de commencement comme Être, il n'a pas non plus créé le projet, car celui-ci serait postérieur au début présumé de son existence comme Dieu. Tout comme nous naissons avec un corps et une âme, Dieu sera-t-il né, l'a-t-il toujours été, étant et esprit ? Mais l'homme développe tellement sa conscience primitive qu'on peut dire qu'il la crée. Par conséquent, l'esprit et ses projets, pensés comme une conséquence du langage, sont une création de l'homme.

Cela nous amène à la troisième voie : le mal naît avec l'homme. Elle est présente en lui, non pas comme un parasite attendant la faiblesse du barrières, ni comme un cancer latent, mais comme faisant partie du cadre de la conscience morale.

Le bien et le mal sont de vaines différenciations d'une même substance.

Le bien et le mal n'existent peut-être pas en tant que tels, et l'homme est une région inexplorée, incompréhensible même pour celui qui l'a créé.

Dieu a créé l'homme comme il a créé les planètes et la poussière d'étoiles, sans plus de mérite ni plus d'effort.

L'homme s'est créé lui-même, son lieu, son espace, son temps sont les œuvres de sa pensée.

Dieu est un plan sans conscience, une machine programmée qui n’a même pas de conscience d’elle-même.

L'homme a créé l'entité, l'univers, l'œil qui le surveille et le refuge qui le protège et le cache à cet œil.

Mais cet œil est au fond de sa substance. L'œil vigilant qui explore tout, qui a besoin de tout savoir, qui utilisera l'intelligence, la seule peut-être la plus semblable au vrai Dieu, pour se suicider dans le désir de se découvrir immortel.

Tout cela nous amène à parler de temps. Une continuité, une ligne composée d'une succession de points, un cercle, une spirale ou des lignes parallèles ? Selon certains, l'avenir est inévitable, mais, selon la pensée de Borges, il peut également ne pas se produire, puisque Dieu se cache dans les intervalles.

Dieu est donc un régulateur, un inspecteur des impôts qui non seulement parcourt les rues et se présente à l'improviste à la porte de notre entreprise, mais qui est également présent à chaque coin de rue, à chaque poste de péage, à chaque aéroport ou gare routière. Le temps, vu ainsi, n'est pas une ligne droite, mais une succession de points et de lignes, entrecoupés d'espaces vides, où Dieu attend, chargé de nous faire disparaître un instant, effaçant nos traces, et laissant les siennes, invisibles aux yeux. notre vue, mais avec la marque de ses doigts : le vide et le silence.

Selon John Donne, il existe des dimensions infinies du temps, toutes se produisant simultanément, principalement parallèles, obliques et souvent perpendiculaires également. C'est à ces points d'intersection que la collision de deux ou plusieurs instants différents produit une rupture dans un ou plusieurs d'entre eux. Rien n'est plus pareil pour ceux qui ont été les protagonistes de cet accident, qu'ils en aient eu connaissance ou non. La mort d'une personne n'est pas simplement l'arrêt de la vie dû à la vieillesse ou à la maladie : c'est la confluence de facteurs qui se concentrent à un moment donné et qui constituent l'immense réseau. Il ne faut pas non plus l'imaginer comme un maillage de microcircuits ou de câbles sur un panneau, mais plutôt chaque ligne avec laquelle on essaie de simplifier l'image est un espace avec son volume et ses dimensions correspondants. Certaines plus grandes, d'autres plus petites, et donc la traversée ne se produit pas nécessairement dans toute son épaisseur ou sa taille, mais elle peut plutôt se produire dans une partie ou un secteur, et le reste du même temps continue indemne, jusqu'aux ondes de choc : les conséquences , par la suite, continuez à le changer aussi.

Quelle est la durée de chaque fois ? Le temps peut-il mourir, peut-il finir ? C'est peut-être une énergie qui s'épuise comme une batterie. Ou tout simplement comme un corps biologique qui vieillit et ralentit progressivement jusqu'à s'arrêter, et reste au milieu du réseau comme une cicatrice, une aspérité, une petite colline, que les autres piétons et véhicules du temps aplatiront jusqu'à ce que la surface soit plane. et ne pas laisser de vide ou de marque de son existence antérieure.

Saint Augustin dit que tout ce qui existe présuppose un passé, non seulement celui qui correspond à sa création, mais aussi antérieur à la création : la première fois du monde. Cela nous amène à penser que les

multiples connexions du réseau dont nous parlons ne produisent pas nécessairement des effets immédiats, des produits ou des conceptions qui peuvent être marqués comme cela peut être le cas avec les radio-isotopes du sang humain. Le moindre frottement d'un temps avec un autre génère une étincelle, une légère onde expansive qui génère un sous-produit à peine esquissé, longtemps latent, jusqu'à engendrer sa naissance éventuelle : tout ce qui précède son apparition concrète est le pré-temps, la préhistoire. des choses.

Ces lignes droites qui se tordent et changent de direction à chaque collision constituent, dans bien des cas, de multiples parallélogrammes, et que sont-ils sinon des cercles interrompus, encore imparfaits, dont les points de rupture sont des traces et des usures que l'économie du temps va peu à peu limer jusqu'à ils forment le cercle. Les mathématiciens anciens, comme Galilée, parlaient déjà de l'horreur du vide : comme si les coins d'une maison étaient des zones de mort, de terreur incommensurable, qu'il fallait abolir. L'univers a peur du vide, toute son essence est une lutte pour le remplir, une obsession qui ne s'arrête qu'avec l'abolition de l'espace inutile.

Par conséquent, le temps est un espace et l’espace est constitué de points infinis du temps. Chaque point d'une ligne quelconque, soit la quantité dans laquelle on décide de le diviser, de l'unique à l'infini Ce lotissement contient toutes les possibilités. L'infini est tel, le point qui contient tous les points possibles.

Dans ces interstices se trouve Dieu : le néant que l'univers rejette est la présence de Dieu

Le gardien, l'inspecteur, le policier, l'avocat, le juge et le bourreau.

De toutes ces considérations, nous ne sommes donc pas surpris d'arriver à la conclusion que Jésus a vécu avant Adam, qu'il y a eu pour ainsi dire une collision dans laquelle Christ est mort et Adam est né. Ce ne sont pas les mêmes personnes et ils n’avaient pas ou n’auraient pas dû avoir le même objectif. Chaque époque suit ses règles, si elle en a. Ils me diront que tous deux étaient des êtres concrets qui vivaient sur notre même terre, tous deux soumis aux mêmes conditions d'espace et de temps successifs. Mais nous avons déjà envisagé la possibilité que le temps ne soit pas seulement un, mais multiple, qui ne devrait pas toujours être inconnu ou connecté à certains moments. Les temps parallèles ne sont pas des lignes comme celles que nous enseignent les mathématiques, qui ne se rencontrent jamais. Les temps sont des conglomérats, de vastes espaces vides qui demandent à être comblés, un désir désespéré s'il en est, comme celui d'un noyé, celui d'un asthmatique, ou celui de quelqu'un qui meurt assassiné par pendaison, sous le poids d'un oreiller pressé contre son corps. visage ou visage sous le bord d'une fine sangle faite de n'importe quel matériau plus résistant que la chair.

Les temps sont presque toujours immergés les uns dans les autres. Ils se pénètrent comme des amants désespérés : l'un aspire à être comblé par l'autre, l'autre aspire à combler le vide qu'il ne supporte pas de voir.

On me dira que c'est une interprétation freudienne, je sais. Mais qu'est-ce que le monde sinon une série d'accouplements ayant pour seul objectif de remplir un espace vide ?

Un enfant à naître est un vide que l'existence abhorre.

Un accident sur la ligne, une déviation de plus dans le parallélogramme, un coin de plus à parcourir avant que la maladie et les monstres ne procréent à l'image de Dieu.

Un cercle est un temps plein, sans début ni fin, qui se déroule encore et encore sans conscience. C'est peut-être le bonheur, ou le bonheur absolu.

En revanche, un parallélogramme est une entité imparfaite, constituée de coins vides, une conformation propice à l'usure et à la mort. La cicatrice dont nous avons parlé plus tôt, car tôt ou tard, tout vide sera comblé.

Si ce n'est pas avec le produit du choc des temps, ce sera avec les cellules anormales d'un cancer : produit de l'accumulation de l'attente, de la fermentation de l'angoisse, un fluide qui s'épaissit et se transforme de la poussière originelle du néant.

L'absence est Dieu, et Dieu est le point des possibilités infinies : l'absolu, contraire à la vie.

3

Lorsqu’Adam a perdu son statut absolu, il a perdu toutes ses connaissances et, avec elles, la capacité de distinguer logiquement le bien du mal. Il a également perdu sa volonté, car la volition est une force nécessairement attachée à la clarté de la pensée. Celui qui distingue mal les couleurs des choses et des phénomènes doute. Celui qui doute trop choisit difficilement.

Sans connaissance, Adam a vu les idées du bien et du mal mélangées en lui dans une seule substance qu'il a décidé d'appeler âme. Il ne pouvait plus y distinguer les nuances essentielles pour séparer les eaux, comme on dit, du bien et du mal, du bien et du mal, de la justice de l'injustice, du bien de la cruauté. Dans les premiers jours après avoir été expulsé du Paradis, chaque fois qu'il essayait de faire quelque chose de bien, ses mains étaient dirigées par quelque chose de plus profond que la pensée, et le produit de son travail échouait, et il se sentait également effrayé, triste et en colère contre lui-même.

Il était moins qu'une fourmi, ou plus ignorant que les mouches, du moins elles agissent si correctement qu'elles n'échouent jamais, même si elles ne connaissent pas la raison de leurs actes. Ils ne dépendent que de facteurs

externes, ce qui faisait désormais également obstacle à Adam. Hors du Paradis, le temps était changeant et incertain comme les vicissitudes de son âme. Son corps était faible par rapport au précédent, il commençait à tomber malade, peu importe à quel point il se voyait en bonne santé dans le miroir des eaux d'un lac.

L'absolu est la connaissance totale, c'est pourquoi Dieu est l'absolu, ce qui ne peut être modifié, ce qui ne se salit pas et ne nécessite pas de compréhension ou le contact d'une main, ce qui n'a pas besoin de pitié. Certains appellent cet état de choses le bonheur, pour d’autres c’est ce qui se rapproche le plus d’un gouvernement de facto.

La vie est donc le contraire. Cela inclut la mort et la maladie, la guérison et le cœur lent des mourants, la violence et les caresses, les pleurs ainsi que les rires hystériques et les cris de douleur et de triomphe.

Au milieu de la désolation de son nouveau monde, Adam a semé et cultivé ses terres, a perdu plus de récoltes qu'il ne pouvait en récolter, est resté dans son lit pendant plusieurs jours, brûlant de fièvre après avoir labouré après les bœufs sous la pluie. Sa femme a dû le soulever ou des champs l'après-midi, pendant que ses fils Caïn et Abel arrêtaient les bêtes qui le traînaient depuis le matin. Il s'est rétabli et est tombé autant de fois qu'un homme peut vivre.

Il élevait du bétail, gardait des vaches et des chèvres, tondait les moutons, traitait et transportait du lait dans de grands pots pour ses enfants.

Il a construit des maisons, posé des clôtures. Il s'arma d'abord de pierres, puis de lances.

Il partait à la campagne chevaucher des chevaux qu'il avait capturés, apprivoisés et élevés pendant de nombreuses années.

Il tuait des animaux dans les forêts et les jungles qu'il explorait consciencieusement, comme s'il s'agissait de son propre corps, le dominant, le faisant transpirer jusqu'à sentir que sa chair devenait plus forte et que ses os résonnaient sur le sol. Il savait que sa famille, désormais très nombreuse, écoutait ses pas, les oreilles collées au sol.

Il rencontra d'autres hommes et combattit avec eux.

Il couchait avec de nombreuses femmes, mais il revenait toujours au corps d'Eva, le corps de cette femme qui le captivait non pas parce qu'elle était la première, mais à cause de sa noble figure couronnée de la plus grande intuition. Comme si sa sagesse perdue s'était transformée en un fardeau de chagrin et de divination. Elle savait tellement de choses qu'elle ne pouvait pas et ne voulait pas vraiment lui transmettre. La nuit, il l'entendait dormir, réfléchir, et parfois il restait éveillé en essayant de percevoir les mots dans les courts rêves d'Eva.

Et c’est ainsi qu’il a continué à travailler. Il a élevé des bâtiments et construit des villes. Il a inventé tellement de choses qu’il en avait perdu le compte. Les hommes venaient de villes lointaines et les prenaient. Il savait que loin de là, ses inventions proliféreraient, mais personne ne se souviendrait du nom de celui qui les avait créées.

Adam a traversé les continents en voiture, traversé les mers et survolé en avion les plaines où ses descendants semaient et récoltaient. Il volait au-dessus des nuages, contemplant le ciel bleu clair, et il pensait à Dieu, dont il ne connaissait pas non plus le vrai nom. Il avait retrouvé une grande partie de sa sagesse, mais il ne se souvenait toujours pas de l'essentiel.

Lorsqu'il revenait d'un de ses voyages, portant une mallette et un ordinateur, laissant ses affaires sur la table de la salle à manger et montant à l'étage supérieur de sa maison, il vit à travers les fenêtres la montée des fusées tirées vers les stations spatiales. de la lune. Ou peut-être, disait-on, s’agissait-il des nouvelles fusées d’exploration de la lumineuse Mars.

Dans la chambre de ses enfants, la télévision diffusait des bruits et des paroles brisées : guerres en Asie, révolutions en Amérique du Sud, guérillas en Amérique centrale, attentats terroristes en Amérique du Nord, émeutes dans toute l'Europe, tsunamis dans le Pacifique, fonte des glaces aux pôles.

Il changea de chaîne, voyant Caïn rester allongé dans son lit, faisant semblant de dormir, mais son père pouvait distinguer le léger scintillement que les images vertigineuses provoquaient dans ses pupilles. Où est ton frère ?

En réponse, il reçut un regard hostile de la part de son fils, les coudes appuyés sur le lit, ses longs cheveux couvrant son front, couvrant ses oreilles, vêtu d'un tee-shirt rayé et d'un jean impeccable que le garçon avait délavé au niveau des genoux. Adam lui a dit mille fois de ne pas le faire, Caïn a juste gardé la bouche fermée et a quitté la pièce. Adam le suivit jusqu'à la salle de bain et le vit ouvrir l'armoire à pharmacie. Adam répéta : pour la dernière fois, ne le fais pas, mon fils.

Caïn se déshabilla devant son père, sachant que derrière la porte se trouvaient sa mère et Abel qui le surveillaient. Il a attrapé un chiffon imbibé de peroxyde d'hydrogène et a taché le nouveau pantalon. Ainsi, en sous-vêtements et assis sur le siège des toilettes, il agissait comme s'il vivait seul, et Adam savait, avec une clarté si rare depuis qu'il avait été expulsé du paradis, que Caïn vivrait toujours seul, que son essence d'homme C'était une solitude indestructible, et l'isolement le seul gain de sa jeune vie ou le seul trésor reçu par l'héritage.

Et il savait, Adam, que la solitude est le seul attribut de l'homme.

Dieu est unique et seul, pourquoi s'étonner que son fils aspire, malgré les contacts superficiels avec des êtres semblables à lui, à cette solitude qui le ramène à lui-même, qui l'identifie à sa propre essence : sa pensée.

La connaissance de soi.

Caïn appréciait donc la solitude. Et d'une manière ou d'une autre, il serait seul pour toujours.

L'après-midi où son père est arrivé de voyage et lui a posé des questions sur son frère, le garçon a levé les yeux, a laissé la télécommande de la télévision sur le lit et a répondu : dans le jardin, papa.

C'était la première fois qu'il entendait ce mot sortir de la bouche de Caïn. Il avait, une fois de plus, comme si dans les temps récents le souvenir des âges anciens lui revenait, comme si Dieu lui accordait des récompenses ou avait pitié de sa vieillesse, la constance que la langue qu'il avait inventée, la somme de toutes les langues qui permettaient la distinction entre lui et ses bêtes, mais surtout lui permettait la capacité de penser, c'était aussi l'instrument le plus riche avec lequel il pouvait s'élever. au-dessus de tous les autres hommes, formant la barrière qui le distinguait dans sa conscience de soi : être seul et unique.

Il avait inventé le mot fils avec un grand étonnement, et une petite part d'amour, sans doute. Le mot père fut la première contribution de Caïn, un mot né de la boue, de la noirceur et du ressentiment de son âme indivisible.

Il descendit les escaliers et sortit dans la cour. Il a ignoré l'appel de sa femme depuis la cuisine. Il cherchait, ignorant les chiens qui lui sautaient dessus en remuant la queue. Puis il remarqua qu'eux, au lieu de célébrer longuement son arrivée, s'éloignèrent aussitôt vers l'arbre qui bordait le voisin. Il se dirigea vers l'ombre du feuillage. C'était l'après-midi qui déclinait, et l'ombre était longue, entourée d'une obscurité naissante pleine de fraîcheur. Il entendit la voix d'Eva l'appeler, et un soupçon d'angoisse brisa sa voix.

Entouré des chiens, il s'est arrêté à cinq pas du rondin.

Protégé par l'ombre, se trouvait son autre fils. Abel avait la tête posée sur une grosse racine qui ressemblait à l'os du bras d'un géant enterré depuis longtemps. Le corps était incliné, une main sous la joue droite, l'autre posée sur l'herbe. Il portait des écouteurs, alors Adam ressentit un bref soulagement et sourit. Il s'approcha d'Abel, s'accroupit à côté de lui, lui toucha le bras, lui caressa la main. Sans se réveiller, le garçon semblait se balancer avec la dernière brise de l'après-midi, qui apporterait plus tard froid et tristesse. Je vais le laisser dormir, se dit Adam, mais il vaudrait mieux le ramener à la maison pour le dîner. Il se rapprocha encore plus pour le prendre dans ses bras. Ce faisant, il se leva et posa ses lèvres sur la tête d'Abel.

Il sentait le sang. Il le reposa au sol et écarta les cheveux, à la recherche d'une blessure.

La blessure était la fissure d’un clou enfoncé dans la nuque d’Abel.

De l'arbre il entendit un sifflement, de derrière lui venait le rire amer d'une femme, et de plus loin le cri d'une fenêtre qui s'ouvrait.

Adam sut, pendant un instant aussi long que l'infini, qu'il était enfin revenu au vieux jardin perdu.

Il avait retrouvé l'absolu, mais comme une phrase.

4

Cette nuit-là, il fit un rêve. Il n'était pas le protagoniste, ni même un personnage secondaire, ni une brève apparition sans dialogue, ni un caméo dans lequel les grandes stars de cinéma cachent leur déclin imminent. Parce que c'était comme regarder un film, assis dans l'obscurité de son paradis retrouvé désormais inutile.

Il aurait le temps de s'analyser avec des interprétations freudiennes, l'infinité du temps lui appartenait. Il se considérait lui aussi comme un rêve rêvant un autre rêve, et tout ce qu'il avait vécu et inventé au cours de ses longues années d'exil s'effondrait et se réunissait à nouveau comme les oiseaux d'un troupeau migrant de région en région. Des fragments de films, plutôt des morceaux de celluloïd découpés aux ciseaux pour être réassemblés de multiples façons.

Ce sont des rêves, et il était curieux que, parmi tant de matériaux possibles, le point de départ de son rêve soit un vers de Maïakovski, un poète si réaliste et si politique. Mais la politique est-elle une réalité tangible et objective ? Le combat d’un tel poète n’était-il pas aussi un rêve ?

La vérité est que dans ce cinéma où il est seul, occupant un siège en cuir découpé, entouré du vide obscur où soufflent des ventilateurs depuis les parois de l'abîme, il regarde un film dont il ressent des odeurs, des brises, et sans le toucher. eux, il sent la peau des acteurs. Ce ne sont pas des acteurs professionnels, c'est peut-être juste une émission de téléréalité, une caméra cachée. Autrement dit, chaque rêve est une caméra cachée, sans possibilité de poursuites, de réclamations ou de protestations ultérieures, seulement l'exécution urgente de la sentence finale.

Avec l'impunité d'un voyeur, il regarde avec des larmes ce qui suit. Ce n'est pas un roman ou un feuilleton mexicain, ni un film américain pour la télévision, ni un jeu télévisé où les questions sont sans réponse et où le prix n'est que des chiffres. Il ne s'excitera pas facilement. Les larmes viennent uniquement de votre propre ego perdu, de la situation malsaine de votre âme. Et tandis que les titres commencent, il regarde ses mains dans la pénombre de l'écran : elles sont brûlées comme sous le soleil du désert. Le désert jordanien où se déroule le film.

Deux hommes sont assis par terre, de chaque côté d’un échiquier. On les voit concentrés, silencieux, le regard rivé sur les pièces. L’un est grand et

grand, avec de longs cheveux noirs, quelque peu bouclés aux extrémités, couvrant partiellement le côté gauche du visage et tombant sur la tunique blanche. Il a la main gauche sur un genou, l'autre sur le menton, tandis que ses doigts jouent avec sa barbe, accompagnant le jeu de ses pensées. Il a des yeux sombres, qui se révèlent à peine lorsqu'il regarde son adversaire.

L'autre et Il est de petite taille, mais avec un corps fort. Il porte une veste noire par-dessus la tunique de la même classe que son adversaire. Ses cheveux sont plus courts mais extrêmement bouclés. Sa barbe est brune, un peu plus claire que ses cheveux. Les yeux marron clair, changeant dans la lumière de cet après-midi. Le soleil l'éclaire mieux que l'autre, ses mains bougent plus nerveusement, ses paupières battent à chaque bruit des oiseaux qui volent très haut sans s'arrêter.

Tous deux se trouvent à l'ombre d'un arbre à large cime, au tronc large, qui enfonce ses racines abondamment et avec trop de désir, car beaucoup sont encore au ras du sol et certaines dépassent, formant un réseau autour des joueurs.

L’arbre perd ses feuilles et paraît très vieux, mais on ne peut pas dire qu’il soit encore mort. Au moins a-t-il encore assez de force pour soutenir le corps d'un homme se balançant à la potence par l'une de ses branches.

Le joueur le plus proche de l'arbre s'appelle Caïn, et sa nervosité évidente vient peut-être du balancement constant de son corps dans la brise, car on entend clairement le bruissement de la corde sur la branche, comme si elle allait se briser. en un instant, et le passage du vent chaud à travers les vêtements du cadavre, qui a déjà séché la dernière sueur.

L'autre joueur regarde aussi l'arbre de temps en temps, mais il semble plus calme. Cependant, ses yeux expriment de la tristesse, peut-être de la mélancolie, comme si le passé du défunt lui manquait. Il était sans aucun doute son ami, car son nom était Judas.

Maintenant, il pointe l'index de sa main droite vers son adversaire et dit : c'est votre tour. L'autre hoche la tête et lui lance un regard ennuyé, mais son silence le caractérise plus que Jésus. Car c’est le nom de l’homme aux cheveux longs qui attend patiemment le déménagement.

Si nous regardons le plateau, nous constatons que les deux ont perdu le même nombre de pièces. La moitié qui correspond à Jésus est systématiquement disposée, des pions protégeant la reine, réservés dans sa case, le roi gardé par les chevaux. La moitié de Caïn n'a pas de système et a tiré sa reine dans un jeu qui menace d'exterminer lentement les pièces de Jésus. Tous deux ont perdu trois pions, Caïn un fou dans les mains d'un pion dans une distraction qui ne peut être pardonnée (il accuse le corps qui se balance près de lui). Jésus garde ses pièces importantes, mais se rend compte qu'il se cloître. Comment sortir la reine de l'arc enflammé de ses chevaliers, comment utiliser les fous derrière la barrière des pions. Il doit

prendre des risques, et il ne connaît pas la stratégie de Caïn, qui se caractérise justement par son manque de stratégie.

Dans le désert jordanien, les oiseaux n’ont pas beaucoup d’arbres sur lesquels se percher. Des oliveraies, certaines, au bord de la rivière, de nombreux arbres épineux, comme celui à côté. L'ombre des oiseaux lorsqu'ils se croisent devant le soleil apporte une grille fugace qui semble dupliquer le tableau dans le ciel. Ils lèvent tous les deux la tête, mais se recentrent bientôt, comme s'ils pensaient qu'un tel moment de distraction était l'occasion d'un piège de l'autre. Mais aux échecs, il n’y a pas de triche, ils le savent.

Jésus déplace un de ses pions et le seul fou de Caïn le mange. Un chevalier Jésus termine avec l'évêque.

Ce sont sans aucun doute des joueurs inexpérimentés. Même s'ils jouent depuis des siècles, leur esprit n'est pas concentré, ils se perdent dans les souvenirs, dans les philosophies, dans les morts, dans les projets ratés, dans les événements irréversibles. Peut-être qu'ils joueraient bien s'ils savaient que leur séjour dans le désert est temporaire, mais ils savent que leur temps est révolu et que la sentence à laquelle ils ont été soumis est pour la moitié de leur âme, tandis que l'autre tourne dans la toile de temps. .

Une double conscience les annihile à vie : hommes et dieux, mythes et réalités divisent leurs âmes en deux fragments : la conscience d'eux-mêmes latente dans l'infini du jeu dans le désert, et la vie du corps qui se régénère à chaque cycle de vie. les temps, à chaque intersection arbitraire.

Alors que Jésus éloigne l'évêque, Caïn le regarde avec colère, mais un sourire presque imperceptible se forme immédiatement. Sa main déplace un cheval pour manger celle de l'adversaire. Jésus rit de son insouciance, se gratte la barbe et change la position de sa main gauche sur son genou. Après ces deux jeux s'écoulent de nombreuses minutes, impossibles à calculer.

Le corps continue de se balancer, avec plus de bruit car la rigidité cadavérique le fait basculer comme un morceau de bois sur lequel le vent tire des coups au lieu de caresses. Plus aucun oiseau n'est passé et les aboiements de nombreux chiens se font entendre au loin.

(Adam s'endort, il marche dans des rêves plus homogènes, peut-être que le sédatif qui lui a été prescrit fait effet. Il ne sait pas combien de temps s'est écoulé. Des eaux sombres du sommeil sans rêves, il revient à la lumière exubérante du désert.)

Le plateau est désormais différent, trop différent pour être reconstruit. parcourir les pièces une par une. La situation est la suivante : Jésus contrôle le roi de Caïn. Il a deux options, perdre le seul fou qui lui reste pour protéger le roi, ou manger la reine avec la tour, également unique. Il choisit de manger la reine de Jésus et il élimine la tour avec un pion.

Le roi de Caïn n’est pas protégé et il le sait. Il n'a que deux pions, mais le fou et la reine jouent une valse devant l'inextricable barrière de Jésus.

L'un ne prend pas de risques et s'enferme dans son propre piège, l'autre expose tout dans une avance totale, mais ne trouve aucune fissure par où pénétrer. L'un protège son père, l'autre l'expose sans trouver personne pour l'éliminer.

L’un suicidaire, l’autre meurtrier. Mais lequel est-ce, se demandent-ils tous les deux. Un jeu de rôle qui dure depuis trop longtemps.

Ils ont tous les deux l'air fatigués et il se fait tard. La nuit approche à l'endroit où ils sont assis. Il s'est refroidi sous l'arbre, et le vent fait crépiter les restes de Judas. Ils sentent la douce odeur du corps en décomposition, mais savent que les chiens du désert ne viendront que tard dans la nuit. Ils les entendent approcher, leurs aboiements sont plus réguliers, plus forts. Caïn se retourne et regarde vers l'ouest le nuage de poussière qui s'élève, cachant la silhouette du soleil couché.

Ils ont oublié, un instant, le jeu. Personne ne déplacera les pièces, pas même le vent. Seules ses mains ont la force de les soulever. La planche ressemble à de la pierre, mais ce n'est pas le cas, elle semble sculptée d'une seule pièce, mais chaque figure est simplement soutenue par le poids de son propre corps. Le poids de chaque homme avec son poids mort.

Puis Caïn bâille et s'arrête brusquement, regardant vers l'ouest. Jesús se demande si ce n'est pas un stratagème pour déplacer une pièce sur l'échiquier sans qu'il le voie. Il dissipe ses doutes comme quelqu'un qui sait d'avance que son adversaire est un honnête meurtrier. (Jésus aime parfois se représenter comme Hamlet ; il s'est souvent imaginé habillé à la danoise dans de vieux châteaux peuplés d'inceste). Il se retourne, face à la ligne de poussière à l'horizon, et s'attend à voir les chiens impatients approcher rapidement.

Mais quelqu'un s'approche plus vite et pourtant il ne court pas. L'homme marche et les chiens restent dans leur marche immanente, comme fichés dans un secteur du temps.

La figure s'approche, acquérant des formes claires. Il est grand comme Jésus, mais beaucoup plus mince, on voit sa silhouette maigre, ses cheveux longs et secs, couverts de poussière, son visage hagard. Et surtout la peau pâle, non plus gonflée, mais desséchée, gercée.

Il marche maladroitement, avec effort. Il boite, ses hanches, ses genoux et ses chevilles semblent lui faire mal. Il s'arrête quelques secondes, respire profondément, redresse le dos, courbé par la fatigue de la route, et reprend son allure. D'un bras il ramasse la toge déchirée qu'il traîne, trop longtemps. Ce sont en fait les restes d’un linceul.

Lorsqu'il est à dix pas de Jésus, il s'arrête et attend en silence.

Derrière lui, il y a un seul chien. Ils ne l'avaient pas vu jusque-là, caché entre les jambes du marcheur, c'était comme le voir naître subitement du corps de l'homme. L'animal se tenait sur le côté et regardait les joueurs. Il s'est ensuite dirigé vers eux avec une attitude menaçante, a fait un tour autour d'eux et s'est jeté sur la planche. Certaines pièces ont été jetées, d’autres sont tombées. Le chien se tenait là, une patte sur un roi déchu.

Personne ne semblait regretter l'événement. Jésus caressa la tête du chien qui s'éloigna ensuite pour se réfugier à l'ombre de l'arbre. Caïn, avec un soupir d'épuisement et de résignation, redressa l'échiquier et recommença à disposer soigneusement les pièces.

Jésus parla alors au nouveau venu.

Lazare, dit-il, juste pour aujourd'hui, allonge-toi et repose-toi.